

# RELATION

## DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1668. ET 1669.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS Prouincial

de la Prouince de France (\*).

### CHAPITRE PREMIER.

*De la Mission des Martyrs dans le païs des Agniez, ou Iroquois Inferieurs.*



**L**E Peuple d'Agniea esté autrefois une des plus florissantes Nations Iroquoises, et a toujours passé iusques à cette heure pour une des plus vaillantes et des plus fieres. Cet esprit guerrier qui l'occupoit aux armes, l'éloignoit si fort de la Foy, que l'on croyoit que les Agniez seroient les derniers à se soumettre à l'Evangile. Mais Dieu s'est servi des armes de la France pour donner commencement à leur conversion ; leur

courage s'est ramoli après leur defaite, et c'est maintenant de tous les peuples Iroquois, celui qui donne de plus grandes esperances de sa conversion à la Foy Chrestienne.

Le Pere Iean Pierron, après avoir fait un voyage à Quebec, arriva heureusement à Tinniontogen, qui est le principal Bourg de cette nation, le 7. iour d'Octobre de l'année 1668. et prit entierement le soin de cette nouvelle Eglise, que le Pere Fremin luy laissa, après l'avoir cultivée avec des fatigues incroyables : le vivre y est si pauvre qu'on n'y mange presque point de chair ny de poisson ; mais Dieu fait par sa grace que les Missionnaires vivent tres-contens dans ce depouillement de toutes choses. Il n'y a rien de plus pauvre que nos Agniez, dit le Pere dans une de ses Lettres ; mais avec cela ie les ayme plus que moy mesme, voyant les dispositions qu'ils ont au Christianisme.

Ie sçays, continuë ce Pere, assez la

(\*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1670.

langue Iroquoise pour expliquer tout ce que ie veux dans les matieres de la religion, et pour entendre les Confessions des nouveaux Chrestiens, et sans l'occupation que me donnent les Tableaux que ie peins moy mesme, ie serois plus versé dans la langue que ie ne suis ; mais ie trouve le fruit de ces peintures si grand que ie iuge qu'une partie de mon temps est bien employée à cet exercice ; car ie fais par ces Tableaux, premierement que nos Sauvages y voyent sensiblement ce que ie leur enseigne, ce qui les touche plus fortement.

De plus i'ay cet avantage, qu'ils se servent de Predicateurs à eux mesmes, et que ceux qui ne viendroient pas prier par devotion, y viennent du moins par curiosité, et se laissent ainsi insensiblement prendre par cet attrait. Enfin i'ay trouvé moy mesme le secret de m'instruire, car en les entendant raconter nos Mysteres, j'apprens beaucoup de la langue, par le moyen de ces Images.

Entre les portraits que j'ay faits, il y en a un de la bonne et de la mauvaïse mort. Ce qui m'a obligé à le faire, a esté que je voyois que les vieillards et les femmes âgées se fermoient avec les doigts les oreilles, du moment que je leur voulois parler de Dieu, et me disoient : ie n'entens pas. l'ay donc mis dans un costé de mon Tableau un Chretien qui meurt saintement, ayant les mains jointes, en sorte qu'il tient la Croix et son Chapelet, puis son ame est élevée dans le Ciel, par un Ange, et les Esprits Bienheureux paroissent qui l'attendent. De l'autre costé j'ay mis dans un lieu plus bas une femme cassée de vieillesse qui y meurt, et qui ne voulant pas écouter un Pere Missionnaire, qui luy montre le Paradis, tient avec les doigts ses deux oreilles fermées ; mais un Demon sort de l'Enfer qui luy prend les bras et les mains, et met luy mesme ses doigts dans les oreilles de cette femme mourante. L'ame de cette femme est enlevée par trois Demons, et un Ange qui sort d'une nuée, l'espée à la main les precipite dans les abyemes.

Cette figure m'a donné une belle ma-

tiere de parler de l'immortalité de nos ames, et des biens et des maux de l'autre vie, et l'on n'a pas plus tost conceu l'explication de mon Tableau, qu'il ne s'est plus trouvé personne qui ayt osé dire : ie n'entens pas ; que si cette Image a eu cet effet, j'espere que celle de l'Enfer que ie travaille, en aura encore un plus grand à l'avenir.

L'invention de ces Tableaux n'est pas tout à fait nouvelle, elle avoit deia esté mise saintement en usage par un celebre Missionnaire de nostre France, et il n'est personne qui aye leu la vie de Monsieur le Noblez, qui n'avoué que c'a esté un des plus beaux secrets dont il se soit servi pour instruire les peuples sur nos saints Mysteres.

Le Pere Pierron a peu imiter ce grand homme, et introduire dans le fond de nos forests une pratique qui a esté de si grand usage parmy une nation déjà civilisée. L'on a sceu que cette sainte methode avoit esté infiniment utile ; mais elle serviroit de bien peu, si ce Pere ne joignoit à ces saintes industries les grands travaux qu'il luy faut necessairement souffrir, pour faire continuellement chaque semaine la visite de sept grands Bourgs, dans l'espace de sept lieuës et demy de longueur, afin d'empescher qu'aucun enfant ny aucun adulte malade ne meure sans recevoir le Baptesme. Et si quelquefois quelqu'un échappe à sa diligence, c'est la plus sensible affliction qu'il souffre, et ce qui luy fait demander qu'on luy envoie incessamment du secours. On luy a accordé ce qu'il desiroit ; le Pere Boniface a esté choisi aussitost après son arrivée de France à Quebec, pour aller cette année seconder son zele.

L'on ne scauroit dire si la guerre que les Iroquois ont avec les neuf nations des Loups repandues depuis Manhate, jusques aux environs de Quebec, est plus avantageuse à la foy Chrestienne, que la paix. La guerre les humilie par la perte de leurs gens, mais aussi les empeschant de s'arrester dans un lieu, elle met des obstacles à la conversion des guerriers qui se separent en plusieurs bandes pour aller en party contre

l'ennemy. Les Agniez et les Loups se font la guerre jusques auprès de la nouvelle Orange et s'estans pris se brûlent et se mangent les uns les autres. Mais les Loups ont cet avantage, qu'estans grand nombre d'hommes et gens errants, ils ne peuvent estre facilement destruits par les Iroquois, et les Iroquois le peuvent estre plus facilement par les Loups.

On ne laisse pas toujours de gagner quelques ames à IESVS-CHRIST dans ce tumulte des armes. Deux vieillards ne sembloient attendre pour mourir, que le Baptesme qu'ils receurent avec toute la consolation possible ; mais un troisième, qui se voyoit mourir avec une parfaite presence d'esprit, afin de justifier son endurcissement, prenoit pour pretexte qu'il oublioit toutes les instructions que le Pere luy faisoit, du moment qu'il estoit hors de sa Cabanne ; enfin estant pressé de se convertir, il dit qu'il avoit trop commis de crimes pendant sa vie, pour se convertir à l'heure de la mort. En effet, comme la Providence Divine ne permet jamais qu'un homme pour Sauvage qu'il soit, meure sans le Baptesme, s'il a tasché de tout son possible de garder la loy naturelle, aussi Dieu permet-il souvent par une juste punition, que ceux qui ont mal vescu soient privez du Baptesme.

Vn autre Vieillard âgé de plus de cent ans, homme d'excellent jugement, et qui avoit esté la premiere teste du pays, a esté aussi baptisé, s'estant disposé à cette grace par sa constance à venir prier Dieu en presence de tout le monde, malgré les railleries continuelles de quelques-uns de sa nation encore infidelles.

Vne des choses qui empesche le plus la conversion de ces barbares, 'est ce qu'on appelle parmy eux la jonglerie ou l'art de guerir les malades par des superstitions criminelles ; neantmoins le Pere par son adresse a rendu cet art si ridicule, que personne n'ose souffler aucun malade en sa presence, les Jongleurs feignans qu'ils ont déjà fait leur operation, quand il entre dans la Cabane. Ce qui luy donne du credit pour cela, est qu'il procure aux malades

beaucoup mieux que ces pretendus Medecins, la santé du corps avec celle de l'ame.

Vn autre soin des Missionnaires regarde les Captifs à qui l'on apprend à mourir en veritables Chrestiens, au milieu des flammes, après leur avoir donné le Baptesme, et quelquefois il est arrivé que les Iroquois ont eux-mesmes servi d'interpretes pour leur apprendre nos mysteres. On peut faire voir par plusieurs exemples que Dieu opere dans l'ame de ces infidelles, en les frappant de sa crainte. En voicy un assez remarquable. Vn Capitaine de guerre de la nation des Agniez, devant partir le lendemain pour aller contre les Loups leurs ennemis, alla demander au Pere dans la Chapelle que les Sauvages ont eux-mesmes dressée, ce qu'il feroit, et ce qu'il diroit pour aller au Ciel, s'il arrivoit qu'il fust pris en guerre et qu'il deust estre bruslé ; cette demande toucha le cœur du Pere, et l'obligea de luy enseigner la maniere de faire un acte de contrition, lequel ce Sauvage repassa durant une heure dans son esprit pour le bien apprendre, et puis le luy repeta souvent, qui est une marque que ces Barbares commencent à apprehender une autre vie, et l'on doit raisonnablement croire que cette crainte qui est le commencement de la veritable sagesse, leur sera salutaire.

Comme la crainte de la mort se fait sentir à ceux qui ne sont pas encore baptisez, le mespris de la vie est admirable en ceux qui ont receu le Baptesme. Ceux qui croyent en Dieu, dit une femme Iroquoise, qui avoit couché deux nuits toute seule à la campagne en danger d'estre enlevée par quelqu'un de la nation des Loups, ne doivent point craindre la mort, puisqu'elle leur sert de passage pour aller au Ciel.

Quoy qu'il y en ait parmy les Agniez qui n'ont pas la Foy ; neanmoins plusieurs d'entre eux ont une veritable soif et une veritable faim de la Justice, et il se trouve que Dieu fait apprendre à quelques-uns d'eux leurs prieres d'une façon qui semble tenir du miracle. Il y a des

femmes Sauvages si ferventes dans la priere, qu'elles y passent les nuits toutes entieres et si devotes envers la sainte Vierge, qu'elles disent chaque iour plusieurs fois leur Chapelet.

La premiere chose qu'elles font, lors qu'elles vont travailler dans leurs champs, est d'inviter celles qui sont de leur compagnie, d'offrir à la Mere de Dieu la mesme priere, à laquelle elles joignent toutes ensemble quantité d'Oraisons jaculatoires qu'elles adressent à Dieu. N'est-ce pas là montrer qu'on est capable du Christianisme ?

La vraye pieté commence à se former de telle maniere dans les esprits des Agniez, que le Pere qui en a la conduite, écrit qu'il a celebré la derniere Feste de Pasques avec beaucoup de solemnité. Qu'il a donné à ses nouveaux Chrestiens la sainte Communion. Que la ceremonie du Vendredy Saint s'y est faite comme en France, et que tous y ont adoré nostre Seigneur en Croix.

Le Catechisme se fait deux fois le iour; une fois pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Et la ferveur y est si grande, que les personnes mariées n'ont point de honte de s'y faire interroger publiquement. Il s'est trouvé une femme assez capable pour apprendre la forme du Baptesme, et tout ce qui est necessaire pour l'administration de ce premier Sacrement de l'Eglise, qui est la porte de tous les autres, quoy qu'on ne luy en aye pas encore permis l'usage et l'exercice.

Cette femme devoit estre enveloppée dans un massacre que firent les Loups de plusieurs Agniez, presque à cent pas de la palissade d'un de leurs Bourgs, où les ennemis s'estoient mis en embuscade; mais il arriva que cette femme devant aller avec les autres travailler à son champ, elle les envoya devant elle, avec assurance deles suivre incontinent après; là dessus elle s'endort tout à coup et au mesme moment l'on entend le cry des personnes que l'on massacroit. Ah! dit cette bonne Chrestienne, je reconnois bien que Dieu

vouloit me conserver, et je ne cesse point de le remercier de cette grace.

Voicy une chose qui n'est pas moins remarquable. L'une de ces femmes blessées par les Loups, leurs ennemis, raconte qu'elle fut attaquée par l'un d'eux, qui luy donna trois coups de hache sur la teste, pendant qu'elle se devoit couragement contre luy; mais qu'un autre coup qui luy fut donné à costé de l'œil droit, la ietta par terre et l'épuisa de sang et de forces. Alors, ainsi qu'elle l'a rapporté au Pere, elle fit cette priere. Iesvs, vous estes le maistre de ma vie, ayez pitié de moy: car si je meurs en l'estat où je suis, sans estre baptisée, je seray eternellement brûlée dans des feux qui ne s'esteignent iamais. A peine auoit-elle acheué ces paroles, qu'elle sentit une force qui se coula par tout son corps. Elle se releua sur le champ; et comme elle alloit se saisir de la hache de son ennemi qui la pouvoit aisement tuer, il prit à l'heure mesme la fuite. Cela obligea cette femme à demander le Baptesme, et à dire, ie veux croire et honorer le reste de mes iours, IESVS mon liberateur.

Certes voila de tres-beaux commencemens, et bien qu'en la nouvelle Eglise des Agniez, il n'y ayt pas grand nombre d'adultes, parce qu'on ne les baptise qu'avec beaucoup de precaution, elle ne laisse pas d'avoir des ames heroïques parmi des femmes Catechumenes, qui font beaucoup d'impression sur l'esprit de leurs marys, et qui remportent tous les jours d'illustres victoires contre ceux qui les veulent engager dans le crime. Comme l'on pressoit une de ces nouvelles Chrestiennes de quitter la priere jusques à la menacer, elle fut assez genereuse pour respondre en cette occasion à son mary: Je suis maistresse de moy mesme, je fais ce qu'il me plaist, et toy fais ce que tu voudras. D'autres se moquent des injures, et disent hautement: N'importe, qu'on nous tué, car cette vie est peu de chose, et nous esperons que Dieu nous fera misericorde.

La constance de quelques nouveaux

Chrestiens n'est pas moins à estimer dans un de leurs Bourgs, nommé Gandaouïaguén, sous la conduite d'un fervent Catechiste, et bien que la raillerie soit infiniment sensible à ces peuples, ils ne laissent pas de la supporter genereusement pour l'amour de Iesus-CHRIST. Nous baissons la teste à ces injures, disent-ils au Pere, et quand nous sommes assemblez, nous prions Dieu qu'il ouvre les yeux à ces moqueurs pour voir ce que nous voyons. En un mot l'experience fait voir tous les jours plus que jamais, que les Sauvages sont capables de tout, aussi bien que les François, dans les choses qui regardent la pieté et le service de Dieu. Ils savent tout ce qui est de plus difficile dans le Mystere de la sainte Trinité, ils distinguent les deux natures en Iesus-CHRIST, ils connoissent ce que l'Eglise enseigne de l'immortalité de nos ames, du jugement, du peché mortel, du peché veniel et du peché originel, et comme on s'applique particulièrement à leur enseigner les prieres ordinaires et les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, qu'ils chantent tous les Dimanches en vers Iroquois, c'est aussi ce qu'ils n'ignorent pas non plus que le reste, dont la connoissance est absolument necessaire, lorsque on les reçoit au Baptême.

Il n'est pas iusques aux petits enfans qui ne paroissent capables des plus belles impressions de la foy. Vn exemple entre les autres le va faire voir. Vne femme Iroquoise avoit eu un soin particulier de l'instruction de l'un de ses enfans, âgé d'environ trois ans ; comme elle tomba malade, il luy demanda au plus fort de son mal, ce qu'elle avoit à se plaindre de la sorte. Je suis malade, mon fils, luy répond sa mere. Alors ce petit enfant, s'adressant à nostre Seigneur, luy dit : Seigneur qui êtes le maître de nos vies, ayez pitié de ma mere, et luy rendez la santé. Cet enfant est le mesme à qui on a donné une image où sont representez nos mysteres, il les sçait parfaitement, et monstre l'esprit qu'il a capable de tout. L'Ambassade des principaux guerriers d'Agnié qui sont ve-

nus le printemps vers Mr. de Courcelle nostre Gouverneur, pour luy demander avec des presents quelques-uns de nos Peres, afin d'assister celuy qui a soin de leur Eglise, est une marque qu'ayans de l'inclination pour la Foy, on a sujet de concevoir de grandes esperances de leur conversion. De plus la paix qu'ils sont d'eux-mesmes venus les premiers affermir par de nouveaux presents, contribuera beaucoup à l'avancement de la Religion, dans la juste crainte que leur donnent les armes du Roy, sous la conduite de Monsieur de Courcelle, dont ils redoutent le courage, et qui, à mesme temps qu'il agit avec eux de la maniere la plus propre à les tenir dans le devoir, leur inspire par ses paroles le respect qu'ils doivent à la Foy Chrestienne et aux Predicateurs de l'Evangile.

Ces Barbares ont maintenant une si haute idée de la valeur des François, qu'ils pensent qu'il n'y a que la protection du Roy qui les puisse defendre de leurs ennemis, c'est pourquoy ils sont venus demander du secours à Monsieur nostre Gouverneur contre la nation des Loups, comme pour la defense d'un pays qui est déjà au Roy par la force des armes, et qu'ils ne tiennent que parce que il luy plaist de le laisser. C'est ainsi que les Ambassadeurs d'Agnié se sont expliqués dans leur harangue.

Toutes ces choses, iointes au courage qui est naturel à la nation des Agniez, confirment plus que jamais qu'on y peut faire une florissante Eglise. Les victoires de la pudeur y sont fort illustres ; j'ay admiré la vertu d'une jeune femme nouvellement convertie et sollicitée au mal, avec assurance que le Pere Missionnaire ne le sçauroit pas. Elle répondit : S'il ne le sçait pas, Dieu le sçaura à qui rien n'est caché, et qui seul est à craindre plus que tous les hommes du monde. Cette response arresta l'insolence de celuy qui la sollicitoit au mal. C'est la mesme qui a depuis imité saint Thomas prenant comme luy un tison ardent à la main pour defendre sa pudeur. C'est se tromper, que de croire que les Sauvages soient incapables de

la force Chrestienne. Comme l'on exhortoit un vieillard Chrestien, âgé de quatre-vingt dix ans, à souffrir en ce monde, dans la veuë qu'on ne souffre plus en Paradis, il répliqua : le n'ay pas besoin que l'on m'encourage, le Paradis avec ses biens m'encourage assez. Cet homme, qui avoit gouverné tout le pays, fut baptisé le jour de la Feste de tous les Saints, dont il porte le nom. Les Agniez ont d'eux-mesmes pris garde qu'une seule chose estoit capable de détruire ces beaux commencemens de la pieté Chrestienne, et qu'il y avoit chez eux un Demon estrange plus à craindre que ceux qu'ils adoroient dans leurs songes. Ce Demon est la boisson enivrante, qui leur venoit de la nouvelle Orange. Ils ont cherché dans un Conseil public les moyens d'arrestor ces desordres qui ruinoient entierement la Foy, et les corps de leur jeunesse, et ayant appris du Pere Pierron, que le moyen le plus efficace estoit de presenter eux mesmes une requeste pour cela au Gouverneur general de Manhat, les plus considerables d'entre eux ont esté luy en presenter une qu'on leur avoit dressée. Voicy la response que fit le Gouverneur de Manhat, et à la requête des Agniez, et à la lettre du Pere qu'il y avoit jointe ; ce sont les propres termes tirés mot à mot de l'original.

PERE,

Par vostre dernière, j'apprens vostre complainte, laquelle est secondée par celle des Capitaines Iroquois, des Sachéins, des Indiens, comme il appert plus ouvertement par leur requeste enclose dans la vostre, qui est touchant la grande quantité de liqueurs que quelques-uns d'Albanie prennent la liberté de vendre aux Indiens ; en ce faisant, que de grands desordres se sont commis par eux, et est à craindre davantage, si l'on n'y preuient. Pour response, vous sçavez que j'ay pris tout le soin possible, et y continueray sous de tres seueres amendes, à restreindre et empescher de fournir aux

Indiens aucun excez. Et je suis fort aise d'entendre que telles vertueuses cogitations procedent des Infideles, à la honte de plusieurs Chrestiens. Mais cela doit estre attribué à vos pieuses instructions, vous qui estant bien versé en une estroite discipline, leur avez montré le chemin de mortification, tant par vos preceptes que pratique.

Vostre tres-humble  
affectionné scruteur

FRANCIS LOVELACE.

Du Fort Iaques, 18. de Novembre 1668.

Nous allons finir ce Chapitre par le nombre de ceux qui ont esté baptisez à Agnié, ou par le Pere Fremin, ou par le Pere Pierron pendant ces deux années 1668. et 1669. L'on compte de baptisez iusques à cent cinquante et un, dont plus de la moitié estoient enfans ou vieillards, qui sont morts bientost après leur Baptesme. Cette moisson doit passer pour assez abondante dans une terre inculte, et nous devons beaucoup esperer après de si beaux commencemens.

On doit après Dieu la naissance de cette Eglise florissante à la mort et au sang du Reverend P. Iogues. Il a versé au mesme lieu que commence à naistre ce nouveau Christianisme, et il semble que nous pouvons de nos jours verifier en sa personne ces belles paroles de Tertulien, que le sang des Martyrs est la semence des Chrestiens. Et si la mort des Martyrs est, comme dit excellemment un Pere de l'Eglise, la science de l'éternité, *scientia æternitatis*, nous pouvons asseurer que la mort du Pere Iogues a merité à ces Infideles, qui l'ont autrefois massacré, que Dieu leur donnât, par le moyen de ses successeurs, la science de l'Evangile, qui est la véritable science de l'éternité bien-heureuse, qu'il leur avoit annoncée trois diverses fois, qu'il alla dans leur pays, sans craindre la cruauté de ces Barbares.

## CHAPITRE II.

*De la Mission de saint François-Xavier dans le pays des Onnejoûts ou nation de la Pierre.*

Les Onnejoûts, éloignez de la nation des Agniez d'environ trente lieuës vers le Midy, et distants de Quebec d'environ cent quarante lieuës, sont de tous les Iroquois les moins traitables, et les armes des François n'ayans pas encore penetré jusques-là, ils ne nous craignent que par l'experience de leurs voisins les Agniez. Ce peuple qui méprise les autres, depuis leur défaite, est d'une humeur bien contraire à la Foy Chrestienne et exerce beaucoup par sa fierté la patience d'un Missionnaire. Il falloit que la providence Divine leur donnast un homme tout propre à les cultiver, et qu'elle leur choisist un esprit qui pust par sa douceur dompter ces naturels farouches.

Le Pere Jacques Bruyas a esté celuy que la providence Divine leur a destiné ; mais ses peines ne sont payées pour l'ordinaire que de rebuts et de mépris. Il ne croit neantmoins pas son temps mal employé, il met sa joye dans ses souffrances, et il écrit dans une de ses lettres, qu'il juge que tous ses travaux sont bien recompensez, quand il peut baptiser quelque enfant moribond, dont il met par ce moyen le salut en asseurance.

L'Apostasie de quelques Chrestiens adultes, fait son plus rude supplice, comme il l'écrit luy mesme ; mais Dieu a accoustumé de luy faire gagner quelque ame pour celle qu'il vient de perdre. Au milieu des alarmes continuelles que les Loups et les peuples d'Andastogué donnent aux Onnejoûts, le Pere ne laisse pas de faire trouver la paix de l'ame et du Paradis à quelques vieillards, qui meurent bientost après le Baptesme.

Le grand empeschement de la conversion de ce peuple, et le principe de son inconstance, est le grand amour qu'il a pour la vie. Cet amour le fait

recourir à ses superstitions ordinaires pour donner la santé aux malades. Vne femme qui paroissoit tres-fervente dans l'exercice de la priere depuis le temps qu'elle avoit receu le Baptesme à Quebec, est miserablement retournée à son idolatrie, par le desir de sauver la vie à sa fille. Mais si cette mere a perdu sa couronne, elle a esté donnée à une autre femme, et il y en a parmy cette nation qui ont d'admirables sentiments de devotion.

Voicy un exemple qui montre que Dieu se plaist à se faire connoistre particulièrement aux lieux où la voix de l'Evangile ne s'est point encore fait entendre. Un homme âgé de soixante et dix ans a merité la grace du Baptesme, par le bon usage qu'il a toujours fait de la connoissance qu'il a eüe de tout temps du maistre de nos vies, ainsi qu'il parle luy mesme. Cette lumiere naturelle et divine tout ensemble, a agy d'une excellente façon sur son ame ; elle luy a toujours fait offrir à Dieu ses Castors, ses Cerfs, et toute sa chasse. *Signatum est super nos lumen vultus tui, ô Dieu !* vostre lumiere et la connoissance de vostre Estre souverain est un sceau gravé sur les ames les plus Sauvages.

Ce meslange de bien et de mal, d'esperance et de crainte, pour le salut de ces ames rachetées du sang d'un Homme-Dieu, fait recourir continuellement le Pere à la priere, et le fait veiller sans cesse. Il est occupé tous les jours à visiter les Cabanes, et à faire en sorte que les malades ne meurent point sans recevoir le Baptesme, et il luy faut pour cela, souffrir les menaces des insolents et sur tout des yvrognes, qui ont plusieurs fois presque abattu à coups de haches sa nouvelle Eglise, et qui ont ensuite attenté à sa vie.

Adjoustez à cela la pauvreté de son vivre. Il n'a pendant la plus grande partie de l'année que des grenouilles seches, encore est-ce en ce pays là faire bonne chere que d'en avoir. C'est neantmoins cette sorte de vie, qui donne la vocation aux Missionnaires, et qui leur fait demander à l'envy ces lieux les

plus abandonnez, et les plus destituez des consolations humaines, parce qu'ils sont les plus remplis de souffrances toujours accompagnées des consolations divines. Puisque la sainte vie d'une fervente Chrestienne nommée Aouguenhaon fait la plus grande consolation du Pere, qui a soin de cette nouvelle Eglise ; on sera bien aise de sçavoir ce qu'il écrit luy mesme de l'innocence de cette femme.

Elle est, dit-il, la plus fervente de toutes, et la plus solidement Chrétienne. Non, je n'ay jamais rien veü de plus innocent qu'elle, ny personne qui eust une conscience plus tendre pour une Sauvage. Elle me vint trouver il y quelque temps, dans la crainte d'avoir commis un grand peché ; parce qu'une femme de sa cabane luy ayant dit qu'elle vouloit luy raconter son songe, elle luy avoit respondu dans le premier mouvement qui n'est pas libre, je vous écoute. Mon plaisir est de la voir si fidelle, et si feruente parmy tant de personnes lâches, et de sçavoir qu'elle parle hautement de la Foy dans les cabannes. Elle n'est pas écoutée, mais Dieu ne laissera pas de recompenser son zele, et déjà elle est assurée d'avoir quatre de ses enfants dans le Ciel. Ma joye, dit-elle souvent, est l'esperance de les aller voir, et je mourray plustost que de quitter la Foy que j'ay embrassée.

Le nombre des baptizez monte à peu près à trente, dont la plus part jouissent déjà de la gloire. Voilà l'estat de cette Mission, à laquelle le Pere a donné le nom de S. François Xavier qui est le protecteur de ce nouveau monde, et y est honoré en cette qualité chaque année par une feste solemnelle que Monseigneur de Petrée a establie dans toute la Nouvelle France.

### CHAPITRE III.

#### *De la Mission de saint Jean Baptiste dans le pays d'Onnontagué, ou nation de la Montagne.*

Après la nation des Agniez, et celle des Onnejouts, allant entre le Midy et l'Occident on rencontre Onnontagué. C'est un grand Bourg, qui est le centre de tous les peuples Iroquois, et le lieu des assemblées generales qu'ils font chaque année.

Cette Mission a autrefois esté la plus florissante de toutes celles que nos Peres avoient commencé d'establiir parmy ces peuples, et comme elle est encore aujourd'huy l'une des principales, on luy a donné deux Ouvriers qui la cultivent, sçavoir le Pere Iullien Garnier, et le Pere Pierre Millet. Mais ce n'est pas sans beaucoup de peine, qu'ils font renaistre l'esprit de la Foy, qui estoit demeurée déjà plusieurs années comme morte dans les ames de ces Barbares.

Vn des grands obstacles que l'on trouve, est le songe, qui semble estre l'unique Divinité de ce pays, à laquelle ils defèrent en toutes choses. Comme ils ne troublent point nos prieres, et que mesme les plus superstitieux y assistent, ils ne peuvent pas souffrir aussi qu'on s'oppose à leurs ceremonies, et ils croient qu'on desire leur perte, si l'on veut destruire le songe, qu'ils regardent comme la chose qui les fait vivre.

On tint un jour un celebre conseil sur le songe d'un vieillard malade. Il avoit dit qu'il avoit veu en dormant un homme de la hauteur seulement d'une coudée, et qu'il luy avoit monstré premierement des gouttes de sang lesquelles tombaient du Ciel. Il adjoütoit de plus, qu'il en estoit mesme tombé des hommes, mais dans un pitoyable estat ; car on leur avoit couppé les doigts et le nez, en un mot on les avoit traitez en Captifs. Enfin ce vieillard assuroit qu'un de ces petits hommes luy avoit dit qu'on le traiteroit ainsi dans le Ciel, et que tous ceux

ceux, qui y iroient seroient entre les mains des Andastoguez leurs ennemis.

Mais vn Ancien opposa sur le champ son songe au songe de ce malade. Et moy, dit-il, j'ay songé que j'estois au Ciel, et que d'abord que je desirois quelque chose, je l'avois auprès de moy. Ainsi par une réverie il en détruisoit une autre, et cela pour complaire aux Missionnaires, mais assez à propos pour refuter l'impertinence et l'imposture de ce resveur. Les plus éclairés parmy eux voient bien que la plus part de ces songes sont inventez ; cependant ils ne laissent pas d'agir dans l'occasion, comme s'ils les croyoient veritables.

Cela n'empesche pas que les Onnontaguez n'ayent du respect pour la Foy, et pour les Commandemens de Dieu. Quelques-uns de ceux qui sont allez à Quebec, ont esté touchés de l'exemple des Hurons Chrestiens, et des exhortations qu'ils leur ont faites en faveur de la Religion Chrestienne. Celuy chez qui demeure le Pere Garnier, a raconté à Onnontagué le discours qu'un Huron luy avoit fait à Quebec, pour luy persuader d'embrasser la Foy ; il ne se peut rien dire de mieux que cette harangue, ny pour la Religion, ny pour les Missionnaires. Alors chacun commença aussi à en dire du bien, et à remarquer les avantages des Loix du Christianisme sur leurs vieilles coutumes.

Ces bons sentimens joints au soin des Missionnaires ont esté accompagnez de bons effets. Car pendant qu'un vieillard aveugle depuis longtemps et volontairement sourd à la parole de Dieu, railloit jusques à la mort sur nos plus saints Mysteres, une femme captive qu'on brûla à Onnontagué, receut la grace de l'Evangile dès la premiere fois qu'elle luy fut présentée. La Divine providence disposa merveilleusement toutes choses pour son instruction, et pour son Baptesme : elle fut envoyée avant son supplice dans la cabane, où estoit le Pere Garnier, qui la retira incontinent de la foule ; et l'ayant conduite dans la Chapelle, il eut assez de loisir pour l'instruire, et la baptiser en-

suite. On luy declara sa sentence de mort, après laquelle elle écouta le Pere avec une douce et une presence d'esprit admirable. O que Dieu est ay-mable dans la conduite de ses Predestinez, et qu'il y a de consolation d'estre l'instrument de Dieu à sauver ces ames abandonnées ! Cette femme sortit de la Chapelle où elle estoit toute remplie de courage, et fit admirer sa constance au milieu des feux allumez, où son fils venoit d'expirer heureusement, y ayant esté ietté au sortir du Baptesme.

Ce coup de la providence fut suivi d'un autre qui n'est pas moins remarquable. Vne captive montoit déjà sur l'eschafaud pour y estre brûlée, lorsque le Pere survint fort à propos pour le salut de son ame ; il eut assez de temps pour l'instruire, et pour la baptiser, et ensuite on commença cette tragique execution, qui fait les delices de ces peuples.

Les enfans qui meurent après le Baptesme estant le fruit le plus assure des travaux Evangeliques, on s'étudie particulièrement à n'en laisser mourir aucun, sans luy conferer ce premier Sacrement de l'Eglise. La grace favorise ce saint empressement des Missionnaires, par des inspirations particulieres. Le mesme Pere venoit de visiter un enfant malade, âgé de trois ans, et l'avoit laissé sans le baptiser, dans la creance qu'il n'y avoit point encore de danger de mort ; mais le soir comme il disoit son Office, la pensée luy vint tout à coup que cet enfant pourroit bien mourir, quand on y penseroit le moins. Cette pensée le presse, il ne peut achever en repos son Office, il va sur l'heure baptiser cet enfant, qui mourut la mesme nuit, peu d'heures après son Baptesme.

Voicy un exemple d'une grace de Dieu bien particuliere. Vn ieune homme estoit malade depuis longtemps ; il ne manquoit jamais tous les iours de prier Dieu, lors que le Pere le visitoit ; que si quelques fois la multitude des affaires empeschoit le Pere de luy aller rendre ce bon office, luy mesme l'envoyoit chercher par une ferveur toute singuliere. Vn temps assez notable se passa

de la sorte, jusques à la veille de sa mort, qu'il demanda luy mesme, s'il ne luy manquoit plus rien pour aller en Paradis alors. Quoy qu'il ne parût rien de fort extraordinaire en son mal, il fut baptisé sur l'heure, et il arriva que le lendemain il mourut avant le temps ordinaire qu'on luy alloit faire dire ses prieres.

La grace est merveilleuse à prendre son temps, et encore plus à se servir de certaines personnes pour venir à bout de ses desseins. Cela se voit dans une femme Iroquoise, qui eut de l'affection pour la priere des la premiere fois qu'on luy en parla dans sa maladie ; mais elle en a l'obligation à un jeune Iroquois de la mesme cabanne, lequel dans un danger de mort avoit été baptisé, et qui donna depuis à cette femme les mesmes impressions qu'il avoit receues.

Toutes ces ames gagnées à Dieu coûtent bien cher aux Missionnaires, ce sont les fruits de leurs larmes, et des dangers de perdre la vie où ils se trouvent souvent. Un Iroquois commençoit à chanter, selon la coutume de ces peuples, qu'il venoit tuer le Pere Garnier, parce que dans une ceremonie publique, il avoit refusé une chose qu'il ne pouvoit pas accorder ; mais comme le Pere estoit en la sauvegarde de celui chez qui il logeoit, son hoste fit un present à ce meurtrier pour le détourner de son dessein.

Le secours que le Pere Millet est allé donner au Pere Garnier à Onnontagué, estoit absolument necessaire ; il y arriva sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1668. Depuis il a fait prier Dieu en public et en particulier, et il a bientost acquis assez de connoissance de la Langue Iroquoise pour faire le Catechisme tous les Dimanches. Comme il arriva au lieu de sa Mission avec le Pere de Carheil, qui depuis a esté envoyé aux Ojogotiens, sa joye fut beaucoup moderée par le triste spectacle des captifs d'Andastogué, qui arriverent en mesme temps, et dont une partie estoit destinée aux flammes. Je ne scay, dit-il, dans une de ses lettres, quel au-

gure j'en dois prendre. Plus à Dieu que cela me marquast que je dois faire de ces peuples des Captifs de Jesus-Christ et les empescher de brûler durant toute l'Eternité. Que je serois heureux, si cela signifoit que je dois estre moy mesme captif, et estre brulé pour Jesus-Christ. Mais je suis trop indigne de cette faveur, et je n'ose la demander, parce qu'elle est trop grande.

La recommandation de Monsieur Talon, nostre Intendant, auprès de Garakontié ce fameux Capitaine d'Onnontagué, a beaucoup servi aux emplois de ce Pere, et sa faveur n'a pas seulement esté utile dans ce pays-là à l'establisement des affaires de sa Majesté, mais encore a beaucoup facilité l'avancement du Christianisme. Aussi a-t-il toujours travaillé également pour les interets de Dieu, et pour le bien public, qu'il procure de tout son pouvoir.

On ne doute point encore, qu'on ne doive attribuer cette soumission des Iroquois qui offrent leurs enfans au Baptesme, à la reputation des armes du Roy, et au respect que Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur a soin d'imprimer dans l'esprit de tous nos Sauvages, et par les paroles dans les Ambassades qu'ils luy font, et par le courage intrepide qu'il leur fait paroistre.

C'est une providence bien particuliere de Dieu, que la victoire que les Iroquois ont remportée, il y a environ vingt ans, sur les Hurons ; car la Foy a esté ainsi publiée en tous lieux par les Captifs, et maintenant encore les Peres Missionnaires d'Onnontagué voyent l'effet des bonnes instructions que les Hurons ont receuës dans leur pays par le moyen de nos Peres.

En voicy une preuve particuliere dans la conduite d'une femme Huronne nommée Ieanne Ascerraguehaon. Cette femme est venuë durant tout l'Hyver d'un quart de lieuë loin, entendre les deux Messes des Peres Missionnaires, quelque mauvais temps qu'il fist, et a demeuré souvent après la Messe dans la Chapelle pour y prier Dieu. Elle avoit gagné sur tous ceux de sa cabane

qu'on fist les prieres ensemble tous les soirs, ne pouvant pas venir à la Chapelle à cause de la longueur du chemin.

Un autre exemple n'est pas moins beau et fait voir une charité extraordinaire. Genevieve Ganembetion, aussi Chrestienne Huronne, a esté tres assiduë à la priere, et a fait au dernier printemps une action de charité qui merite d'estre connuë. Un des Peres Missionnaires trouva par hazard une cabane assez escartée dans les bois, il y entra, et il y rencontra une vieille femme avec une petite fille qui avoit soin d'elle. Elle luy dit qu'elle avoit esté autrefois baptisée à Sainte-Marie, et que l'une et l'autre estoient à present dans une extreme pauvreté. Le Pere les soulagea dans leur necessité presente, toutes deux estant tombées malades. Mais pour le mieux faire il s'adressa à cette Huronne nommée Genevieve, qui envoya tous les iours par sa fille du bois à ces deux malades pour les chauffer, et des vivres pour les nourrir; elle continua elle mesme à les visiter souvent, et ce qui est de plus beau, est que voyant cette femme qui s'affligeoit de ne pouvoir ni semer ni cultiver ses champs, elle eut la charité de le faire elle mesme. La malade n'en a pas esté ingrate; car son fils estant retourné de sa chasse et de sa traite, elle a donné à la fille de sa bienfaitrice une honneste recompense.

Le vay finir ce Chapitre par le Baptesme d'un Captif amené d'Andastogué. Il estoit âgé d'environ cinquante ans, et paroissoit estre fort considerable parmy les siens. On le tint quelques iours dans l'incertitude de la mort, et pendant ce temps là il pensoit plustost à se faire rachepter qu'à mettre son salut en assurance. Enfin ayant sceu du Pere Garnier que l'on n'estoit point en disposition de recevoir aucun present pour sa delivrance, il remercia le Pere avec autant d'affection, que si on luy eût donné assurance de la vie, et commença alors tout de bon à escouter les instructions qu'on luy faisoit dans la Chapelle.

Le Pere Millet après luy avoir fait

faire les actes necessaires, le baptiza; le captif fut remené ensuite dans la mesme cabane, où il servit le reste du iour de divertissement à ceux qui le venoient voir et qui le faisoient chanter selon la coustume. Ce fut un bonheur pour luy que le Pere se trouva le soir sur son chemin comme on le conduisoit dans une autre cabane pour l'y brûler. Il m'approchay de luy, dit le Pere dans une de ses lettres, et après l'avoir consolé, et l'avoir encouragé à souffrir avec constance, ie doulay si ie devois aller plus avant; mais un Sauvage m'ayant dit que j'allasse hardiment avec luy pour l'instruire, cela me determina à y aller. L'arrivay dans cette cabane aussitost que le Captif, et je m'assis auprès de luy.

On preparoit déjà les feux et les fers qui devoient servir à son supplice; alors, voyant ce triste appareil, il se tourna vers moy, et me demanda s'il iroit au Ciel. Cette demande me toucha sensiblement, et je luy respondis qu'il iroit au Ciel, qu'il prist seulement courage, qu'il ne souffriroit qu'un peu de temps, qu'il seroit éternellement heureux, et qu'il dist avec moy, Seigneur faites moy misericorde. Il luy repelay de temps en temps ces paroles jusques à ce que l'on me dit, que le temps de l'instruction estoit passé, et que je me retirasse. Je m'en allay donc avec regret, et dans la resolution de retourner le lendemain. En effet je retournay à la cabanne le lendemain dès la pointe du jour, je m'approchay du Captif et luy dis, que je luy portois compassion de le voir en cet estat. Il me témoigna, que je luy faisois plaisir de l'entretenir de la sorte; et comme un Iroquois estoit prest à luy appliquer sur le pied un fer tout rouge de feu, je le luy vis lever luy-mesme, et le tenir ainsi élevé jusques à ce que le fer rouge eust perdu le plus fort de sa chaleur et de son activité.

Ils ne l'avoient encore brûlé que jusques aux genoux; mais à peine le Soleil estoit-il levé, qu'on fit le cry par tout le Bourg pour assembler le monde, et puis on le conduisit hors la porte, où

l'on avoit allumé deux feux, et mis un poteau où on devoit luy attacher les pieds et les mains. Comme ce miserable Captif se vit ainsi attaché entre ces deux feux, il commença à trembler de tout son corps, et je n'ay jamais rien veu qui me representast mieux nostre Seigneur à la Colonne, et la crainte qui luy fit suer du sang dans le jardin des Olives. Plus ie le voyois affligé, plus ie m'efforçois de le consoler et de l'encourager à la mort. Pendant tout le temps de son supplice, ie me tins auprès de luy, tantost me mettant à genoux et priant pour le salut de son ame, tantost luy disant quelque bon mot quand on luy donnoit quelque relâche, et l'exhortant à tourner les yeux vers le Ciel, et à prier luy mesme pour son salut éternel.

Il souffrit avec tant de constance qu'il fut admiré de tout le monde, et il y en a qui ont cru que les playes qui continueroient fort longtemps après sa mort, venoient de ce qu'on l'avoit fait mourir. Nos Sauvages furent bien edifiez de voir la manière dont ie l'assistay dans son supplice, et me firent ensuite quantité de questions qui me donnerent occasion de les instruire sur nos mysteres.

Cet employ d'assister les Captifs qu'on brûle tout vifs et qu'on mange en presence des Missionnaires, est un exercice qui demande un grand courage, et comme on a naturellement horreur de voir brûler et manger des hommes, c'est pour un nouveau Missionnaire un étrange spectacle que celui-là, et où il a grand besoin d'estre fortifié par la grace. Les victorieux parmi ces peuples en font leur divertissement ; mais cette cruauté ne doit que causer bien de la peine à des personnes élevées dans le Christianisme.

Outre ce Captif il y a eu plus de trente personnes baptisées cette année dans la Mission d'Onontagué. La plus part sont morts, et ils prient Dieu dans le Ciel pour le salut de leurs freres.

## CHAPITRE IV.

*De la Mission de saint Joseph dans le pays d'Ojogouen.*

Ce peuple qui fait une quatriesme nation Iroquoise, est éloigné de Quebec d'environ cent soixante et cinq lieues, et d'environ vingt lieues d'Onontagué, en allant toujours entre l'Occident et le Midy.

Le Pere Estienne de Carheil y arriva le sixième jour de Novembre de l'année 1668. et y presenta au Ciel pour premisses de ses travaux une femme esclave d'Andastogué. Il estoit venu en sa compagnie d'Onontagué, et ce chemin qu'ils firent ensemble, luy servit à la faire entrer dans le chemin du Paradis ; car ayant esté instruite et baptisée durant ce voyage de deux jours, des qu'elle fut arrivé à Ojogouen, elle fut brûlée et mangée par ces barbares, le sixiesme de Novembre.

Le Pere Garnier, qui avoit conduit le Pere de Carheil, fit ses presents estant arrivé dans le Bourg. Il y en avoit un pour demander une Chapelle, et un autre pour inviter à la Foy Chrestienne. On luy respondit par autant de presents, qu'on luy promettoit d'embrasser la Foy, et de luy bastir une Chapelle, laquelle se trouva en estat le neufiesme jour de Novembre, trois jours après son arriuée, et fut dediée à saint Joseph par le pere de Carheil.

Il escrit que le jour de sainte Catherine il experimenta que cette grande sainte agissoit au Ciel et pour luy et pour ces pauvres Barbares ; qu'il vint ce jour là un nombre considerable de personnes qui demanderent à prier, et à se faire instruire, de sorte qu'il assure qu'il le peut appeler le jour de la naissance de sa Mission et de son Eglise. Aussi fut-ce le jour, adjouste-t-il, que je demanday à cette Sainte, à qui ie m'estois autrefois consacré, qu'elle m'apprist à parler de la maniere qu'elle avoit parlé autrefois pour convaincre l'esprit des Philosophes idolatres. De-

puis ce temps là, la Chapelle a esté augmentée, et n'a jamais manqué de personnes qui viennent à la priere.

Au commencement qu'il arriva, il y avoit peu de gens qui pussent venir se faire instruire, la plus part estant ou à la pesche ou à la chasse; mais le bruit de l'armée d'Andastogué les ramassa bientost, et donna au Pere occasion de precher l'Evangile à un grand peuple.

Le bruit qui fut repandu que les ennemis, au nombre de trois cents hommes, venoient assieger Oïogouën se trouva faux; mais il servit beaucoup au pere Missionnaire pour faire connoistre aux Iroquois qu'il les aymoit, et pour se donner du credit par le mespris qu'il faisoit de la mort, en demeurant toutes les nuits avec ceux qui faisoient sentinelle. Ceux là furent desabusez, qui avoient cru que dans la fuite generale de tout le monde, il avoit eu peur comme les autres. Les guerriers mêmes, les Capitaines avec les Anciens, luy témoignèrent dans un festin public l'estime qu'ils faisoient de sa personne.

Le Pere sceut profiter de cette occasion, allant de Cabanne en Cabanne: Sçachez, mes freres, leur disoit-il, que les personnes comme nous ne craignent point la mort. Pourquoi la craindroient-ils? ils croyent en Dieu, ils l'honorent, ils l'ayment, ils luy obeissent, et ils sont assurez après leur mort d'estre eternellement heureux dans le Ciel. C'est vous, mes freres, qui devez craindre la mort: car iusqu'à maintenant vous n'avez ny connu ny aymé Dieu; vous ne luy avez point obeï, il vous punira eternellement si vous mourez sans croire en luy, sans l'aymer, sans faire ses Commandemens et sans estre baptisez. Puis ayant esté invité par un enfant à entrer dans une Cabane, où il y avoit environ vingt guerriers, il les harangua en cette sorte: le suis ravy, mes freres, de me voir dans le mesme danger que vous. Soyez assurez que ie ne crains point la mort, et que l'aymerois mieux perdre la vie, que de vous voir mourir, sans avoir receu le baptesme, et il adionsta que le lendemain, iour du combat ainsi qu'on le

pensoit, on le verroit aller intrepide parmy les blessez, baptiser ceux qui s'y seroient disposez par une ferme creance de nos mysteres et par une veritable douleur de leurs fautes.

Ces esprits guerriers firent paroistre qu'ils escoutoient avec plaisir cette harangue, et quoy que ce fust une terreur panique qui est ordinaire aux Sauvages, elle ne laissa pas d'avoir tout son effet pour le bien de la Foy, comme si effectivement l'ennemy eust esté aux portes. Ainsi un sage Missionnaire ne neglige point d'occasion, et sçait prendre son temps pour faire gagner l'eternité à des ames qui valent et qui coustent le sang d'un Homme-Dieu.

Cette Eglise commence déjà à se multiplier; elle compte parmy ses Fideles non seulement des enfans et des femmes, mais encore des guerriers, dont il y en a deux qui sont des plus considerables, l'un à cause du nom du Bourg d'Oïogouën qu'il porte par honneur, et l'autre à cause de ses richesses et de sa vaillance. La priere n'est point méprisée à Oïogouën, comme elle l'est en d'autres lieux. Si quelques-uns se sont declarez contre, il sont en tres-petit nombre, neantmoins on ne se haste pas de donner le Baptesme à ces peuples: on veut éprouver leur constance, de peur de faire des Apostats, au lieu de faire de veritables Fideles.

Le Pere ne s'est servi au commencement pour ses instructions, que de la langue Huronne, que les Iroquois entendent tous, quand on la parle bien. Il a depuis composé un discours du Baptesme en Oïogouën, et ne s'est servi pour le faire que des simples racines, et de l'estude de la langue Iroquoise qu'il avoit faite durant son voyage, estant assuré par l'experience que si par le moyen des racines, et des divers discours, il pouvoit ramasser une quantité de mots suffisante pour exprimer les differentes actions, il sçauroit la langue.

Outre le Bourg d'Oïogouën, qui est le Siege de sa Mission, il en a deux autres, l'un à quatre lieüs de là, et l'autre éloigné presque de six lieüs; ces deux

derniers sont situez sur une riviere qui venant du costé d'Andastogué, descend à quatre lieuës loin d'Onnontagué, pour s'aller jetter dans l'Ontario. La grande quantité de ioncs qui est sur cette riviere, a donné le nom de Tiohero au Bourg le plus proche d'Oïogouën. Les peuples qui composent le corps de ces trois grands Bourgs, sont partie Oïogouëns, partie Hurons, partie Andastogué captifs de guerre. C'est là où le Pere exerce son zele, et où il demande des compagnons de ses travaux Apostoliques.

Quoy qu'il ait suiet de se louer de la docilité des Oïogouëns, neantmoins il n'est pas sans avoir ses croix. Son hoste, qui est Capitaine de sa nation, et qui l'a pris en sa garde, l'a traité mal durant longtemps ; car, voulant quelque Pere Missionnaire qu'il ait amené luy mesme chez luy pour les siens, et qu'on ne luy puisse disputer, il souffre avec regret que le Pere Carheil ait esté donné à Oïogouën par Garakontié le fameux Capitaine. Il dit hautement qu'il ne leur appartient pas, mais à Onnontagué ou bien à Onneïouts, où il pretend qu'il devoit aller. D'ailleurs Garakontié voudroit aussi le Pere de Carheil, comme luy ayant esté mis entre les mains à Quebec pour Onnontagué, où il est Capitaine ; mais la necessité des choses presentes a obligé sur les lieux de faire ainsi ce partage. Cette contestation de droits, et cette emulation à qui aura des Missionnaires, marque assez qu'on doit fonder dessus de bonnes esperances, et que pour establir la Foy dans ces pays, rien ne peut manquer que des Ouvriers Evangeliques.

Ce fameux Garakontié, le plus renommé de tous les Capitaines Sauvages, et le plus porté de tous pour les François, desire tout de bon le Baptesme ; il ne prend plus le songe pour le maître de la vie de l'homme, et promet qu'il ne donnera point desormais les choses qui auront esté songées, sans faire une declaration à ceux qui les demanderont, laquelle fasse connoistre, que ce n'est point en vertu du songe qu'il les leur accorde. Enfin il a obtenu sur soy qu'il n'auroit plus qu'une

femme ; mais tout cela ayant besoin d'estre bien examiné dans un Capitaine de cette reputation, on luy differe encore le Baptesme.

Il a fait à l'hoste du Pere de Carheil un present d'un collier de porcelaine pour affermir la paix, et establir fortement dans leur pays nos Peres. Aussi tout le monde continué dans les Nations Iroquoises à estimer plus que jamais les fruits de la paix, après avoir veü nos armes conquerantes entrer dans les terres de leurs voisins ; neantmoins rien n'est de si ferme parmy ces Barbares qu'on ne doive toujours estre sur ses gardes.

Le Pere de Carheil, s'estant apperceu que de faire faire une priere ridicule aux Sauvages, qui prennent quelque chose de créé et de vil pour le maistre de leur vie, c'estoit une chose qui avoit un tres-bon effet, en a fait prier quelques-uns de cette sorte en certaines rencontres.

Il faut prier, dit-il, le maistre de nos vies, et puisque ce castor est le maistre de ta vie, faisons luy une priere : Toy, castor, qui ne parles point, tu es le maistre de moy, qui parle ; toy qui n'as point d'esprit, tu es le maistre de moy qui ay de l'esprit. Une telle priere les fait rentrer en eux-mesmes, et avoüer qu'ils n'ont point eu d'esprit jusques alors de reconnoistre ces animaux pour les maîtres de leur vie. Ainsi il introduit peu à peu la connoissance du vray lieu et leur apprend ses commandemens, qu'ils trouvent fort raisonnables.

Mais hélas ! ces beaux commencemens ont esté depuis malheureusement traversez. Tout l'Enfer s'y est opposé. Les superstitions y ont repris une nouvelle vie, et le Pere a connu qu'en un pays infidele et barbare, un Missionnaire doit toujours porter son ame entre ses mains. Le Pere estoit allé à Tiohero et y avoit esté invité à un festin à tout manger, pour la guérison d'une malade qu'il alloit visiter, à dessein de la baptiser après l'avoir instruite. On luy dit, voyant qu'il ne mangeoit pas tout ce qu'on luy avoit servi, qu'il falloit tout manger, pour guerir la malade. Le Pere leur répond : le ne vois pas,

mes freres, que ie la puisse guerir en me faisant mal par trop manger, et par un remede que deffend le maistre de nos vies et qui est capable de faire deux malades au lieu d'un, le premier continuant d'estre malade, et celuy qui mange trop, le devenant. Tous furent surpris de cette response; la malade surtout approuva ce que l'on venoit de dire, et assura que puisque cela n'étoit pas bien fait, elle estoit resoluë de ne plus user de ces sortes de remedes superstitieux, non plus que de leurs danses, qui ne servoient qu'à rompre la teste à vne malade. Depuis elle ne souffrit rien où le Pere crût qu'il y eust du mal, et estant menée après son Baptesme de Tiohero à Goiogouën, elle se confessa des pechez qu'elle pouvoit avoir commis depuis qu'elle avoit receu la grace du Baptesme; enfin elle mourut pleine d'une consolation sensible, d'entendre qu'aprez sa mort, elle seroit heureuse; mais sa mort iointe au bruit qui venoit de se repandre que le Baptesme faisoit mourir les hommes, confirma davantage cette fausseté que le Demon a persuadée à ces peuples, pour empescher leur salut.

Depuis ce temps là, le Pere nous a escrit qu'il a esté souvent rebuté, et mesme chassé des Cabanes, où il alloit visiter les malades. Mais pour bien comprendre l'estat où il se trouve presentement, et le danger de perdre la vie, où les Missionnaires sont à toute heure dans ces pays infideles, il faut l'entendre raconter luy mesme le mauvais traitement qu'il a receu principalement dans vne ou deux rencontres.

Comme ie fus entré, dit-il, dans une cabane pour y instruire et y baptiser vne ieune femme, fille d'un Huron captif, et que le temps de la baptiser pressoit, elle ne m'écouta point. ainsi qu'elle faisoit au commencement de sa maladie, et son Pere prenant la parole, me dit : Tu parles comme parloit autrefois le Pere de Brebeuf, dans nôtre pays, tu enseignas ce qu'il enseignoit : et comme il faisoit mourir les hommes en leur versant de l'eau sur la teste, tu veux aussi nous faire mourir de la mesme ma-

niere. Je connus bien des-lors qu'il n'y auoit rien à esperer, et ie vis un moment après entrer un longleur de nostre propre Cabane; il m'ayme d'ailleurs, il vient prier Dieu, et sçait mesme par cœur les prieres. Il demeura longtemps sans faire connoistre son dessein; mais voyant que je ne me retirois point, il commença en ma presence à appliquer d'abord quelques remedes, où je ne voyois aucun mal, et puis ne voulant pas que j'assistasse à l'application qu'il feroit de ses autres remedes, il m'obligea de sortir de la Cabane.

L'eus bien de la peine à me resoudre de sortir, et ne le peüs faire qu'en pleurant, et en regardant cette pauvre moribonde avec toute la compassion dont mes yeux sont capables.

Comme je vis toute la Cabane qui estoit remplie de monde, estonnée de mes larmes, et que la malade me regardoit, elle qui auparavant detournoit les yeux de dessus moy, je leur parlay en cette sorte. Pourquoi vous estonnez-vous, mes freres, de me voir ainsi pleurer? i'ayme le salut de cette ame, et je vois qu'elle va tomber en des feux éternels, faute de vouloir écouter ma parole. Je pleure son malheur, que vous ne connoissez pas comme moy.

Après cela je sortis dehors, et m'en allay dans un champ proche de là, me consoler moy mesme, en me plaignant à Dieu, et luy demandant encore le salut de cette personne; mais il n'estoit plus temps, car quelques moments après qu'on m'eut chassé et qu'on eut chassé en ma personne toute la misericorde de Dieu, cette ame malheureuse fut elle-mesme chassée de son propre corps par la justice divine, et bannie du Ciel pour toute l'éternité.

Ie sentis tout le soir mon cœur rempli d'une amertume qui m'ostoit l'envie de dormir, et me remettant toujours devant les yeux la perte de cette ame que j'aymois, et que je voulois sauver, mais qui venoit de se perdre, ie conceus pour lors beaucoup mieux que jamais, l'estrange douleur du cœur de Iesvs qui aymoit tous les hommes, et qui les vouloit tous sauver, mais qui connoissoit

neantmoins la prodigieuse multitude de ceux qui devoient se damner dans la suite des siècles. Son regret fut proportionné à la grandeur de son amour. Celui que j'avois de la perte de cette seule ame abbattoit mon cœur, dont l'amour n'approche point de l'amour de Jesus, et qui n'en a que quelque estincelle. O Dieu quel a esté l'estat du cœur du Sauveur, se voyant rempli d'un regret universel pour la perte de tous les damnez ! ô que la douleur que ressentent les hommes pour des pertes temporelles, est petite, en comparaison de celle que l'on ressent pour la perte des ames, quand on n'ignore pas tout à fait ce qu'elles valent ! Les paroles de saint Paul qui décrit ses peines, me vinrent alors dans l'esprit, et il me sembloit que celles qui exprimoient la plus grande de ses souffrances, estoient celles-cy : *Sollicitudo Ecclesiarum*, le soin des Eglises. Tandis que j'estois dans ces pensées, je fus estonné, que mon hoste me vinst trouver avec un visage effaré, qu'il s'approcha de moy, et me dit à l'oreille, que l'eusse à ne pas sortir le lendemain, ny mesme de trois jours, du costé qu'est la Cabane de cette femme qui venoit de mourir ce jour là mesme. Je conceus d'abord qu'on avoit formé le dessein de me casser la teste ; alors toute l'amertume de mon cœur se dissipa et se changea en une extreme ioye de me voir en danger de la mort pour le salut des ames. Je ne laissay pas de l'interroger quelle raison me devoit obliger à ne pas aller de ce costé là ; et bien qu'il ne voulust pas que je crusse qu'on avoit la pensée de me tuer, il m'en dit assez pour me le faire croire. Je fis ce que la prudence demandoit de moy, et luy répondis que je me contenterois durant ces trois jours d'aller faire mes instructions de l'autre costé du Bourg.

Pendant ce temps les Anciens furent presque toujours au Conseil pour ar- rester par presens ce furieux qui avoit resolu ma mort, dont le bruit fut porté bientôt jusques à Onnontagué, et mit nos Peres et toutes les nations voisines en peine, iusques à leur faire envoyer

des Expres pour sçavoir la verité de la chose. Cette affaire n'a pas eu plus de suite ; tout est maintenant appaisé, et le Pere de Carheil continué dans ses emplois ordinaires, sans aucune crainte.

Ce premier affront qu'il receut, ne fut qu'un essay de son courage, et comme pour le disposer à en souffrir un autre que luy fit un jeune guerrier qui le chassa de sa Cabane, parce que le Pere ne put souffrir qu'il luy dit qu'en faisant cuire du blé-d'Inde sous la cendre, il alloit faire cuire le maistre de sa vie. Ce sont les deux seuls mauvais traitemens qu'on luy a faits dans le Bourg d'Oïogouen, composé de plus de deux mille ames, et où l'on compte plus de trois cents guerriers.

La priere ne donne pas la mesme crainte de la mort que le Baptesme. Plusieurs guerriers, et quantité de femmes viennent prier Dieu, les enfans mesmes sçavent déjà leurs prieres par cœur. La connoissance des Commandemens de Dieu est devenue commune dans les familles, et l'on est si porté à les apprendre, que l'on demande à prier Dieu en pleine ruë.

L'ivrognerie qui a penetré jusques aux Oïogouens y a fait beaucoup de degasts, et a beaucoup empesché le progres de l'Evangile. Le Pere nous escrit de là, qu'il est constant que plusieurs ne boivent que pour s'enyvrer, qu'ils le disent hautement, qu'ils le chantent avant que de le faire, et qu'on les entend crier : Je vas perdre la teste, je vas boire de l'eau qui oste l'esprit.

Le nombre des personnes baptisées est de vingt-huit, dont la moitié sont déjà morts dans les dispositions que l'on croit suffisantes pour aller au Ciel.

#### CHAPITRE V.

#### De la Mission de saint Michel dans le Pays des Tsonnontouïans, ou nation de la grande Montagne.

Tsonnontouan est de toutes les nations Iroquoises où nous ayons esté,

la plus éloignée de nous, et ses habitans estans les plus reculez à nostre égard, nous les appelons Iroquois superieurs. L'on compte d'icy là environ cent quatre-vingts lieuës. Ce pays est de tous, celuy qui donne de plus belles esperances ; ce qui a obligé le Pere Jacques Fremin, Superieur de toutes les Missions Iroquoises, d'y aller pour y commencer une nouvelle Eglise. Nous avons sceü par des lettres des autres Missionnaires qu'estant parti d'Agnié le 10. du mois d'Octobre 1668. il visita en passant les autres Missions, et arriva le premier jour de Novembre à Sonnotouan, et qu'il y fut receu avec tous les honneurs que ces peuples rendent aux Ambassadeurs extraordinaires. Nous avons aussi appris que les Capitaines luy ont basti une Chapelle, et qu'il ne s'y trouve personne qui ne fasse paroistre de l'inclination pour le Christianisme. Mais on adjoute que les anciens Hurons captifs, ont entre tous les autres, une affection particuliere pour la Foy. De plus l'on a écrit qu'il a baptisé dans l'espace de quatre mois soixante personnes moribondes, dont trente trois sont comme l'on croit allez dans le Ciel, par une sainte mort ; mais que le cours de ces heureux succes a esté bientost arresté. Les Iongleurs ont fait en sorte que fort peu de gens vont prier Dieu, sans parler de la guerre qui se prepare contre les Outaouacs Algonquins, laquelle brouillera beaucoup les affaires, et retardera infailliblement les progres de la Foy parmy ces peuples. Neantmoins l'on a sceü que les plus considerables du pays ont arresté, à la sollicitation du Pere, trois partis de leurs guerriers qui se dispoisoient à aller en guerre. Trois prisonniers que le Pere Aloëz a amenez icy avec luy cette année, et qu'il a rendus aux Iroquois de la part de Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur, affermiront sans doute la paix qui a esté faite entre les Iroquois et les Outaouacs, sur tout dans un temps où ceux là ont la nation des Loups et des Andastoguéés sur les bras, et qu'ils craignent plus que iamais les armes de la France.

Ce sont à peu près les choses que nous avons apprises cette année de cette Mission, n'ayant receu aucune lettre du Pere Fremin. Un François revenu depuis peu de ce pays là, nous a asseuré que le Pere s'estoit mis en chemin pour venir à Quebec avec les Ambassadeurs de Sonnotouan, sans qu'il ait bien pû sçavoir la cause de leur Ambassade. On croit que ces Ambassadeurs viennent pour confirmer la paix et demander la protection de Monsieur nostre Gouverneur, qui est maintenant devenu par son courage et par sa bonne conduite, l'arbitre general et le maistre de tous les differends et de toutes les guerres de ces Sauvages.

---

#### CHAPITRE VI.

##### *De la Mission de la Pointe du saint Esprit dans le pays des Algonquins Outaouacs.*

La Mission des Outaouacs est maintenant une des plus belles de la Nouvelle France. Le manquement de toutes choses, le genie brutal de ces Sauvages, l'éloignement de trois ou quatre cents lieuës, le nombre des peuples, et la promesse qu'une nation toute entiere vient de faire au Pere Aloëz ensuite d'un conseil general, d'embrasser la Foy Chrestienne, sont toutes choses qui font souhaiter cette Mission avec un zele très-ardent à tous nos Missionnaires.

Le Pere Aloëz estant descendu cette année à Quebec pour mettre entre les mains de Monsieur de Courcelle, les Captifs Iroquois qu'il avoit rachetez de sa part, des Outaouacs, et pour demander quelques secours de nos Peres, le sort est heureusement tombé sur le Pere Claude Dablon, qui a esté envoyé pour estre Superieur de ces Missions d'en haut, nonobstant les grands fruits qu'il faisoit icy, et la nécessité presente qu'on y avoit de sa personne.

Le premier lieu que l'on rencontre

de ces nations superieures, qui sont presque toutes Algonquines, est le Sault, éloigné de Quebec de plus de deux cents lieues. C'est là où les Missionnaires se sont postez, comme à l'endroit le plus commode pour leurs employs Apostoliques, les autres peuples ayans accoustumé de se rendre là depuis quelques années, pour descendre en traite à Montreal ou à Quebec. L'on s'est mis au pied du rapide de la Riviere du costé du Midy, environ sous le 46. degré d'Elevation du Pole, et il s'en faut bien que le froid ne soit là aussi grand qu'il est icy ; quoy que nous soyons presque dans la mesme elevation du Pole.

Vn autre lieu éloigné du Sault de cent cinquante lieues, qu'on a choisi particulièrement pour y prescher l'Evangile, s'appelle la Pointe du saint Esprit. L'occasion de cet établissement a esté la guerre des Iroquois, laquelle avoit chassé de leur pays, la plus part des Sauvages d'en haut, qu'elle avoit ramassez en ce lieu là. Le Pere Aloez, ayant trouvé dans un mesme Bourg ce grand nombre de nations, s'est heureusement servi de cette fuite, qui avoit reuni tant de monde, et qui luy avoit esté mesagée par la divine Providence, pour annoncer nos Mysteres à cette multitude de peuples, et justifier ainsi la Divine Justice, n'y ayant lieu si reculé dans ce Nouveau-monde, où ce Pere n'ayt tasché de faire entendre l'Evangile.

Dieu a trouvé de ses Eleus en chaque nation, pendant le temps que la crainte des Iroquois les a tenus assemblez. Mais enfin le danger estant passé, chaque peuple s'est retiré en son pays. Les uns sont retournez à la Baye des Puants, les autres sont allez au Sault, où les Missionnaires ont resolu de faire desormais leur principale demeure : le reste est demeuré à la Pointe du S. Esprit. On a dessein de bastir trois Eglises dans ces trois principaux endroits de cette extremité du monde. Il y en a déjà deux de faites, l'une à la Pointe du S. Esprit, et l'autre au Sault ; le Pere Aloez se prepare, à son retour

de Quebec, pour aller à la Baye des Puants, y establir la troisiéme Eglise.

Jamais l'Evangile n'eut en ce pays une plus belle ouverture, et l'on ne peut manquer à present de ce costé là que d'Ouvriers ; car la moisson est aussi abondante qu'elle puisse estre. L'Iroquois, à qui on a rendu trois de ses captifs, et à qui l'on doit encore rendre les autres, sera ravi de continuer la paix avec les Outaouacs, ayant sur les bras la guerre de la nation des Loups, et des Andastoguéés. L'on nous écrit mesme de Montreal que les Onnontagueronnons iront le printemps prochain au Sault en Ambassade pour confirmer la paix par des presents, tant s'en faut qu'il y ait de guerre à craindre ; ainsi les chemins seront libres au commerce des François et ouverts aux Ouvriers de l'Evangile. Neantmoins l'esprit de ces peuples estant fort changeant, il nous laisse toujours quelque sujet de craindre que la paix ne soit pas de si longue durée.

Comme la Pointe du saint Esprit a esté jusques à maintenant le siege de toutes ces Missions superieures, ie vay commencer à declarer les progres de l'Evangile, et l'establissement du Royaume de Dieu en ce lieu là ; mais il faut en mesme temps ne pas obmettre les grands obstacles que l'on y trouve.

La dissimulation qui est naturelle à ces Sauvages, et une certaine condescendance dans laquelle on élève en ce pays là les enfans, leur fait approuver tout ce que l'on dit, et les empesche de témoigner jamais rien de contraire aux sentimens d'autrui, quand mesme ils scauroient que ce qu'on leur dit, n'est pas veritable. Il faut ioindre à cette dissimulation, l'opiniatreté, et l'obstination à suivre entierement leurs pensées et leurs desirs ; ce qui a obligé nos Peres à ne pas recevoir si aisement au Baptesme les adultes, qui d'ailleurs sont élueuz dans l'idolatrie et dans le libertinage.

Mais enfin Dieu m'a fait connoistre après plusieurs épreuves, dit le Pere Aloez dans son Journal, et dans une de ses lettres écrite du Sault le 6. de Juin

1669. qu'il plaisoit à sa Divine Majesté de faire misericorde à une nation particuliere, qui veut toute entiere embrasser la Foy Chrestienne. Elle est une des plus nombreuses, elle est paisible, et ennemye de la guerre, et s'appelle Queuës coupées; mais elle est d'ailleurs si portée à railler qu'elle avoit jusques à cette heure fait de nostre Foy, un jeu d'enfans. Ce peuple a eu la premiere connoissance de l'Evangile dans le grand Lac Huron, son vray pays, du temps que nos Peres y estoient, et fut après instruite au lieu où elle est maintenant, par le feu Pere Menard. Enfin pendant les deux ou trois ans que le Pere Aloez a demeuré avec eux, on a toujours continué à les instruire, sans qu'ils aient embrassé la Foy, jusques à l'Esté dernier, que les Anciens ont harangué en sa faveur dans leurs Cabanes, dans leurs Conseils et dans leurs festins.

C'est ce qui m'a obligé, dit le Pere Aloez, de passer l'Hyver avec eux à la Pointe du saint Esprit pour les instruire. Du commencement, ayant esté appelé à un de leurs Conseils, je leur fis sçavoir les nouvelles que deux François venoient de m'apporter, et leur dis qu'enfin je me voyois obligé de les quitter, pour aller au Sault, parce que depuis trois ans que j'estois avec eux, ils ne vouloient pas embrasser nostre sainte Foy, n'y ayant que des enfans et quelques femmes qui priaissent Dieu. Je leur adjoustay que j'abandonnois à l'heure mesme ce lieu, et que j'allois secouer la poussiere de mes souliers, je les dechaussay en effet, et en secoüay la poussiere en leur presence, pour marque que je les quittois tout à fait ne voulant rien emporter d'eux avec moy, non pas mesme la poussiere qui s'attache aux souliers. Je leur fis sçavoir que les Sauvages du Sault m'avoient appelé, souhaitans d'estre Chrestiens, et que je les allois trouver pour les instruire. Que si dans quelques années ils ne se faisoient pas Chrestiens, je ferois la mesme chose à ceux du Sault que je leur faisois alors.

Pendant tout ce discours, je lisois

sur leur visage la peur que je leur avois causée dans leur cœur, et les laissant deliberer, ie me retiray sur l'heure dans la resolution de m'en aller au Sault. Mais un accident m'ayant retenu par une providence speciale de Dieu, je fus bientost le tesmoin de leur changement que l'on ne peut attribuer qu'à un coup extraordinaire de la grace. Ils ont d'un commun consentement exterminé entierement la Polygamie; ils ont aboli les sacrifices qu'ils avoient accoustumé de faire à leurs genies; ils ont refusé de se trouver à toutes les superstitions qui se font par les autres nations voisines: en un mot ils ont tesmoigné vne ferveur semblable à celle des Chrestiens de la primitive Eglise, et une tres-grande assiduité à tous les devoirs des veritables Fideles. Tous se sont venus rendre auprès de la Chapelle, afin de faciliter pendant l'Hyver à leurs femmes et à leurs enfans, les instructions qu'on leur donne, et ne pas perdre un jour sans venir prier Dieu dans l'Eglise.

Voilà en general quel est l'estat de la Mission de la Pointe du saint Esprit. Je vas rapporter maintenant en particulier quelques conversions les plus remarquables. Un vieillard qui mourut le jour de Noel après s'estre disposé à la mort, en va faire l'ouverture.

Les Sauvages, ont dit au Pere Aloez qu'après son Baptesme il avoit eu une vision de deux chemins, dont l'un conduisoit en haut, et l'autre en bas, et qu'il avoit pris celuy d'en haut, ainsi qu'il l'avoit rapporté luy mesme; mais qu'il avoit eu grande peine à le suivre, car il estoit fort estroit et difficile. Ils ont adjousté qu'il avoit veu le chemin d'en bas comme fort large et battu tel que l'est celuy qui conduit d'un Bourg à un autre. Je ne puis passer sous silence le Baptesme du premier adulte de cette nation. Comme il a esté leur Capitaine, et homme d'un esprit bien fait et propre pour le Christianisme, il a esté le premier qui a harangué en faveur de la Religion Chrestienne, et qui a dit publiquement que les mysteres qu'on leur prechoit estoient veritables, et que pour luy il estoit resolu d'obeir au Pere. Il

s'appelloit Kekakoung. Cette sainte liberté à parler pour la Foy a comme donné le branle à tous les esprits et les a portés à se soumettre à l'Évangile.

Vn homme âgé de soixante ans n'a pas eu beaucoup de peine à se faire Chrestien ; il a assuré le Pere Aloez, que durant toute sa vie il auoit reconnu un grand Genie, qui renfermoit en soy le Ciel et la Terre, qu'il l'auoit toujours invoqué dans ses sacrifices, et qu'il en auoit receu du secours dans ses necessitez pressentes. On luy a donné le nom de Ioseph à son Baptesme.

L'exemple d'un autre vieillard confirme la mesme chose. Il raconte avec de grands sentiments de reconnoissance envers ce souverain Genie qui l'a conservé, que lors qu'ils quitterent leur pays, ils furent obligez de s'enfuir sur les glaces du grand Lac des Hurons pour éviter les Iroquois, et la famine qui les poursuivoit par tout. Ils n'auoient nulles provisions, et ne faisoient subsister leurs familles que du poisson qu'ils dardoient chaque jour sous les glaces. Or il arriva que soixante de leurs hommes, estans allez au large, y chercher leur vie, y furent emportez par un grand banc de glace, lequel fut detaché par l'impetuosité du vent. Plus de la moitié moururent ou de faim ou de froid. Ce vieillard fut conservé sur cette glace flottante durant l'espace de trente jours, et vint enfin aborder à une autre glace, et de là à terre, ne pouvant assez rendre graces à ce Genie plus puissant que la faim, que le froid, que les glaces, que les vents et les tempestes auquel il auoit adressé sa priere.

Comme il entendit la premiere fois parler de Dieu, il reconnut d'abord que c'estoit ce puissant Genie qui l'auoit conservé, et il resolut des lors de luy obeir en toutes choses.

Enfin le Pere Aloez marque dans son Journal, d'un autre homme de mesme âge, qu'il ne pouvoit assez s'estonner qu'il eust vescu si longtemps sans la connoissance du vray Dieu, et qu'il luy auoit souvent dit pendant son instruction : Est-il possible que nous autres

vieillards, qui auons un peu d'esprit, auons esté si longtemps aveugles, et que nous auons pris pour des divinitez, des choses qui seruent tous les jours à nos usages ? Cent personnes de cette nation, partie adultes, partie Enfans, ont déjà receu le Baptesme. Pour les Hurons, qui se sont refugiez en ce pays là, trente-huit ont esté baptisez. L'on compte encore, dans les autres nations, plus de cent personnes à qui on a donné le Baptesme.

Vne fille âgée de quarante quatre ans, ayant montré de la constance et une affection singuliere envers nostre sainte Foy, a esté enfin baptisée. Les occasions continuelles où elle estoit, et les persecutions qu'elle souffroit à cause de sa beauté, faisoient craindre au commencement de luy donner le Baptesme ; mais sa generosité l'a emporté, et elle dit hautement qu'elle ne se mariera jamais.

Elle a esté confirmée dans cette resolution par les choses qu'elle auoit une fois oüy dire au Pere Aloez touchant la Virginité de la sainte Vierge, et de la chasteté que voüent les filles Religieuses, et s'est retirée en son pays dans cette sainte pensée où elle aura le Saint Esprit pour seul directeur, iusques à ce qu'il plaise à Dieu d'y envoyer quelque Missionnaire.

Le Pere Marquette nous écrit du Sault, que la moisson y est fort abondante, et qu'il ne tient qu'aux Missionnaires de baptiser tous ceux qui sont là au nombre de deux mille ; mais l'on n'a pas osé jusques à cette heure se fier à ces esprits qui sont trop condescendans de peur qu'ils ne continuent après leur Baptesme dans leurs superstitions ordinaires. On s'applique sur tout à les instruire, et à baptiser les moribonds, qui sont une moisson plus assurée.

## CHAPITRE VII.

*De la Mission de sainte Croix dans le Pays des Montagnais à Tadoussac.*

Le Pere Henry Nouvel l'avoit iusques icy cultivée pendant quelques années ; mais le Pere de Beaulieu ayant acquis en fort peu de temps assez de connoissance de la langue Montagnaise pour faire toutes ses fonctions Apostoliques, il luy en a entierement laissé la charge. Cette facilité à entendre et à parler la langue de ces Sauvages d'en bas, a paru si extraordinaire aux Capitaines de cette nation qu'ils luy ont donné de concert, dans vn festin public le nom de celuy qui entend et parle leur langue. Comme ce sont des peuples errants, accoustumez à viure de leur chasse, le Pere a esté obligé de les suivre par toutes les forests, pour entretenir cette Nouvelle Eglise dans la ferveur où le Pere Nouvel l'avoit laissée. Il ne se peut faire qu'on ne souffre beaucoup plus dans ces sortes de Missions errantes, que dans les sedentaires. Après cinq ou six semaines qu'il a esté obligé de coucher sur les neiges, il a esté attaqué d'un flux de sang dont il est malade déjà depuis huit mois, et qui a épuisé la meilleure partie de ses forces. Il n'attend neanmoins que le retablissement de sa santé pour se donner encore tout à ses Sauvages, qui luy rendirent toute sorte de services durant sa maladie, et qui se voyants aymez de luy, le desirent avec une passion incroyable.

Durant le temps qu'il se porta bien, il se donna tout à l'instruction de ces Barbares ; il les disposa sur tout à vne Communion generale par un jeûne solennel, et par une Confession exacte de de leurs peschez. Et une Chapelle ayant esté dressée dans ces vastes forests, la celebrite y fut si sainte, que depuis longtemps l'on n'avoit veu une semblable ferveur dans des Sauvages.

Tandis que le Pere de Beaulieu estoit dans la Mission de l'Anse de l'Assomption, bien avant dans le Saguenay, le

Pere Nouvel estant destiné pour aller donner quelque secours aux Sauvages de Gaspé, éloignez de Quebec de six vingts lieuës, dont la pluspart entendent la langue Montagnaise, se preparoit à les aller trouver du costé du Sud ; mais ayant esté droit à Tadoussac qui est du costé du Nord, il rencontra heureusement des Gaspesiens, qui sont maintenant sans pasteur, mais qui retiennent encore les bonnes impressions que les Missionnaires leur ont autrefois données. Tous se confessèrent au nombre de soixante, et Communierent avec beaucoup de devotion. Vne femme de cette nation, bien instruite dans nos Mysteres, les faisoit prier Dieu tous les matins et tous les soirs, et comme elle chantoit fort bien, elle leur entonnoit des Cantiques spirituels. Ainsi Dieu a soin de conserver ses enfans qui ont receu le Baptesme. Et pour avoir esté privés si longtemps d'Ouvriers Evangeliques, ils n'ont pas perdu la Foy qui leur est maintenant aussi chere que jamais.

Mais comme le lieu de leur chasse les faisoit aller du costé où estoit le Pere de Beaulieu, le Pere Nouvel jugea plus à propos de les laisser à sa conduite et de retourner à Tadoussac, après s'estre déjà avancé environ douze lieuës dans le Saguenay, pour assister dans les choses de pieté, les François qui passent là l'Hyver pour le commerce. Et ainsi les Sauvages, et les François ont pû estre également secourus par les soins infatigables de ces deux Missionnaires.

Il faut joindre à la Mission de Tadoussac, celle des Papinachois, comme l'une de ses dependances. Ces peuples sont toujours errants dans les forests, et se rendent chaque année dans vn lieu, sur le grand fleuve de saint Laurent, pour leur commerce à cinquante lieuës plus ou moins, au dessous de Tadoussac du costé du Nord.

Quantité de gens de cette nation, qui parlent tous Montagnais, ayant esté autrefois instruits et baptisez par nos Peres, retiennent encore les principes de l'Évangile ; mais estant impossible

de les assembler pour continuer à les instruire, il y en a peu qui n'ayent quelques superstitions. Neanmoins on tasche, dans leurs assemblées generales, de faire ce que l'on peut pour les éclairer de la lumiere de nostre sainte Foy. Les Sauvages Chrestiens y apportent leurs enfans pour les faire baptiser par les Missionnaires, ou en leur absence, par des François bien instruits qui y vont en traite.

Vingt enfans et quinze adultes y ont esté baptisez cette année. Deux cent cinquante et six personnes outre les Sauvages de Sillery, et de Tadoussac qui estoient descendus aux Papinachois pour leur traite, y ont receu tout le secours possible avec un tres-notable profit de leurs ames.

Monseigneur de Petrée nostre Prelat estoit sur le point d'aller voir cette nouvelle Eglise, après sa visite de Montreal, et de tout le reste du pays, à dessein de conférer à ces nouveaux Chrestiens le Sacrement de la Confirmation, et d'avoir le contentement de visiter cette Eglise naissante, que l'on peut appeller la fille de ses soins, de ses prieres et de ses larmes. Mais il a esté obligé de remettre ce voyage à l'année prochaine, n'estant pas assuré s'il y auroit cette année une assemblée generale des Papinachois aux lieux ordinaires.

Vous demanderez, comment il est possible que le Christianisme puisse subsister dans les forests, parmi des peuples errants qui se voyent obligez, pour ne pas mourir de faim, de se separer en petites bandes, et de se faire des Cabanes fort esloignées les unes des autres, durant le peu de temps qu'ils sejourment en quelque lieu. C'est en cela mesme, que paroist admirablement la Divine providence, et le soin qu'elle a de ses Eleus. Les Sauvages qui habitent bien avant dans les terres, du costé du Nord, et qui ont eu la connoissance de Dieu et de son Evangile, par le ministere de nos Peres, ont eux-mesmes le soin de communiquer aux autres Sauvages de leur nation, cette connoissance qu'ils ont receuë, et deviennent ainsi eux-mesmes des Apostres.

On peut dire que ce sont des ames choisies pour le Ciel d'une façon particuliere. Ils ayment la priere, et ceux mesmes qui sont encore infideles, ne laissent pas de venir presenter leurs enfans au Baptesme, et quand quelque adulte Papinachois a esté baptisé, il est assez rare qu'il tombe dans l'Apostasie. L'exemple d'un Chrestien dans ces forests incultes est admirable.

Ce Sauvage, que le Pere Gabriel Drouilletes avoit autrefois baptisé à Chikotimi, à trente lieues de Tadoussac, le long du Saguenay, l'année du grand tremblement de terre, a infiniment consolé le Pere Nouvel dans sa derniere Mission des Papinachois. Comme je luy faisois rendre compte de l'estat de son ame et de sa Foy, dit ce Pere dans une de ses lettres, il me répondit ainsi : le n'ay veu qu'une seule fois les François depuis mon Baptesme et après avoir esté instruit et baptisé par le Pere Drouilletes, je me suis abstenu depuis de recourir au Demon ; j'ay toujours fait la priere qu'il m'enseigne, et ie compte le matin avec mes doigts les dix fois que je dis : Vous qui avez tout fait, ayez pitié de moy ; et le soir je repete cinq fois la mesme priere.

L'on peut dire en general, que cette nation, qui prend son nom de son sourire presque continuel, est une des plus flexibles, et qu'elle donne aujourd'huy plus que jamais de belles esperances du costé du Nord, tandis que les autres Missionnaires travaillent infatigablement dans le pays des Iroquois d'en haut, et et d'en bas, et parmi les peuples les plus eloignez vers le Midi et l'Occident.

Après que le Pere Nouvel fut retourné de sa Mission des Papinachois, l'on prit enfin la resolution de remplir la place du fameux Capitaine Noel Tekoërimat qu'on avoit laissé, par l'honneur qu'on rendoit à sa vertu et à son courage, sans successeur depuis plusieurs années, selon la coutume des Sauvages.

Les parents du defunct, à qui il appartient de nommer celuy qui doit succeder au mort, jetterent les yeux sur Negaskaoüat, Capitaine de Guerre de Tadoussac : ils le presenterent à toutes

les Nations assemblées à ce dessein à Sillery. C'est là que l'on crée le premier Capitaine, et où il a coutume de résider. Cependant l'on avoit préparé un grand festin pour regaler toutes ces Nations aux despens des parents qui devoient adopter Negaskaouât, et luy donner le nom de Tekoërimat avec sa charge ; ce qui s'appelle parmi eux ressusciter un Capitaine.

Pour commencer la cérémonie, on déchaussa le nouveau Capitaine, et on luy osta ses anciens habits, ensuite les parents luy en donnerent de nouveaux. Mais il y eut icy quelque chose de changé des solemnitez ordinaires, car le nouveau TekSerimat fut entierement habillé à la Françoisé, et au lieu du tour de teste, que la femme du defunt avoit accoustumé de mettre sur la teste de celuy qui ressuscite son feu Mary, la femme de l'ancien TekSerimat mit sur la teste de Negaskaouât un chapeau orné d'un fort beau tour de plumes. L'affection que l'ancien et le nouveau TekSerimat ont toujours temoignée aux François, a esté l'une des causes du changement de cette cérémonie.

Le festin estant préparé, on fit les harangues ordinaires, avec les presents qui les accompagnent. Le Pere Nouvel fit l'ouverture, où il representa trois choses au nouveau Capitaine. Premièrement il l'exhorta à la mesme pieté que son Predecesseur avoit toujours fait paroistre. Secondement il le porta à continuer d'avoir pour les François la mesme affection que son Pere qu'il ressuscitoit, autant par ses exemples, que par son nom de TekSerimat. En troisième lieu, il luy remontra l'obligation qu'il avoit de maintenir les siens dans la Foy et dans l'obeissance qu'ils doivent à nostre invincible Monarque.

Après la harangue, les parens de l'ancien Capitaine firent les presents selon la coutume à toutes les Nations presentes. Là se trouverent les François, les Algonquins, les Montagnais, les Gaspesiens, les Abnaquiois, les Etechemins, les Poissons blancs, les Nipissiriniens et les Hurons. Le premier present fut pour Monsieur de Courcelle,

nostre Gouverneur, et il fut mis entre les mains du Pere de Beaulieu pour luy estre présenté au premier jour. Le second se fit au Pere Charles Albanel, ancien Missionnaire, qui avoit le soin de la Mission de Sillery, laquelle est la premiere et la principale de toutes. L'on vint ensuite à faire à chaque Nation un present pour les faire ressouvenir que celuy qui s'appelloit autrefois Negaskaouât s'appelle maintenant TekSerimat.

Les presents de Colliers de Porcelaine estant faits, le Pere Albanel harangua à son tour, et se conjoint avec le nouveau Capitaine, d'avoir en sa personne un autre TekSerimat, avec ses vertus, et son affection pour les François ; puis se tournant vers toutes les Nations qui estoient presentes, il les exhorta à aimer la Foy que tous avoient embrassée et à fuir le vice, qui les feroit infailliblement perir, s'ils n'y renonçoient. La cérémonie du jour finit par le festin.

Le lendemain tous les Capitaines Sauvages ayant à leur teste TekSerimat habillé à la Françoisé, la canne à la main, allerent saluer Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur, et le reconnoistre. Ils luy demanderent la protection du Roy, dont ils sont les sujets, et son assistance particuliere pour empêcher parmi eux les desordres des vices ; puis tous se retirerent.

---

#### CHAPITRE VIII.

##### *De la Mission Huronne de l'Annonciation de nostre Dame, auprès de la ville de Quebec.*

La Mission des Hurons est maintenant reduite à un petit nombre de personnes, mais ce sont gens choisis qui aiment la Religion Chrestienne, et qui peuvent servir d'exemple à tous les autres. Depuis qu'ils ont veu la paix affermie, avec les Iroquois leurs ennemis, ils ont abandonné le fort qu'ils avoient dans une grande place de Que-

bec, et se sont retirez dans les bois à une lieuë et demie de cette ville, pour y cultiver des champs qui leur puissent fournir de quoy vivre, et ils y ont fait un Bourg nouveau, et comme une nouvelle Colonie.

Cette Mission Huronne a esté surtout feconde ces deux années en morts illustres. Vne jeune fille de cette nation, nommée Ieanne Oüendité mourut l'année passée le 14. iour d'Avril, âgée de quatorze ans. Sa vertu avoit paru durant sa vie au dessus de ce que l'on pouvoit attendre d'une fille de son âge; mais elle semble s'estre plus manifestée après sa mort, par l'incorruption de son corps, ce qui peut passer pour une recompense de la grande aversion qu'elle avoit de l'impureté et d'une certaine horreur qu'elle ressentoit, en la presence des personnes impudiques.

La mort precieuse de son petit frere nommé Augustin, qui la suivit neuf mois après, et qui fut mis dans un mesme sepulcre à Quebec, où l'un et l'autre sont morts, a donné occasion de trouver ce Thesor caché de l'innocence mesme. Mais puisque le frere et la sœur se trouvent ensemble, je n'en separeray pas l'histoire.

Cet enfant âgé seulement de cinq ans, appelé Andehouäkiri, estoit très-bien fait, et avoit de l'esprit et du jugement beaucoup au dessus de son âge; jamais il ne voyoit les Peres Missionnaires qui passoient devant sa cabane, qu'il ne les obligeast d'entrer dedans, et ayant remarqué que lors qu'ils y entroient, ils faisoient prier Dieu tout le monde, il les imitoit; faisant à leur exemple sa visite, il demandoit si l'on avoit ce jour là prié Dieu, que si l'on repondoit qu'on ne l'avoit pas encore fait, il disoit: Prions Dieu, et alors il commençoit le premier à faire les prieres, et après les avoir recitées, il interrogeoit du Catechisme ceux qu'il jugeoit qui luy devoient respondre.

Neuf mois après la mort de sa sœur, il tombe malade, et de là à peu de jours il dit en pleurant à sa mere que sa sœur le venoit querir, mais qu'il apprehendoit la mort. Cette crainte luy fut d'a-

bord ostée par l'assurance qu'on luy donna qu'il iroit bientost trouver sa sœur dans le Paradis, et il consola toujours depuis sa mere en luy disant: le vous prie, ma mere, de ne pas pleurer. Ces paroles ont eu un effet extraordinaire sur l'ame de cette mere sauvage; car elle ne le pleura pas mesme le jour de sa mort.

Ce fut le neufiesme jour de Decembre 1668. qu'on enterra cet enfant dans la mesme fosse que sa sœur, dont le corps fut trouvé entier neuf mois après son enterrement sans qu'il luy manquast mesme un cheveu de la teste, et la chose a esté si bien verifiée qu'on ne peut raisonnablement en douter. Je ne veux pas néanmoins la donner comme un miracle, j'en laisse le jugement à ceux qui en considereront les circonstances. La grande pureté de cette fille et l'affection extraordinaire qu'elle a eue pour sa virginité pourrait bien avoir donné à Dieu occasion de faire cette merveille.

Vne femme nommée Helene, estant interrogée sur l'incorruption de ce corps, n'y trouva rien d'extraordinaire, et pensa que ce fust chose qui eust accoustumé d'arriver toujours ainsi aux personnes vierges, sur ce qu'elle avoit entendu dire au Pere qui les instruit, que Dieu preservoit souvent de la corruption les corps de ceux qui avoient conservé leurs ames dans la netteté, et les avoient exemptées des souillures de la chair; ce qui luy fit estendre à toutes les Vierges, la faveur qu'elle avoit oüy raconter de sainte Therese, de sainte Claire, de sainte Magdeleine de Pazzi, et de quelques autres.

Le Frere et la Sœur doivent cette mort aux bons exemples, et aux saintes instructions de leur mere. Cette femme est si touchée de l'esprit de penitence qu'elle offre continuellement à Dieu la mort de ses enfans, en satisfaction de ses pechez, et cherchant divers moyens de satisfaire à la Justice divine, elle se réjouit de tout le mal qui luy arrive, et elle a accoustumé de dire au temps de son affliction. Voilà qui va bien, cela m'aidera à payer mes debtes; qui est

leur façon de parler Huronne pour exprimer le plaisir qu'ils ont à une chose. Elle joint à cet esprit de penitence celui du plus parfait detachment des choses de la terre, et elle desire se trouver le jour de sa mort dans un entier dépouillement de tout, de peur que le soin qu'il luy faudroit prendre alors de partager ses biens, ne luy derobast le temps qu'elle devoit employer à se preparer à la mort. Sa charité envers les pauvres n'est pas moins à estimer : car elle les assiste de son bled, et de tout ce qu'elle a, sans en vouloir de recompense ; ce qui est beau, mais rare dans les Sauvages. Enfin elle a une sainte passion de s'avancer dans la voye de la vertu, et jamais elle n'entend d'exhortation qu'elle ne fasse sur le champ un bon propos de se porter à une plus haute perfection, pensant toujours n'avoir rien fait jusques à cette heure. Son grand plaisir est de s'entretenir de Dieu, et après les Sermons qu'elle a entendus, elle vient souvent remercier le Pere d'avoir dit des choses qui luy semblent s'adresser uniquement à elle. O que vous me faites de plaisir, mon Pere ! dit-elle, de me faire paroistre à moy mesme telle que je suis, et que j'ay esté.

Il ne faut pas s'imaginer que toute la devotion soit renfermée dans cette seule ame le scay bien qu'elle est un grand thesor dans un pays infidele, et qu'elle peut attirer sur ceux de sa Nation les graces que Dieu verse sur eux ; neantmoins cet esprit de ferveur s'estend presque universellement à tous les Hurons de cette nouvelle Colonie. En voicy une marque particuliere.

Ignace leur Capitaine ayant veu que les François offroient dans leur nouvelle Chapelle un pain-beny tous les Dimanches et les Festes, la pensée luy vint incontinent que les Hurons manquoient en ce point au devoir des bons Chrestiens, et tenant d'une main un collier de porcelaine, il appela les Anciens au Conseil, et les harangua en cette soret : Mes freres, ie me suis aujourdhuy apperceu que les François nous surpassent en devotion ; j'ay eu

honte de voir qu'ils font des offrandes à Dieu, et que nous n'ayons encore rien fait de semblable ; c'est pourquoy je vous prie de vouloir imiter à l'avenir l'exemple des François, en faisant quelque present à l'Eglise. Pour moy, ie vay commencer le premier en faisant mon offrande de ce Collier, cependant que chacun de vous voye en particulier le present qu'il veut faire. En verité nous n'avons point d'esprit, respondirent tous ceux de l'Assemblée, et sans votre reflexion nous n'aurions pas mesme pris garde à cette sainte coutume. Il fut resolu que quand la jeunesse seroit revenue de la chasse, tous contribueroient selon leur pouvoir, à cette œuvre de pieté.

Le Pere qui a soin de cette Eglise Huronne depuis longtemps, est celui qui les entretient dans cette sainte simplicité, et dans cette ferveur admirable.

Il a mis en sa place un nommé Louys Thaondechoren pour faire les prieres dans le Bourg en son absence. Il n'est pas croyable combien cet homme est zelé pour toutes les choses de la pieté, et avec quelle vigilance il se porte à empescher tous les excez, afin de conserver les gens dans l'innocence. Il harangue dans la Chapelle des Hurons et leur fait des discours qui ne tiennent rien du Sauvage. Voicy presque mot pour mot, celui que le Pere Chaumonot luy entendit faire un jour avec des pensées tout à fait devotes et proportionnées à leur Genie.

Mes Freres, Dieu qui nous a creés est nostre vray pere ; il a droit de nous punir, quand nous pechons, et comme nous chassons de la cabane nos enfans desobeissans, Dieu chassa nos premiers parens hors du Paradis Terrestre, pour punir leur desobeissance. Mais comme il arrive quelquefois qu'un amy de la famille, rencontrant à la porte l'enfant que l'on vient de chasser, tout baigné de ses larmes, en est touché de compassion, et luy fait r'ouvrir la porte ; le Fils de Dieu en prenant nostre chair, a fait le mesme, il a eu pitié des hommes qui pleuroient leurs pechez, il a satisfait pour leurs fautes, et nous a

ouvert ensuite la porte du Paradis. Si maintenant quelqu'un de nous vient à commettre quelque nouveau crime, il mérite encore d'être chassé du Ciel, et ainsi mes frères, que pas un de vous ne se flatte de ce que par le Baptême il a été reçu dans la maison de Dieu ; car s'il n'observe ses Commandemens, il sera chassé du Ciel, et la porte luy en sera fermée, jusques à ce que le Sauveur du Monde luy voye pleurer ses pechez aux pieds d'un Confesseur. Mais si c'est tout de bon qu'il pleure, il luy r'ouvrira la porte du Paradis, qui luy avoit été fermée. Mes frères, gardez-vous donc bien de desobeir au Createur ; mais si par malheur vous venez à pecher, n'attendez pas plus longtemps à vous en repentir ; car nous avons un bon amy, nous avons Iesus qui fera nostre paix aussitost qu'il verra nostre veritable douleur. Voila le sermon de ce Sauvage Cathéchiste.

Il finit ce Chapitre par la sainte mort d'une fille Huronne nommée Therese. Elle mourut le iour de la Feste de Noël, l'année 1668. âgée de 14 ans. Son grand pere envoya la veille de cette grande Feste querir le Pere Chaumonot pour la confesser, comme celuy qui a tout le soin de cette Mission Huronne. Il y alla incontinent, et il ne fust pas plus tost entré dans la cabane de la malade, que ce bon vieillard luy dit : Mon Pere, voilà ma petite fille qui s'en va mourir, ie vous prie de luy donner tous les Sacremens que l'Eglise a accoustumé de donner aux malades : car si elle mourroit avant que de les avoir receus, nous serions tous inconsolables ; mais si elle meurt après leur reception, nous n'aurons point de peine à nous consoler dans l'esperance qu'elle ira au Ciel, et que nous l'irons bientost voir.

Le Pere commença par la confession, que par respect elle ne voulut pas faire estant couchée, mais un peu élevée et soutenuë par derriere. Cependant la mere l'exhortoit à ne laisser aucun péché qu'elle ne confessast, en luy disant : Courage, Therese, nettoye bien ton ame de toutes ses souillures. Tous ceux de

la cabane où elle estoit, la portoient à la mesme chose.

Après la confession de cette fille malade, son grand-pere pria le Pere Chaumonot de ne pas tarder plus longtemps à luy administrer les autres Sacremens de l'Eglise, parce que l'heure de sa mort approchoit. Il le fit sans attendre davantage, quoy que la malade ne luy semblast pas encore estre à l'extremité ; neantmoins l'évenement montra qu'il estoit temps, car elle mourut le lendemain. Elle demandoit souvent pendant sa maladie à sa mere : Quand est-ce que naistra Iesus ? Enfin estant avertie la veille de Noël, qu'il naistroit cette nuit là, elle se mit à chanter : Iesus va naistre ; qui est un air que les Hurons chantent aux Festes de Noël.

Il est croyable que son bon Ange la faisoit ainsi chanter comme pour celebrer le jour de sa naissance au Ciel, le jour de Noël ayant esté le jour de sa mort. Ses parents firent après les funeraillies de leur fille, des presens à l'Eglise, et un festin à tout le Bourg des Hurons, pour prier ceux qui avoient esté conviez de dire cette nuit leur Chapelet afin d'obtenir la delivrance de l'ame de leur fille des feux du Purgatoire, en cas qu'elle y fust encore. Ainsi l'amour des parens envers leurs enfans s'estend parmy ces Barbares au delà de la vie, et montre evidemment qu'ils sont de mesme que les François capables de tous nos Mysteres.

On a aussi imprimé si fortement dans l'esprit de nos Sauvages le respect qu'ils doivent au saint sacrifice de la Messe, et l'obligation en general qu'ils ont d'y assister, qu'il s'est trouvé cette année à la prairie de la Madelaine auprès de Montreal, à soixante lieuës au-dessus de Quebec un Sauvage qui n'a jamais manqué de se rendre le Samedy à nostre habitation, quelque éloigné qu'il fût dans les bois, afin de pouvoir entendre la Messe, quittant ainsi la chasse qu'il faisoit à six ou sept lieuës loin aux environs de Montreal, et cela pour satisfaire sa devotion, comme si ce luy eust esté une obligation precise.

## CHAPITRE IX.

*De la sainte mort de Cecile Gannendâris Huronne.*

Le sixiesme iour de Fevrier de l'année 1669. Cecile Gannendâris mourut dans l'Hospital de Quebec, après huit mois de diverses maladies. Au commencement elle fut attaquée d'une paralysie, qui luy osta les fonctions de la moitié du corps ; puis elle perdit enfin l'usage de presque tous ses autres membres. De plus elle ressentoit une tres-grande douleur de teste, laquelle luy estoit causée par un grand froid, qui se faisoit sentir à cette partie ; mais elle avoit à mesme temps une si grande aversion du feu qu'elle ne pouvoit ni le voir, ni le sentir, mesme pendant les plus insupportables rigueurs de l'Hyver. Il survint à tous ces maux un flux, qui l'enleva de ce monde.

L'on ne sçavoit ce qui estoit le plus admirable, ou la patience de cette Sauvage malade, ou la charité des Religieuses Hospitalieres, qui luy rendoient en cet estat tous les services possibles. Monseigneur de Petrée, nostre Evesque, l'a visitée et l'a nourrie durant qu'elle estoit dans sa cabane. Et quand elle a esté à l'Hospital, il a toujours continué sa charité ordinaire, à fournir de quoy l'entretenir de toutes choses. Plusieurs personnes de condition l'ont aussi esté visiter, et luy ont fait porter des rafraichissemens, ayant tous de la tendresse pour une personne si vertueuse. Nostre Seigneur a voulu en cela recompenser la charité que cette femme avoit témoignée tandis qu'elle estoit en santé, à tous les malades de sa nation ; car jamais elle ne manquoit de les assister de tout son pouvoir, soit pour le bien de leur ame, soit pour leurs necessitez temporelles.

On a remarqué qu'elle avoit un don particulier de disposer les personnes à la mort. Dieu a voulu pour la recompenser qu'elle ne soit morte elle-mesme qu'après y avoir esté disposée, avec

tous les soins possibles. Son premier mary mourut en Saint ; mais il luy doit une partie de cette belle mort ; c'estoit elle qui luy faisoit faire tous les actes que l'on a coustume de faire pratiquer aux malades en cette rencontre. De peur d'augmenter son mal, ou de divertir sa pensée dans ses saints exercices de pieté, elle eut bien la force de retenir ses larmes, pendant toute la maladie de son mary. Comme son mary malade ne pouvoit un iour s'empescher de pleurer de la compassion qu'il avoit pour ses enfans, qu'il laissoit orphelins, Cecile luy dit avec une pleine confiance : Ne pleurez point, mon cher mary, nos enfans ne demeureront pas sans pere après vostre mort. Les Peres qui nous instruisent, leur serviront de pere tandis que nos enfans seront bons Chrestiens, et ie prendray tous les soins possibles pour faire qu'ils le deviennent.

Cette charité envers son premier mary a fait que Dieu a porté son second mary à luy rendre iour et nuit tous les secours qu'elle pouvoit attendre durant sa longue maladie, jusqu'à abandonner ses champs pour demeurer toujours auprès d'elle. D'ailleurs il semble que ce secours ayt encore esté une recompense de l'assistance spirituelle qu'elle a renduë à quatre de ses enfans qui sont tous morts avec des marques particulieres de predestination.

L'un de ses enfans, qui estoit une fille âgée d'environ douze ans, ne pouvant plus se tenir debout, ni marcher, à cause de la grande foiblesse où l'avoit mise la longueur de sa maladie, et sa mere d'ailleurs souhaitant qu'elle communiasst à Pasques, on la mit dans une peau d'Orignac passée, et bien peinte à leur façon, puis sa mere et une autre Huronne prenant la peau chacune par un bout, elles l'apporterent dans l'Eglise pendant qu'on y disoit la Messe, à la fin de laquelle l'on donna la sainte Communion à la malade.

Vne autre deses filles, mourant à l'âge de sept ans, voulut expirer en disant son chapelet, nonobstant la grande difficulté, qu'elle avoit de parler, et sa

mere luy avoit imprimé si fortement dans le cœur cette belle devotion envers la Sainte Vierge, qu'il ne fut pas possible de la luy faire interrompre durant tout le cours de sa maladie.

Les Sauvages de ce pays n'ont point accoustumé de chastier leurs enfans avec des verges ; mais Cecile n'éparagnoit point ce chastiment aux siens, quand ils le meritoient. Que s'il arrivoit qu'ils pleurassent pendant ce temps là, elle leur disoit : Ah ! mon enfant, comment supporterois-tu les estranges supplices des demons, puisque tu ne peux supporter une si légère punition ? garde toy bien de retomber en cette faute pour laquelle ie viens de te chastier, de peur que tu ne sois condamné à des peines qui ne finissent iamais.

Que si Cecile avoit un si grand soin d'inspirer à ses enfans l'horreur du peché, elle n'en avoit pas moins de s'exciter elle mesme à en concevoir une extreme aversion. Comme elle estoit tres-bien faite, avant sa dernière maladie, elle a esté souvent sollicitée au mal ; mais cette genereuse femme n'a pas seulement esté fidele et à Dieu et à son mari ; elle s'est encore armée d'un zele ardent qu'elle a jetté à la teste de celui qui la sollicitoit au peché, et elle en a fait la risée publique de tous les Sauvages, qui vinrent en foule estre les spectateurs de son courage contre cet insolent, et de sa fidelité inviolable à son mary. Au reste Cecile estoit si parfaitement instruite de nos mysteres, et mesme si éloquente, que quand il venoit à Quebec quelque Sauvage estranger ou infidele, on le luy envoyoit, et en peu de jours il se trouvoit capable du Baptesme. Quand il y en avoit quelqu'un, qui vouloit defendre opiniatrément ses superstitions, on n'avoit qu'à luy opposer Cecile, elle le mettoit bientôt hors de defense. Ce mesme zele la portoit à avoir un soin particulier d'enseigner sa langue aux nouveaux Missionnaires, afin de contribuer de tout son pouvoir à la conversion des peuples. Le salut de son second mary luy estant infiniment cher, elle s'appliqua d'une façon particuliere à le re-

tirer de ses debauches, et fit tant par ses prieres et par ses remonstrances qu'il est maintenant fort homme de bien, et un des meilleurs Chrestiens de cette Colonie.

Elle estoit d'une vie si exemplaire et reconnuë si capable, que ceux de sa Nation la venoient consulter dans leurs doutes sur leur conduite et sur les points de la Foy ; et elle les éclaircissoit avec un discernement qui n'avoit rien d'une femme Sauvage. Comme quantité de personnes venoient la voir durant sa maladie, elle n'avoit garde de perdre l'occasion qu'elle avoit de recompenser par quelque bon mot d'edification ces visites de charité. Voicy le discours qu'elle faisoit aux Huronnes qui venoient la voir et luy offrir leurs services : Mes Sœurs, j'ay passé autrefois parmi vous pour assez bien faite, et maintenant ie suis hideuse à voir ; j'aymois la propreté, et maintenant tout mon corps est dans l'ordure. Ie n'estois pas des plus pauvres de nostre Bourg, et ie ne reçois aujourd'huy aucun soulagement de mes biens. Voilà l'estat où vous vous trouverez un jour. Faites quantité de bonnes œuvres durant vostre vie, car c'est de cela seul, que vous recevrez de la consolation à l'heure de la mort. Elle fit venir une de ses anciennes Confidentes exprés pour luy recommander qu'elle s'abstinst d'un certain vice auquel elle estoit sujette.

Son mary souffrit beaucoup auprès d'elle, mais les instructions et les bons exemples de Cecile, l'ont recompensé plus que suffisamment de toutes ses peines. Il avouë luy mesme que jamais il ne s'est trouvé plus éclairé de la verité de nos Mysteres que durant une exhortation qu'elle luy fit après une visite, dont Monseigneur de Petrée l'avoit honorée dans sa cabane. Mon mary, luy dit-elle, quel moyen de douter de la verité et de la bonté d'une Religion, qui enseigne et qui commande à ceux qui la suivent, quoy qu'ils soient nobles, riches et puissants, de s'abaisser iusques à venir consoler une miserable creature comme moy, dans une aussi pauvre cabane que la nostre ? Pourquoi ce grand

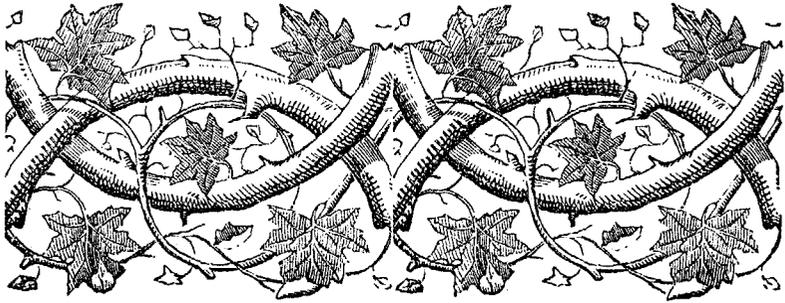
et saint Prelat prendroit-il la peine de m'apporter luy mesme en personne ce qu'il a de meilleur, s'il n'estoit asseuré de la recompense que Dieu promet à ceux qui secourent les miserables ? Non, non, je ne sçauois douter de ce que nous disent nos Peres de la bonne reception qu'on fait aux Chrestiens dans le Ciel, après avoir veu la charité qu'exerce envers moy une personne de cette qualité et de ce rang, qui ne m'avoit iamais veüe, à qui ie n'appartiens point, et qui m'a fait tant de bien, que ie ne le sçauois reconnoistre.

Enfin Cecile, après avoir ainsi passé sa maladie dans l'exercice des vertus et dans les plus devots sentiments d'une ame Chrestienne, est sur le point de mourir ; mais elle ne part point de ce monde, que Dieu ne l'ayt auparavant appelée à soy, afin de mourir plus par le Commandement de Dieu, que par la necessité de la nature. Peu de iours auant son decés, elle dit à son confesseur que durant la nuit quelqu'un l'avoit appelée par son nom, Gannendâris, mais d'une façon si douce et si agreable, qu'elle ne pût durant longtemps penser à autre chose qu'à la douceur charmante de cette voix : O la belle voix, disoit-elle, ô que mon nom me semble bien prononcé par une telle bouche ! ô que ne puis-je encore une fois m'entendre appeler ! ô que cette langue parle melodieusement ! Mais encore, repart le Pere, qu'a dit cette voix ? Cecile luy répondit : Elle n'a dit que ce mot, Gannendâris : Et ie pense que c'est la voix de ma fille, qui mourut l'année passée et qui vint aussi appeler son petit frere quelques iours avant qu'il mourust. Quoy qu'il en

soit, cela nous marque toujours que cette bonne Chrestienne ne pensoit qu'à Dieu.

Avec toutes ces caresses du Ciel, et ces bons sentimens interieurs, Cecile ne laissoit pas de craindre les feux du Purgatoire. Elle se recommandoit souvent aux prieres des personnes vertueuses, pour se faire ayder après sa mort à sortir de cette prison de flammes, et elle laissa à ce dessein aux Dames de la sainte famille de cette Ville de Quebec, du nombre desquelles elle estoit, le plus beau collier qu'elle eust. Il estoit composé de six mille grains de porcelaine presque toute noire, qui est aussi precieuse Parmy les Sauvages que les perles en France.

Cette illustre Chrestienne n'eut pas plustost rendu son ame à son Createur, que par l'ordre de Monseigneur l'Evesque, l'on sonna toutes les cloches de la Paroisse de Quebec, ce qui ne se pratique point ordinairement à la mort des Sauvages, et le lendemain on luy fit un service solemnel dans l'Eglise de la mesme Paroisse. Le Capitaine des Hurons exhorta le iour de la mort de Cecile, tous ceux de sa Nation, qui sont dans leur Bourg à une lieuë et demie de Quebec, à dire un Chapelet pour l'ame de la defunte. Et à un mois de là, son frere fit un festin à tous les Hurons, où il offrit un collier de porcelaine aux Anciens, pour le mettre aux lieux où ils tiennent leur bien commun, et renouveler ainsi la memoire de Gannendâris, sa sœur, et faire prier Dieu pour son ame. Cette action de pieté est belle en des Sauvages, et une des plus remarquables qu'on leur ait veu faire en faveur de leurs Morts.



# RELATION

## DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1669. ET 1670.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS Prouincial

de la Prouince de France (\*).

MON REVEREND PERE,



ENVOYÉ à Votre Reverence, la Relation de ce qui s'est passé de plus considerable dans les Missions de la Nouvelle France; i'espere qu'on y trouvera de quoy contenter la curiosité de ceux qui prennent plaisir à s'instruire de ce qui se passe dans les Nations étrangères, et tout ensemble de quoy edifier la Pieté, et animer le zele des hommes Apostoliques. On peut dire avec verité qu'il y a longtemps que la culture de cette terre arrosée du sang de tant de Chrétiens, n'a esté si heureuse que cette année, et que les Ouvriers Evangeliques

qui l'ont si souvent trempée de leurs larmes, y font presentement avec ioye une recolte fort abondante. Car outre un tres-grand nombre d'enfans et de moribonds qu'on a envoyez au Ciel par le Baptesme, outre la conversion de plusieurs Infideles d'un âge avancé, on verra comme toute la Nation Iroquoise est à la veille d'embrasser la Religion Chrestienne, et que depuis tant de temps qu'on travaille à cette grande affaire, iamais on n'en a eu de plus fortes ny de plus solides esperances que maintenant. Cette Relation fera voir l'estat present de cette Eglise, la grande disposition que tous ces Barbares ont au Christianisme, iusqu'à planter la Croix au milieu de leurs terres par la resolution d'un Conseil public, à se declarer ouvertement pour la Foy, et à faire entendre à ceux de nos Peres qui ont soin de cette Mission, qu'ils vouloient tous se faire Chrestiens. Je ne doute pas

(\*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1671.

qu'on ne soit bien aise de voir la fierté de ces peuples, qui a esté tant d'années la terreur de tout le pais, s'adoucir tous les iours, et s'assuetir enfin à la loy de Iesus-Christ. Dieu a bien voulu se servir des armes du Roy pour soumettre ce peuple barbare à son Empire, et la crainte qu'ils ont d'un si puissant Monarque de la terre, les dispose à ne se plus revolter contre celuy du Ciel. Monsieur Tallon nostre Intendant est enfin arrivé icy heureusement, ayant quasi fait naufrage au port, plus dangereusement que ne fut le naufrage qu'il fit l'année precedente au Port de Lisbonne en Portugal. Ce fut icy vers Tadoussac où son Vaisseau échoüa sur une roche, dont il ne pût se retirer que par un secours extraordinaire du Ciel que Sainte Anne luy procura. On peut dire que la ioye que son heureuse arrivée nous a donnée à tous, n'a pas esté moindre, que la crainte et la consternation universelle, où les nouvelles de ses naufrages nous avoient iettez. Les Reverends Peres Recollets qu'il a amenez de France, comme un nouveau secours de Missiennaires pour cultiver cette Eglise, nous ont donné un surcroy de ioye et de consolation : nous les avons recueus comme les premiers Apostres de ce pais, et tous les habitans de Quebec, pour reconnoistre l'obligation que leur a la Colonie François, qu'ils y ont accompagnée dans son premier établissement, ont esté ravis de revoir ces bons Religieux établis au mesme lieu, où ils demouroient il y a plus de quarante ans, lorsque les François furent chassés de Canada par les Anglois. Je recommande aux SS. SS. de Vostre Réverence toute la Mission et tous ceux qui y sont employez, et suis,

Mon Reverend Pere,

De V. R. le tres-humble et tres-  
obeyssant seruiteur en I. C.

FRANÇOIS LE MERCIER.

AVANT-PROPOS.

On ne peut pas estre plus persuadé que nous le sommes icy, des avantages de la paix, depuis que les armes victorieuses du Roy nous l'ont heureusement procurée. A peine autre fois osoit on sortir de sa maison, pour la juste crainte que l'on avoit de se voir aussitost investi d'une troupe d'Iroquois, qui couroient tout le pais; presentement vn Missionnaire ira seul et sans escorte, depuis la premiere Bourgade des Iroquois, iusqu'à la dernière, et fera sans courrir aucun danger, environ cent lieuës de chemin, dans les terres mesmes de ces Barbares. Il ne se trouve plus personne parmy eux, qui ose nous troubler dans nos fonctions Apostoliques, et s'il arrive que quelques-uns d'eux en passant, ou dans le vin, nous maltraitent de paroles, ou nous menacent, les plus sages du pais les en reprennent aussitost, et les empeschent de nous nuire. Mais ce qui paroistra presqu'incroyable à ceux qui connoissent la fierté des Iroquois, c'est que cette année sembloit estre celle de la rupture de la paix entre eux et nous, parce que quelques-uns des François avoient malheureusement tué plusieurs Iroquois; mais la bonne justice qui en a esté faite, a obtenu de Dieu que les Iroquois ne s'en soient point ressentis iusqu'à present. Comme cette heureuse paix est l'ouvrage du Roy tres-Christien, il est hors de doute qu'elle attirera sur son auguste personne les benédictiones du Ciel, qu'il a ouvert par ce moyen à vne infinité d'ames. Il luy est certes bien glorieux d'avoir, pour ainsi dire, mis Iesvs Christ en possession des promesses de Dieu son Pere, qui s'est engagé de luy donner pour heritage vn empire absolu sur tous les peuples, et sur ceux mesmes qui habitent les dernières extremitez de la terre; mais il n'est pas moins avantageux aux Missionnaires qui s'employent à cultiver cette Eglise. Nous n'osons pas neantmoins nous flatter de l'esperance d'une

paix inalterable ; la brutalité et le peu de foy qu'on a si souvent reconnu dans nos Barbares, nous donnent sujet de tout craindre. L'antipathie naturelle qui semble estre entre la nation Iroquoise, et quelques autres de celles qui nous sont alliées, nous fait appréhender quelque rupture. Il est difficile que les vieilles querelles soient tellement éteintes, qu'il n'en reste toujours quelques étincelles secretes dans des cœurs qui ne respirent que la guerre et le pillage. Enfin la paix, la bonne intelligence et l'union ne peuvent pas estre si fort parmy des peuples qui mettent tout leur plaisir à se brûler les vns les autres, et à se fortifier des ruines de leurs voisins.

Ces raisons qui nous tiennent dans la crainte, et dans la defiance, portent en mesme temps ceux à qui le Roy a confié le gouvernement de ce país, à faire tout l'imaginable pour se mettre en estat de n'estre pas surpris et pour maintenir dans toutes ces nations, vne paix qui les comble de toute sorte de biens.

Les cinq Compagnies que le Roy a eu la bonté de nous envoyer cette année, nous serviront d'un puissant renfort pour tenir nos Barbares en leur devoir ; et la frayeur qu'ils ont conceuë des armes victorieuses d'un si grand Monarque, servira merveilleusement à rassurer nos esprits. Sa Majesté est tellement persuadée qu'il est necessaire d'entretenir sans cesse des troupes dans ce país, pour dompter l'orgueil Iroquois, et les empescher de rompre la paix, comme ils ont fait dès qu'ils ont crû estre les plus forts, qu'il a eu soin d'envoyer depuis peu de mois cent cinquante filles, afin que les Soldats s'établissant dans la Nouvelle France, puissent y avoir famille, cultiver des terres, et deffendre cette colonie. On verra par la suite de cette Relation, l'impression extraordinaire que ces grands soins ont fait sur l'esprit de tous ces peuples, et j'ose bien dire qu'on y trouvera des choses assez considerables, pour edifier tout ensemble, et contenter ceux qui aiment à s'instruire de ce qui se passe dans les país estrangers.

Peut-estre sera-t-on curieux de sçavoir comme s'y est passé l'hyver ; il y a esté extraordinaire en sa durée, et en la rigueur du froid, qui a desseiché la plupart des racines, des herbages, et des plantes.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Du Conseil tenu à Quebec pour vuider les differens entre les Iroquois et les Algonquins.*

L'on connoist assez l'esprit fier et impatient de l'Iroquois, et nous n'avons que trop souvent éprouvé qu'il luy faut tres-peu de chose pour faire insulte à rompre avec ceux qui vivent en bonne intelligence avec luy. Il y avoit déjà longtemps qu'ils cherchoient comme un pretexte pour colorer la passion qu'ils ont de faire la guerre à leurs voisins, et de les piller. Les Algonquins superieurs furent les premiers qu'ils attaquèrent. Voicy l'occasion qui fit l'ouverture de cette guerre. Vne troupe de vingt Iroquois, estant à la chasse vers le quartier des Algonquins, rencontrèrent deux hommes de leur nation, qui ayants esté faits prisonniers de guerre par les Algonquins, s'estoient heureusement échappés de leurs mains. Ceux-cy leur apprirent que le Bourg d'où ils estoient partis n'estoit deffendu de personne, et que les gens de guerre qui y demouroient estoient tous allez à la chasse ; et que comme il n'y avoit plus que des femmes, des enfans et quelques vieillards, il leur estoit tres-aisé de le piller. Aussitost la resolution fut prise de faire une tentative de ce costé-là ; ce qui leur reussit avec tant de bonheur, qu'ils y entrèrent sans resistance, et qu'après en avoir tué quelques-uns, ils firent captifs les femmes et enfans au nombre d'une centaine. Les guerriers absens ayants esté promptement avertis de ce qui se passoit, coururent après en diligence, mais ce fut inutile-

ment, parce qu'ils ne peurent joindre les Iroquois. Les nations voisines se sentant obligées selon les coutumes du pais, de venger l'iniure qu'on venoit de faire à leurs alliez, font un party considerable, ioignant leurs troupes, et viennent attaquer quelques cabanes d'Iroquois qui estoient à la chasse, et qui furent tous defaits. Les nouvelles de cette irruption estant portées à Tsonnontoüan, allarmerent toutes les nations; elles ne respirent plus que la guerre et la vengeance. Garakontié, Capitaine d'Onnontagué, chef de toutes les nations Iroquoises, et qui s'estoit rendu luy mesme comme garant de la paix faite avec les François, voyant qu'elle estoit en danger d'estre troublée par ces actes d'hostilité, qu'on commettoit de part et d'autre, et parceque tous les François montant et descendant la Riviere avec les Sauvages, pouvoient y estre enveloppez, envoya à toutes les nations Iroquoises des colliers de pourcelaine, pour arrester les bandes et les partis de guerre qu'on commençoit à former, et leur remonstra qu'il estoit plus à propos de mettre le canot à l'eau pour se rendre à Montreal à la rencontre des Algonquins superieurs qui y devoient descendre en même temps pour y faire leur traite; que c'estoit là le lieu où ils devoient faire et entendre de part et d'autre leurs plaintes reciproques, et terminer leurs differens en la presence d'Onnontio (c'est ainsi qu'ils nomment Monsieur le Gouverneur); puis qu'ils l'avoient choisi autrefois pour l'arbitre de leurs querelles.

Ayant ainsi donné les ordres partout, et persuadé aux Iroquois de prendre cette resolution, il se met luy-mesme le premier en chemin pour l'exécuter, et il arriva heureusement à Montreal, en même temps que la dernière bande des Algonquins superieurs y parut au nombre de 80. ou 90. Canots, sur lesquels il y avoit plus de 400. personnes. Ils s'attendoient d'y trouver Monsieur le Gouverneur, à qui on en donna aussitôt avis; mais il ne jugea pas à propos de quitter Quebec, et manda aux Chefs des Nations de l'y venir trouver;

ce qu'ils firent, vingt de chaque Nation ayant esté choisis pour y aller. Ils arriverent à Quebec sur la fin de Juillet. D'abord Garakontié se trouva en peine, de ne se pas voir accompagné d'un autre Capitaine Iroquois, sur tout des Tsonnontoüans, qui estoient les plus interressez dans cette affaire; il ne laissa pas neantmoins de passer outre. On assembla le Conseil, où se firent trois assemblées generales. La première fut seulement pour s'entre-saluer, et se passa en complimens. On tint la seconde assemblée le lendemain pour les affaires, dans laquelle les Algonquins parlerent les premiers, par des presens selon leur coutume, et dirent premièrement qu'ils avoient respecté les ordres d'Onnontio, touchant la paix; mais que les Iroquois Tsonnontoüans ne les imitoient pas, ayant defait presque cent de leurs alliez dont la pluspart avoient esté faits esclaves. En second lieu qu'ils prioient Monsieur le Gouverneur de se resouvenir qu'en pleine assemblée de toutes les Nations, il avoit protesté qu'il puniroit ceux qui contreviendroient aux articles de la paix, qu'ainsi ils l'exhortoient de leur tenir sa parole.

Le troisième iour, Monsieur le Gouverneur leur répondit par presens reciproques, qu'il tenoit sa parole, et que puis qu'il avoit fait mourir quelques François ses propres neveux, pour les punir des meurtres qu'ils avoient commis sur les Iroquois, à cause que cela estoit capable de rallumer la guerre, on ne devoit point douter qu'il ne fist justice des Iroquois, ou des autres peuples qui oseroient troubler la paix, et que quant aux Tsonnontoüans, il commençoit à les punir sur l'heure mesme, retenant les captifs qu'on luy avoit amenez des Outaouäk pour les leur rendre.

Il répondit en second lieu, que la soumission qu'ils avoient eue pour ses ordres à l'égard de la paix, estoit toute à leur avantage; puis qu'ils en retiroyent un profit considerable, pouvant en seureté venir iusqu'à Quebec querir les choses qui leur estoient necessaires et les Missionnaires mesmes, pour les

instruire dans les mysteres de la Foy Chrestienne.

Ensuite un Capitaine Huron, âgé près de 80. ans, prenant la parole : Onnontio, dit-il, ô que tu as une grande famille, ah ! combien d'enfans que tu t'es acquis ! Les femmes les plus fécondes n'en ont que deux à la fois ; mais tu en as produit dans l'espace de ce peu d'années que tu es venu icy, une multitude innombrable. Tu en as de tout costez, à l'Orient et à l'Occident, au Midy et au Septentrion. Les Algonquins sont tes enfans, les Montagnez, les Outaouïaks, les Hurons et les Iroquois. Quel est le pere qui t'ait jamais égalé en multitude d'enfans ? Oüy, tu es veritablement nostre pere, puisque tu en fais si dignement l'office, tantost reprenant les vns, et tantost punissant les autres, menaçant celuy-cy, exhortant celuy-là, à viure en paix avec ses freres. Mais il faut auoüer qu'en cela seul plus qu'en toute autre chose, tu te montres nostre pere, lorsque tu nous procures vne vie bienheureuse et éternelle, lorsque par la paix que tu establis par tout, tu ouures le chemin aux hommes Apostoliques qui vont pour instruire tous les peuples, et leur apprendre à l'en remercier ; et certes les Onneiout n'ont jamais mieux reconnu que tu les traitois comme tes enfans, que quand t'étant contenté pour les punir, de garder quelque temps leurs prisonniers, tu les as renvoyez dans leur pais avec leur pere. O Annonkouaiouton (c'est le Capitaine de ces Onneiout), iamais tu ne serois retourné avec plus de gloire dans ton pais, après vne victoire emportée sur les plus fiers de tes ennemis, que tu es retourné des prisons d'Onnontio en compagnie du Pere Bruyas, à la voix duquel si tu as obeï avec docilité, jamais Conquerant n'a esté plus honoré que tu le seras. C'est en cela mesme qu'Onnontio se comporte comme vn pere charitable, procurant à ses enfans le plus grand de tous les biens. Courage donc, Nations Iroquoises, Outaouïaks, Hurons, Montagnez, Algonquins, reconnoissez Onnontio pour pere, suiuez exactement

ses ordres, obeïssez à ses commandemens ; écoutez les aduis qu'il vous donne pour affermir la paix entre vous, si vous voulez estre fortunez en ce monde et en l'autre.

Garakontié, Capitaine d'Onnontagué, parla à son tour, au nom de tous les Iroquois, et d'abord il protesta que les Tsonnontouïans n'auoient fait aucune insulte ny apporté aucun dommage aux Outaouïaks, mais seulement aux Onkouaganna, qu'Onnontio jamais n'auoit pris sous sa protection, et qu'ainsi cette derniere Nation ; Iroquoise ne deuoit pas estre accusée d'auoir en cela rompu la paix.

Quant à la Foy, adjousta-t-il, qu'Onnontio desire voir répandüe par tout, je la professe publiquement parmy ceux de ma Nation ; je n'adhère plus à aucune superstition, je renonce à la Polygamie, à la vanité des songes et à toutes sortes de pechez. C'est moy proprement qui obeïs à Onnontio, et non pas ces Outaouïaks, qui après tant d'années d'instruction ne sont pas encore Chrestiens.

De tout ce qui se dit et se passa dans ce conseil, on iugea que les Algonquins auoient tort d'auoir recommencé la guerre par des actes d'hostilité ; que les Iroquois estoient à blasmer, de ce qu'ils n'auoient pas attendu que Monsieur le Gouverneur fist iustice sur leurs plaintes, et de ce qu'ils auoient voulu eux-mesmes s'en venger ; qu'au reste les Algonquins paroissoient vouloir la paix avec plus de sincerité que les Iroquois, puisqu'ils auoient mis en liberté deux prisonniers dès l'an passé, et qu'ils les auoient renvoyez dans leur pais, que cette année mesme ils en renvoyent quatre autres, et asseurent qu'ils estoient prests de rendre tous ceux qu'ils auoient chez eux, si Onnontio le leur ordonnoit. Au contraire l'Iroquois n'auoit renvoyé aucun captif, ni fait aucune demarche pour tesmoigner qu'il desiroit de vivre en bonne intelligence, et ceux de Tsonnontouïan qui auoient le plus d'interest en cette querelle, ne s'estoient pas mesme trouvez au lieu où l'on parloit de la terminer amiablement.

La conclusion fut que Monsieur le Gouverneur manderait aux Tsonnon-touans qu'ils eussent à rendre les prisonniers Algonquins ; qu'autrement il les considereroit comme perturbateurs de la paix, et qu'il les traiteroit comme les ennemis du Roy.

## CHAPITRE II.

### *Baptême solennel de Garakontié, Chef des cinq Nations Iroquoises, fait à Quebec.*

Ce brave Capitaine Iroquois, qui depuis seize ans s'est toujours montré l'amy et le protecteur des François dans son païs, parla avec tant de feu et de zele dans le Conseil, de l'amour qu'il avoit pour la Foy Chrestienne, et de l'ardeur qu'il ressentoit pour le Baptême, que la disposition de son cœur ayant esté reconnuë par Monseigneur l'Evesque, après qu'il eut appris des Peres qui sont aux Iroquois, combien ses mœurs estoient pures et Chrétiennes, il jugea qu'on ne devoit pas luy differer plus longtemps le Baptême, qu'il souhaitoit avec passion ; et que puis qu'il avoit depuis tant d'années secouru nos François, lors qu'ils estoient esclaves dans le païs de ces Barbares, il estoit juste qu'il trouvast un prompt secours dans le sein de l'Eglise, pour se delivrer de l'esclavage des Demons ; puis qu'enfin il avoit toujours porté les interests et la gloire des François, avec un si grand zele, ils devoient contribuer à la pompe et à la celebrité de son Baptême.

Monsieur le Gouverneur s'offrit d'estre le Parrain ; Mademoiselle Boutrouë, fille de Monsieur l'Intendant, fut la Marraine. Monseigneur l'Evesque voulut bien luy-mesme luy conferer de ses propres mains ce Sacrement, et en suite celuy de la Confirmation. Ce fut dans la principale Eglise de Canada, et dans la Cathedrale de Quebec, qu'on fit cette solemnité. Le concours du monde qui

y assista ne pouvoit pas estre plus grand, et il eut le contentement d'avoir pour spectateurs de son Baptême, une foule de personnes ramassées, presque de toutes les Nations qui habitent la Nouvelle France ; Hurons, Algonquins, Otaouïaks, Mahingans, Agniers, Onneïout, Onnontaguez, Tsonnontouans, et Etionnontates.

Pendant qu'on luy conferoit les ceremonies du Baptême, il estoit fort attentif à l'explication qu'on luy en faisoit, et il écoutoit avec une si grande presence d'esprit, qu'au moindre mot il concevoit tout ce qu'on luy disoit. Il répondoit à toutes les interrogations qu'on a coutume de faire aux Catechumenes qu'on baptise, avec autant de fermeté et de bon sens, qu'on en pourroit attendre d'un homme sçavant ; et entre autres choses il dit, estant interrogé s'il vouloit estre baptisé, qu'il y avoit déjà trois mois entiers qu'il soupairoit après cette grace.

Le nouveau baptisé remercia humblement Monseigneur l'Evesque, de luy avoir ouvert, par les deux Sacremens qu'il venoit de luy conferer, la porte de l'Eglise et du Paradis. Ensuite ayant fait à IESVS-CHRIST de nouvelles protestations de vivre d'orenavant en bon Chrestien, il fut conduit au Chasteau pour y aller remercier Monsieur nostre Gouverneur de l'honneur qu'il luy venoit de faire en luy donnant son nom sur les Fonts du Baptême. A son entrée, il se vit salué par la décharge de tous les Canons du Fort, et de toute la Mousqueterie des Soldats qui étoient disposés en haye pour le recevoir ; et pour conclusion de la feste, on luy presenta de quoy regaler pleinement toutes les Nations assemblées à Quebec, et leur faire un somptueux festin. que Monsieur le Gouverneur avoit fait preparer. Ce fut en ce festin qu'un Capitaine Huron publia son nom de Baptême en cette sorte : Nous voicy tous assemblez au festin ; c'est Daniel qui nous y traite, celuy que nous avons connu iusqu'à present sous le nom de Garakontié. Il nous convie à son festin, pour nous assurer et prendre à tesmoins, qu'il

a embrassé la Foy Chrestienne, et qu'il n'est pas un enfant pour s'en dédire, il en fera profession solemnelle devant tous ceux de sa Nation, lorsqu'il sera retourné chez luy ; et vous n'entendrez jamais dire que Daniel aye manqué de parole en ce qu'il vient de promettre à Dieu en son Baptisme. Ces mots furent suivis d'acclamations de ioye, de remerciemens et d'aplaudissemens que firent tous les conviez.

---

CHAPITRE III.

*De la Mission de sainte Croix dans le païs des Algonquins inferieurs, ou Montagnais, vers Tadoussac.*

Nous ne pouvons donner plus de connoissance de ce qui s'est passé dans cette Mission, que par les deux Lettres qu'en a écrites au R. P. Superieur, le Pere Charles Albanel qui en a eu soin.

—  
*Premiere Lettre.*

Je suis infiniment obligé à V. R. de l'employ qu'elle m'a donné pendant ces huit derniers mois, que j'ay passez dans des continuelles et precieuses occasions de souffrir ; ce n'est pas neantmoins la rigueur excessiue des saisons, ny l'extreme fatigue des chemins, ny la necessité des viures qui m'a donné le plus de peine : ie scay que nos Peres qui passent l'hyver dans les forests, souffrent toutes ces incommoditez ; mais rien ne m'a esté plus sensible que la veüe des miserres incroyables et l'abandon où estoient reduits nos pauvres Sauvages, avec qui j'ay esté obligé de demeurer sans pouvoir les secourir dans de si estranges extremitez. Je vous avoüe que mon cœur en estoit si sensiblement touché, que ie mets cette peine au nombre des plus rudes que j'aye jamais ressenties.

La petite verole qui fait autant de ravages parmy ces peuples, que la peste et l'extremité de la faim et du froid, ont esté les principales maladies, qui ont affligé cette miserable colonie, et qui nous en ont enlevé environ deux cens cinquante personnes, tant Montagnais qu'Algonquins, Papinachois et Gaspesiens, de la Mission de Sillery et de Tadoussac

Nous partismes de la ville de Quebec le 14. de Novembre, et nous arrivames le 20. du mesme mois au lieu que nos Sauvages avoient choisi pour le rendez-vous d'hyver, et qui est situé proche de Tadoussac du costé du Midy. Ce fut le premier iour de nostre arrivée qu'il plût à Dieu de nous ravir Theodore Tekoüerimat nostre hoste. Il faut avoïer que ce premier coup de la divine providence, qui dispose des choses comme il luy plaist pour sa gloire, me fut extremement sensible. Mais la pieté avec laquelle il est mort ne servit pas peu à me consoler d'une perte qui m'étoit si considerable, et j'ay reconnu par cet accident que Dieu avoit coustume de prendre des voyes qui nous paroissent rudes et fâcheuses, pour nous détacher des choses mesme les plus necessaires, et pour nous obliger de confier à luy seul le soin de nostre vie et de nostre perfection.

Le Sauvage dont ie parle estoit un homme qui avoit de grandes qualitez, et qui pouvoit rendre de grands services à un Missionnaire. Son rare esprit et sa prudence extraordinaire luy avoient acquis un tel credit sur tous ceux de son païs, mesme sur les estrangers, qu'ils deferoient en toutes choses à ses sentimens. Et comme il estoit très-courageux et un guerrier fort experimenté, il estoit suiuy generalement de toutes les Nations, quoy qu'il fust Montagnais. Mais il rehaussoit merveilleusement l'éclat de ses grandes qualitez par le saint vsage qu'il en faisoit ; car il sembloit n'estre élevé au-dessus des autres que pour les approcher de Dieu, et il prenoit plaisir de faire servir sa gloire et sa reputation à l'établissement de la Foy parmy les

Sauvages. Il avoit une estime et vne amitié pour les François qui passe tout ce qu'on en peut dire, et on ne peut pas estre plus soumis qu'il estoit aux ordres de Monsieur nôtre Gouverneur, et il a toûjours esté fidele executeur de ses volontez. Aussi estoit-il particulièrement caressé de luy, et traité selon son merite. La Mission de Sillery, celle de Tadoussac et toutes les autres ont beaucoup perdu à la mort de cét excellent Chrestien, et de ce genereux Capitaine. Cependant comme ie l'ay veu mourir avec toutes les marques d'un predestiné, il y a dequoy se consoler dans une si grande perte.

Trois iours après que nous nous fûmes embarquez il tomba malade, et sa maladie croissant toûjours, il receut tous les Sacremens de l'Eglise avec tous les sentimens d'une devotion extraordinaire, et avec une resignation parfaite à la volonté de Dieu. Comme il eût reconnu quelque alteration sur mon visage, qui marquoit l'inquietude que j'avois, il me demanda pourquoy ie m'affligeois. Alors ie luy répondis que c'estoit à cause que ie me voyois obligé de me mettre dans une Chaloupe pour aller visiter les Sauvages qui estoient du costé du Sud, et qu'il m'étoit extrêmement fâcheux de le quitter. Non, mon Pere, vous ne me quitterez pas, s'il vous plaist, repartit le malade; ie suis mort, et ie ne souffriray jamais que vous m'abandonniez dans cette extremité. Celuy qui est vostre Superieur me dit à vostre depart de Quebec, qu'il vous mettoit entre mes mains, et me priant d'avoir soin de vous, il m'assura que vous auriez de moy vn soin reciproque. Si vous estiez maintenant en ma place, et que ie fusse en la vostre, que penseriez-vous de moy, si ie voulois vous abandonner ? l'attens du moins de vous, ce dernier devoir, après tant d'obligations que ie vous ay depuis vingt ans ; et comme vous m'avez appris à bien viure, j'espere que vous m'aidez maintenant à bien mourir : vous sçavez que ce moment est le point decisif de mon eternité. Je n'eus garde de le quitter, ny de le perdre mesme de

veüe iusqu'à la mort. Il n'est pas croyable avec quelle application et quelle pieté il ménagea tous les momens de ce peu de vie qui luy restoit. Le matin du sixiéme iour, ayant renouvelé avec vne ferueur incroyable tous les actes de vertu que les Chrestiens les plus parfaits ont accoutumé de faire à l'heure de la mort, et s'estant ensuite confessé pour la dernière fois, il me parut desirer quelque chose. Je luy demanday ce qu'il vouloit, et s'il n'étoit pas content de mourir ; alors ce vertueux Chrestien éleua sa voix : Non, dit-il, ie ne crains point la mort ; ie meurs content, et ie remercie Dieu qui me gouverne, de ce qu'il me retire des occasions de l'offenser ; j'espere, dans l'estat où ie suis presentement, et ie l'espere vniquement de la bonté infinie de Dieu, qu'il me fera misericorde ; et le danger de n'estre pas si bien disposé vne autrefois, fait que ie prefere la mort à la vie. Il est vray neantmoins que ie souhaiterois bien fort de communier encore vne fois avant que de mourir ; mais puisque ie ne puis rien avaler, la volonté de Dieu soit accomplie. Ainsi il expira dans un acte de la plus parfaite soumission à la Divine Providence, et montra en mourant, que la vertu n'est pas moins pure n'y heroïque dans un Sauvage, lorsqu'il a soin de la cultiver, que dans l'homme du monde le plus éclairé et le plus poly.

Mais si l'admire avec raison la sainte mort de ce grand Capitaine, ie ne dois pas refuser à sa femme les loüanges qu'elle merite, pour la force d'esprit, pour le courage et pour la soumission aux ordres de Dieu, qu'elle a fait paroître durant la maladie de son mary, et après sa mort. Cette genereuse femme, nommée Susanne, contre la coustume de la plupart des Sauvages, n'a iamais abandonné son mary, quelque grande que fust l'infection qui sortoit du corps du malade, qui paroissoit plutôt un Cadavre, qu'un homme vivant. Elle parcouroit en ma presence tous les lieux et les diverses occasions d'offenser Dieu où s'estoit trouvé son

mary, et luy disoit de temps en temps : Avez-vous confessé cela et cela ? Car parmy les Sauvages, et particulièrement entre le mary et la femme, il n'y a rien de secret, et ils sçavent tout l'un de l'autre. S'il arrivoit que ie me retirasse pour un moment, d'auprès du malade, elle prenoit aussitost ma place, et ne luy parloit que de Dieu, du Paradis et de l'Enfer. Comme il luy témoigna un iour le regret qu'il avoit de la quitter, dans l'apprehension qu'elle ne tombast en quelque nécessité : Ne m'en parlez pas davantage, luy dit-elle ; songez seulement à bien mourir, et nous nous reverrons bientost ; cependant Dieu qui nous gouverne aura soin de nous. Cette pieuse femme n'a jamais manqué aucun iour, depuis la mort de son mary, quelque mauvais temps qu'il ayt fait, d'aller prier Dieu sur son tombeau, pour le repos de son ame, sans que ny l'éloignement du lieu, ny l'embaras de ses affaires l'en ayt empêchée. Elle communioit tous les huit iours, elle recitoit son Chapelet deux fois le iour, elle ieûnoit tout le Caresme, et encore hors ce temps-là, deux fois la semaine, pour expier entièrement les fautes de feuson mary, et le retirer du Purgatoire. Les femmes de nos Chrestiens François pourront apprendre d'un exemple si admirable de vertu et de fidelité, à avoir pour leurs maris vne veritable amitié, et à estendre leur affection enuers eux au-delà des bornes de la vie.

Le 28. iour de Novembre, la Chaloupe des François qui m'avoit conduit ici, arriva chargée de quinze ou vingt malades. Tous ressembloient plustost à des Monstres qu'à des hommes, tant leurs corps estoient hideux, décharnez et chargez de pourriture. Ce fut pour moy un objet de compassion, et tout ensemble un exercice de charité. Je taschay de leur rendre tous les services qu'il me fut possible.

Le premier jour de Decembre, quatre Canots nous vinrent joindre, et accreurent le nombre des Fideles qui composoient cette Eglise errante par les forests.

Le cinquième iour du mesme mois, quelques François descendirent à l'Isle Verte, qui n'est pas éloignée de Tadoussac, et qui se forme dans nostre grande Riviere de Saint Laurent ; ils rencontrèrent la Cabane pleine de personnes mourantes, et me vinrent prier de leur aller rendre toute l'assistance qu'il me seroit possible. J'avois bien de la peine à quitter mon poste, parce que le lieu où j'estois pouvoit passer pour un Hospital de malades, où ma presence estoit à tout moment nécessaire.

Neantmoins le dixième iour de Decembre, ie me resolus d'aller visiter ces pauvres gens qui mouroient dans cette Isle abandonnée de tout secours, de les consoler, et de leur administrer les Sacremens de l'Eglise. Je leur portay quelques vivres ; et comme pendant le voyage un de nos Matelots chargé de bled d'Inde, se fut enfoncé sous les glaces, il fut conservé par une espece de miracle, Dieu ayant sans doute égard à la charité qu'il avoit pour les pauvres Sauvages.

L'onzième iour, j'arrivay dans cette Isle ; je n'y vis que des squelettes animés, et des corps tous defigurez, qui avoient déjà passé quatre iours entiers sans avoir de quoy manger. Je commençay mes fonctions par la priere, et sur le soir ie preparay du Theriaque, et leur en donnay quelques prises. C'est un remede souverain contre cette sorte de maladie. Le lendemain tous se confesserent, et ie donnay la sainte Communion à ceux qui s'en trouverent capables. Vne femme, excellente Chrestienne, me mit entre les mains un enfant de l'âge de six ou sept ans, en me disant ces paroles : Mon mary avant que de mourir me dit : Nous avons deux enfans, ie vous donne le plus petit ; mais pour le plus grand, ie le laisse à nostre Pere (il vouloit parler de moy) ; il le fera instruire à leur Seminaire de Quebec, et vous luy direz que ie le prie de luy apprendre à prier Dieu pour moy.

Le 20. iour, quelques Sauvages de Gaspé, éloignez de nous environ qua-

torze ou quinze lieuës, nous vinrent trouver, et tous firent leurs devotions avant que de se separer de nous. Ce fut pour eux un coup du Ciel, et une grace toute particuliere; car à peine furent-ils retournez dans leurs cabanes, que la maladie les attaqua, et les enleva presque tous.

Pour le mois de Janvier 1670. le plus fort de mon exercice a esté de secourir les malades, d'exhorter les mourans, et d'ensevelir les morts. Si j'avois bien sçeu profiter de cét employ, i'y aurois pu pratiquer de grands actes de vertu, et surtout d'une mortification qui n'est pas petite, me trouvant obligé de demeurer dans un lieu infecté d'une puanteur horrible.

Le troisiéme iour de Fevrier, j'entray dans les forests en m'éloignant du bord de nostre grande Riviere, pour aller visiter nos Sauvages; le peu de neige qui couvroit à peine la terre, et qui ne portoit point encore, fit que nous eusmes beaucoup de peine à marcher en raquettes. Comme nous n'avions quasi point de vivres, nous nous trouvâmes bientost épuisez.

Le dixiéme iour du mesme mois nous rencontrâmes une Cabane de Sauvages, où nous arrestâmes l'espace de deux semaines entieres, pour les instruire, pour les consoler dans leur misere, et pour leur administrer les Sacrements.

Le vingt-cinquiéme nos Chasseurs ayans rencontré d'autres Chasseurs de deux grandes Cabanes, environ à six lieuës de nous, ils me vinrent chercher et m'obligèrent de demeurer douze iours avec eux pour les instruire, et le quinziesme iour de Mars, voyans que ie voulois partir pour retourner vers nos François, ils me remirent au bord de nostre grande Riviere.

Aprés que j'y fus heureusement arrivé, ie disposay tout le monde à faire leur Pasque, que tous firent avec vne grande pieté, en parfaitement bons Chrestiens, et comme il n'est pas juste de dérober la gloire que meritent nos François sur ce sujet, ie diray à V. R. qu'ils m'ont puissamment assisté

par les assiduitez qu'ils ont renduës à nos malades Sauvages, et les leurs quand il en estoit besoin, en les traitant, en les pansant durant leurs maladies, et en les enseuelissant après leur mort, sans que la puanteur intolerable qui sortoit de ces cadavres les peust empêcher de leur rendre ces devoirs d'une charité vrayment chrestienne. Jusques là, mesme que l'en ay veu quelques vns, qui, par un courage et un zele admirable, les ont embarquez dans les glaces, les débarquans les ont portez eux-mesmes sur leurs espauls, quoy que l'ordure coulast de toutes parts sur leurs vestemens et sur leur casaque. Ces grands courages doivent faire rougir de leur mollesse vne infinité de Chrestiens, qui ont mesme horreur d'entendre ce que ceux-cy n'avoient pas horreur de pratiquer.

Cet employ, tout rude et fâcheux qu'il ait esté, n'a pas laissé d'avoir ses delices, et de l'onction. Il m'a fait considerer avec plaisir, que tant d'objets funestes, tant de larmes, tant de travaux, et tant de misereres, se terminoient enfin heureusement à une mort precieuse devant Dieu, qui couronnoit toutes les souffrances d'un Missionnaire, s'il en scait faire un bon usage, et ie n'estois pas peu consolé, quand ie pensois que si nostre Eglise Militante a fait cette année de grandes pertes, j'avois tout sujet de croire que l'Eglise Triomphante en avoit profité.

Au reste, on a remarqué que Dieu voulant recompenser nos François des charitables secours qu'ils avoient donnez à ces pauvres Sauvages, il les a comme miraculeusement conservez. Ce qui est si vrai, qu'excepté un d'entre eux qui a esté malade mesme assez longement, tous les autres n'ont senti aucun mal.

Ie fus le dernier incommodé. J'avois toute la teste furieusement enflée, et le visage couvert de pustules comme de petite verole. Vne grande douleur d'oreille me prit, avec un furieux mal de dents. Mes levres devinrent comme mortes, et mes yeux furent extrêmement incommodés d'une fluxion. Pour

comble de tous ces maux, j'avois une tres-grande difficulté de respirer. Je voyay une neuvaine à Saint François Xavier, et au mesme temps ie fus guery. Peut-estre que Dieu a eu égard à la necessité presente de nos pauvres Sauvages, qui avoient besoin de mon assistance. Je finis cette Lettre en me recommandant à vos saints Sacrifices, et suis, mon R. P. Vostre tres-humble et tres-obeïssant serviteur en N. S.

CHARLES ALBANEL.

*Seconde Lettre du Pere Albanel au Supérieur des Missions.*

Comme ie me disois le premier iour de May, à remonter à Quebec, après avoir passé l'hyver dans nos forêts avec nos Sauvages, ie recus ordre de V. R. de visiter les Missions qui sont au Nord, de l'autre costé de la Riviere Saint Laurent, où ie me rendis le 12. iour du mesme mois.

Entre tous les objets dignes de compassion que j'y ay veus, ce qui m'a le plus touché, c'est la grande solitude et le peu de monde que j'ay trouvé dans cette belle et florissante Mission de Tadoussac, qu'on appelle la Mission de Sainte Croix. Je la comparois avec ce qu'elle estoit autrefois, quand j'avois le bien de gouverner cette Eglise, et ie n'y voyois que quelques restes miserables de son ancienne splendeur. Il y venoit ordinairement tous les ans jusqu'à 1000. et 1200 personnes, et à peine a-t-on veu cette année cent Sauvages. Elle a perdu plus de six vingts personnes cet hyver, qui tous, l'automne passé, furent assez heureux que de se disposer à recevoir avec patience le fleau dont Dieu les a affligés cette année: car le Pere Gabriel Druilletes leur fut envoyé par vne providence speciale de Dieu, pour les confesser tous, et l'on a sçeu que depuis cette visite la plupart d'entre eux avoient vescu tres-chrestienement. Comme il y a vingt ans que ie servois

*Relation—1670.*

cette Mission, et que ie les connoissois presque tous, ce m'a esté vne particuliere consolation de sçavoir qu'ils estoient morts avec des marques si avantageuses de leur salut.

Durant le fort de la maladie contagieuse et populaire qui affligeoit ce païs, il y eut deux Capitaines qui, dans le dessein de corrompre la foy des ieunes gens, firent au Demon un sacrifice de trois chiens, qu'ils pendirent à la porte de leur cabane, pour luy demander son assistance, et le prier d'arrester le cours du mal contagieux; mais leurs vœux ne furent point exaucez, et l'entreprise tourna à leur confusion. Deux autres personnes, un homme et vne femme, l'un nommé Pierre, et l'autre appelée Anne, s'opposèrent avec chaleur à cette detestable impiété.

L'homme, après qu'il les eut priez doucement de desister, et qu'il eut reconnu qu'il ne pouvoit rien gagner sur leur esprit, harangua fortement la jeunesse en ces termes: Non, mes freres, il ne s'agit point ici ny de chasses, ny de guerres, ny d'affaires Politiques, surquoy nous devons écouter ces vieux rêveurs, quoy qu'ils soient nos Anciens: il est question de la Priere, que nos Peres nous ont enseignée. Ils ne nous ont jamais dit: Dans vos afflictions, recourez au mauvais Esprit, mettez en luy vostre confiance et esperez de luy vostre santé. Mais au contraire ils nous ont appris qu'il falloit avoir recours à Dieu, qui est celuy qui nous gouverne, et qui seul peut nous proteger. Disons-luy donc, mes freres: Grand Dieu, qui voyez tout, et qui pouvez tout, ayez pitié de nous; nous voulons mourir comme nous avons vécu. C'est vous, grand Dieu, qui estes le Maistre de nos vies. Si vous voulez que nous mourions, nous y consentons; mais si vous voulez aussi que nous vivions, donnez nous vostre assistance. La femme adjousta, que ceux qui quitteroient la priere ne mourroient pas seulement tous, mais qu'ils mourroient mesme les premiers. Ce qui arriva ainsi; car dans trois iours ces deux impies, qui se portoient bien auparavant, furent

frappez du mal, qui les porta à telle extrémité de maladie, qu'après avoir perdu le bon sens, ils s'étranglerent eux-mêmes. Alors tout ce qui estoit de Sauvages dans ce quartier-là, se divisa en deux bandes ; cet homme et cette femme se separerent aussi, et quoy qu'ils fussent tous languissans, ils ne laisserent pas de s'employer constamment à visiter les malades, à les exhorter à la priere, et à les preparer à bien mourir.

De cette grande desolation que la maladie a causée dans ce pais, il est resté dans l'esprit des Sauvages que j'ay veus, deux choses dont ils sont fortement persuadez : la premiere est qu'une grande partie des plus considerables parmi ceux qui sont morts de ce mal, n'ont esté enlevez de ce monde que pour estre punis de leur infidelité ; la seconde, c'est qu'ils sont tous convaincus qu'il faut tenir bon dans la Foy, et mieux prier que jamais. Cette bonne Chrestienne qui s'estoit opposée à cette Idolatrie, m'a adjouté qu'elle avoit receu une assistance sensible de Dieu, et me raconta qu'un iour, lorsque toute la bande mouroit de faim, elle eut une forte inspiration de se separer du gros, et qu'elle proposa son dessein à son fils, âgé d'enze à douze ans, qui ne voulut point y consentir d'abord, mais qui la suivit à la fin. S'en estant donc separée, et se trouvant avec son fils à deux journées des autres, dans un endroit où il n'y avoit qu'un pied de neige, elle luy dit, estant toute mourante, et toute languissante de faim : Mon fils, allez tuer quelque chose pour nous donner à manger ; luy, estant aussi abattu que sa mere, luy disoit souvent, ma mere, le n'en puis plus, mourons icy ; mais enfin il eut le courage de prendre son espée à la main, et de mettre ses raquettes à ses pieds. Sa mere cependant se mit en priere pour l'heureux succez de sa chasse, et voila que presque à la veuë de leur cabane, il rencontra deux Orignaux embarrassez dans un petit coin de plaine, où il y avoit six ou sept pieds de neige, si forte qu'ils ne pouvoient se remuer.

Cét enfant eut peur au commencement, n'en ayant iamais tué jusqu'à lors ; mais se sentant poussé par une force extraordinaire, il s'arresta et tua ces deux bestes dont ils se sont nourris pendant l'hyver. La mere de cet enfant ne fut pas plustost arrivée à Tadoussac, qu'elle presenta les peaux de ces Orignaux à l'Eglise, me disant, c'est Dieu qui me les a donnez, ie luy en fais un sacrifice, comme d'une chose qui est à luy ; mais estant pauvre comme elle estoit, ie luy en fis acheter les choses dont elle avoit besoin, et luy dis que Dieu se contentoit de sa bonne volonté.

Le dernier iour de May nous partimes de Tadoussac pour aller aux Papinachois, qui en sont éloignez d'environ trente lieuës, du costé du Nord, le long de nostre grande Riviere de S. Laurent.

Le troisieme iour de Juin, nous arrivâmes au lieu où ils estoient assemblez au nombre de cent cinquante personnes. Je trouvay là un Sauvage, de la grande et celebre Baye du Nord, qui m'a dit qu'on avoit veu un vaisseau François dans son pais, et qu'il les avait pillé et fort maltraitez. Que le Chef qui commandoit le Navire, les avoit assurez que l'année prochaine il viendroit se poster dans cette Baye, et qu'on donnoast advis à tous leurs gens de s'y rendre, et de luy apporter leurs pelletteries ; qu'il estoit le maistre de la paix et de la guerre, et qu'il ameneroit avec luy quantité d'Iroquois pour les destruire, s'ils ne luy obeïssent.

Cette Mission des Papinachois est en tres-bon estat, et la pieté y regne autant que iamais. Le Pere Henry Nouvel y a fort traouillé il y a peu d'années, et les bonnes impressions qu'il leur a laissées, subsistent encore ; de maniere que le petit nombre de ceux qui ont retenu deux femmes, contre les promesses qu'ils ont faites à Dieu dans leur Baptesme, n'a osé paroistre icy. J'ay demeuré douze iours en ce lieu là pour les instruire et les confirmer dans leurs bonnes resolutions, pour les Conl'esser et leur administrer le Sacrement

de la sainte Eucharistie ; et tous généralement m'ont fort contenté.

Jusques icy ie n'ay entretenu V. R. que de malades et de morts, de famine et de peste, de chemins difficiles et de souffrances. Ce qui suit la consolera davantage, et comme ie luy ay fait part de nostre affliction, il est juste qu'elle participe à nostre ioye.

Il y avoit déjà cinq ans que nos Peres Missionnaires, estant occupez ailleurs, n'avoient pû visiter la Nation des Oumamiois, qui sont au dessous des Papi-nachois lelong de nostre fleuve de Saint Laurent. Cela me fit prendre le dessein de demander deux François pour m'accompagner, à Monsieur de Saint Denis, fort zelé pour la gloire de Dieu, et autant affectionné pour le bien spirituel des Sauvages, qu'il l'est pour les interests de Messieurs de la Compagnie, au nom desquels il est envoyé en ce pais là. Il m'accorda volontiers tout ce que ie desirois. Je pris encore avec moy deux Sauvages de Tadoussac, et vne Chaloupe, avec quoy i'entrepris mon voyage. Le quinziesme de Juin, qui estoit un Dimanche, ie partis au matin, après avoir dit la sainte Messe, et l'arrivay le matin à la Riviere Noire, où il y avoit des Sauvages, qui m'attendoient depuis un mois, pour faire leurs devotions, et se faire encore plus instruire qu'ils ne l'estoient.

Le seiziesme iour du mesme mois, ie les confessay, et les communiaiy tous; et sur le iour, je vis arriver douze Oumamiois qui me venoient chercher.

Le dix-septiesme fut employé à consoler les pauvres abandonnez, qui errent toute l'année dans les forests, et à instruire ceux qui se trouverent presens.

Le dix-huitiesme ie partis avec douze Oumamiois, et me rendis à la Riviere Godebout, où ils s'estoient assembles au nombre de cent trente personnes, tant Oumamiois, que Ouchessigirinioek.

Ces bons Sauvages qui avoient fait deux cens lieues pour venir se faire instruire, me receurent comme un Ange du Ciel. Ce sont gens bien faits, dociles, paisibles, et d'un bon naturel.

Ils ont l'esprit bon, et aisé ; au reste ils sont fort judicieux, et vivent tres-innocemment. La Polygamie parmy eux passe pour vne chose infame, et ils ont aversion de ceux qu'ils nomment Sorciers, qui ont recours au Diable pour la guerison des malades. Il y a quelques années qu'ils tuerent un de ceux qui en faisoient profession. D'ailleurs ils sont pauvres, beaucoup plus qu'on ne peut se l'imaginer. Ils vont tous couverts de peaux de Caribou, mactachiées avec art, et enrichies de poil de porc-épics, ou de certaines plumes teintes de toutes sortes de couleurs. La faim est leur grande maladie, qui les détruit. Les Orignaux s'approchent de leur pais. Ils ont quelques Caribous et fort peu de Castors, avec quelques poissons, pour leur nourriture. Ils n'ont point encore l'usage des armes à feu ; mais ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Quand ils peuvent avoir un filet pour pescher, ils se croient fort riches.

A mon arrivée les Capitaines me regalerent le mieux qu'il leur fut possible, et s'excuserent s'ils ne faisoient pas mieux, sur ce qu'il y avoit déjà vingt iours qu'ils m'attendoient ; ce qui avoit consumé tous leurs viures. Après quoy ie leur envoiay dequoy faire festin, et leur fis present d'une retz qui leur servit à faire bonne chere. Je ne parle point des benedictions qu'ils me donnerent, qui me marquoient beaucoup plus que toute autre chose, l'affection qu'ils ont pour leur salut eternel.

Dés le lendemain au matin nous dressâmes une Chapelle, que nous couvrîmes de la voile de nostre Chaloupe ; et tous les Sauvages vinrent cabaner auprès de nous. Je dis la sainte Messe, et leur fis alors la premiere instruction, après leur avoir expliqué le sujet qui m'avoit porté à les venir voir de si loin. Après Midy, ie pris le nom de tous ceux qui y estoient ; ie separay ceux qu'il falloit baptiser, de ceux qu'il falloit confesser, communier et instruire ; et ie leur fis encore une autre instruction.

Le vingtiesme du mesme mois, ie baptisay vingt-un petits enfans.

Le vingt-unième je baptisay huit adultes

Le vingt-trois et le vingt quatrième j'en baptisay seize.

Ils estoient durant tout le iour auprès de moy, pour se faire instruire ; et la nuit mesme ils ne me donnoient aucun repos.

Je fus tout surpris à la veuë d'un bon homme, que je voulois instruire à se confesser : Il y a seize ans, me dit-il, que vous me baptisâtes à Tadoussac, et que vous m'appristes ce qu'il falloit croire, ce qu'il falloit faire, ce qu'il falloit éviter, et ce qu'il falloit demander pour estre sauvé. Depuis ce temps-là, j'ay executé soigneusement ce que vous m'enseignastes, et ie ne sçache pas avoir rien oublié. Il instruisoit ses enfans, et sa femme durant qu'elle vivoit, et avoit un soin particulier à ce qu'ils sceussent parfaitement toutes les actions de la journée, et me dit, voila ce que ie fais chaque jour, voila ce que ie dis à Dieu, et c'estoient d'excellentes prieres. Il est vray que j'eus de la confusion d'entendre et de voir comme cét homme Sauvage vivoit dans vne parfaite innocence. Il m'adionsta que la raison pourquoy il avoit tant souhaité de me voir, estoit pour communier, et pour m'entendre parler de Dieu, et de l'autre vie.

Je ne sçaurois finir ma Lettre par une chose plus consolante. Mon R. P. Vostre tres-humble et tres-obeïssant serviteur en N. S.

CHARLES ALBANEL.

Ioignons à ces morts precieuses de nos Chrestiens dont il est parlé en ces deux Lettres, celle d'Iskachirini, Montagnais ; il merite icy une place honorable.

Ce jeune homme estant venu auprès de Quebec dans la compagnie des François qu'il aimoit beaucoup, desquels il estoit aussi beaucoup aimé, y fut surpris de la petite verole. Il pensa aussitost à la mort et à la penitence, et fit appeler un de nos Peres. Le Peré, ayant passé incontinent nostre grande Riviere

de Saint Laurent, pour l'aller assister, trouva qu'il avoit fait attacher son Crucifix dans un certain lieu, d'où il le pût voir ; que tenant son Chapelet dans sa main, il adressoit ses prieres tantost à Iesvs CHRIST, tantost à la tres-sainte Vierge, en qui il avoit une singuliere confiance. Il fit au Pere sa Confession generale, receut de sa main le saint Viatique, et l'Extrême Onction, et mourut dans l'exercice des actes de vertu, et d'un saint colloque qu'il avoit avec Dieu. Le grand soin qu'il avoit eu dans les bois des Peres Missionnaires, et des François, luy peut avoir merité la grace de mourir saintement dans la maison d'un François, qui n'a rien oublié pour le secourir dans sa maladie.

Le soin de recourir au Sacrement de la penitence est admirable dans nos Sauvages. Il a esté merveilleux dans ce ieune guerrier dont nous venons d'écrire la pieuse mort ; mais il semble ne l'avoir pas moins esté dans vne femme Atikamegue, qui estant surprise dans les bois du mesme mal que ce ieune homme, et se voyant sans Confesseur, appella sa sœur aisnée qui la servoit, et luy dit : Ma sœur, j'ay un grand regret de mourir sans Confession, neantmoins j'espere de la bonté de Dieu qu'il me pardonnera mes fautes, puisque j'en suis mariée. En verité le saint Esprit souffle où il luy plaist, et fait ses graces à qui bon luy semble.

Tous les Sauvages Chrestiens qui sont morts cette année aux environs de Quebec, et du Cap de la Madeleine, ont fait voir comme la foy estoit fortement establee dans leurs ames. Les Peres qui les ont assisteés à la mort dans les Forests, avec des fatigues incroyables, en sont revenus infiniment consoleés de leur avoir veu finir la vie dans des sentimens si Chrestiens, que ceux qu'ils ont fait paroistre. Quelques Catechumenes qui avoient différé leur Baptesme, l'ont demandé avec instance. La mort de tant de Sauvages a touché sensiblement le cœur de Monseigneur de Petré nôte Evesque, qui leur sert de protecteur et de pere. Il a fait faire un service solennel pour le repos de leurs

ames ; et comme il travaille de toutes ses forces à cultiver l'Eglise des François, il n'oublie aussi rien pour convertir les pauvres Sauvages, et estendre ainsi les bornes de l'empire de Iesus-Christ, dans un país si vaste, et peuplé d'un si grand nombre de Barbares.

## CHAPITRE IV.

*De la Mission Huronne.*

Cette Mission a pris le nom de l'Annonciation de Nostre-Dame, et est proche de la ville de Quebec.

On en a parlé assez amplement dans la Relation precedente; elle n'est composée que des restes des debris de l'ancienne Eglise des Hurons; et neantmoins elle ramasse dans le petit nombre de Chrestiens qui la composent, toute la foy et toute la pieté de cette multitude si grande de fideles qui la rendoient autrefois florissante. Ce que nous en allons rapporter est vne preuve de cét Eloge que nous venons d'en faire.

*Recit de la mort tres-chrestienne d'Ignace Saouhenhohi.*

Le Pere Chaumonot qui a le soin de cette Mission depuis plusieurs années, parle de la vie et de la mort de ce bon Chrestien en ces termes :

Le Printemps passé ce vertueux homme s'entretenait avec sa femme de la belle mort de deux de leurs enfans, dont il a esté parlé dans les Relations des années dernieres, il luy dit qu'il pensoit serieusement aux moyens d'en obtenir de Dieu vne pareille, et qu'ayant esté inspiré de s'adresser à la sainte Vierge, afin d'impetrer cette grace par son intercession, il avoit pris resolution de la faire heritiere de ce que leurs enfans avoient laissé : sçavoir des peaux de Castor qui estoient destinées à leur acheter de quoy se couvrir, s'ils eus-

sent vescu plus longtemps. La bonne femme fut ravie de cette proposition, et dès-lors ils resolurent d'un commun consentement d'en faire un present à Nostre-Dame; mais l'exécution de ce pieux dessein fut retardée iusqu'à la maladie d'Ignace, qui commença le vingtième Feurier par vne tres-violente pleuresie. Deux iours après, tout abattu qu'il estoit, il voulut se transporter dans la Chapelle, soutenu de deux de ses neveux, pour y recevoir son Seigneur; ensuite dequoy estant remporté dans sa Cabane, ie l'allay voir bientost après. A peine me fus-je assis auprès de luy, qu'il me dit : Mon Pere, j'ay un petit present à faire à la Sainte Vierge, ie vous prie de l'agreer pour elle; voila quelques castors qui appartiennent à mes enfans, ie les luy offre de bon cœur. Elle a si bon soin d'eux dans le Ciel, il est iuste qu'ils l'en reconnoissent sur terre, du peu qu'ils y ont laissé. Le pauvre homme, voyant que ie l'acceptois, en témoigna un singulier contentement, aussi bien que sa femme; et ils m'en remercièrent l'un et l'autre, comme si ie les eusse fort obligé.

Ce petit present agreea tellement à Nostre-Dame, qu'on ne sçavoit s'imaginer combien grande fut l'assistance qu'elle rendit à ce bon homme pour le disposer à bien mourir. Durant les neuf iours de sa maladie il ne témoigna jamais aucune apprehension de la mort, quoy qu'il sçeut bien qu'il ne pouvoit l'éviter. Quand il voyoit les soins que ie prenois de le faire saigner, purger, et de luy faire donner quelques rafraichissemens, pour temperer l'ardeur de son mal, il disoit tout bas à sa femme: hélas, que de peines prend ce pauvre Pere! comme si j'en devois guerir; non certes ie n'en gueriray pas.

Lors qu'on sçeut dans le Bourg le danger où il estoit, ce ne furent que continuelles visites de ses amis, qui luy témoignoiest estre tres-affligés de la perte qu'ils feroient en sa personne; mais le malade me declara bientost que cette compassion trop naturelle ne luy plaisoit gueres. Pere

Echom, me dit-il, ie vous prie d'a-uertir les pleureurs, que ie ne prends point de plaisir de voir ces visages mornes et abattus devant moy. Non, non, ce n'est pas d'un Chrestien qui souffre son mal en patience, et qui l'offre continuellement au bon Dieu, qu'il faut avoir pitié, mais plutôt de ceux qui meurent hors de la vraye foy, ou sans avoir receu les Sacrements ; qu'on vienne à la bonne heure me visiter tant qu'on voudra, mais que ce soit pour m'assister de quelque bonne priere, et pour m'animer à mourir chrestienement. De tous ceux qui me viennent voir, il n'y en a que deux qui me consolent extrêmement par leurs visites : car aussi tost qu'ils entrent dans ma Cabanne, après m'avoir salué et m'avoir exhorté à supporter mon mal avec patience, ie les vois reciter leur Chapelet, pour m'obtenir de la sainte Vierge vne puissante protection à cette dernière heure de ma vie : et ils ne me quittent point qu'ils ne l'ayent entierement achevé. Voila comme ie voudrois que fissent ceux qui me viendront desormais visiter.

Ie ne manquay pas le lendemain après ma Messe de publier à tous les assistans ce que m'avoit recommandé le pauvre moribond ; ensuite dequoy ces bonnes gens firent bientost de sa Cabane un lieu d'oraison. Ie n'y entrois iamais que ie n'en trouvasse plusieurs en priere, qui recitoient devotement leurs Chapelets, et qui changeoient ainsi les larmes qu'ils avoient données d'abord à l'affliction de leur amy, en des saints exercices de devotion.

Sa fille âgée de douze ans, et son fils qui n'en avoit que trois seulement, s'estant mis tous deux à genoux devant leur pere qui estoit alors dans l'agonie, pour luy demander sa benediction, la receurent avec ce peu de paroles, qui furent comme le Testament de ce saint homme. Mes chers enfans, souvenez-vous que ie meurs Chrestien, donnez-moy la consolation après ma mort de vous voir vivre et mourir dans la mesme Foy. La fille ne pût entendre ces mots sans fondre en larmes, et sans éclater

en de pitoyables gemissemens. Mais la mere, se souvenant de la peine qu'avoit témoignée le malade, de se voir pleuré dans un estat où il s'estimoit si heureux, la chassa de la Cabane, disant : Vas pleurer hors de ce lieu-cy ; ne sçais-tu pas que ces pleurs déplaisent à ton pauvre pere ? A ces mots l'enfant sortit aussitost, toute baignée de ses larmes. Ce spectacle toucha si vivement les assistans, qu'ils ne purent s'empescher d'en paroître attendris. Mais Ignace n'en fut pas plus ému, que s'il n'eût point esté son pere : tant estoit grande la paix de son esprit, et le degagement de son cœur.

Ie l'exhortois de temps en temps à recevoir la mort avec vne resignation parfaite aux ordres de Dieu, et luy disois qu'il ne devoit nullement douter qu'elle ne luy deust servir de passage à une meilleure vie ; et comme il me répondoit toujours qu'il n'apprehendoit rien, sa femme, craignant qu'il n'eust quelque sentiment de presumption, luy dit : Ignace, prends garde qu'il n'y ait de la vanité à dire, je ne crains point la mort. A quoy il repliqua : Interroge un peu ceux qui m'ont veu au pais des Iroquois au milieu des tourmens, et sur le point d'estre brûlé à petit feu, et tu sçauras d'eux si j'ay iamais fait paroître la moindre foiblesse pour toutes les cruautéz qu'on exerceoit sur mon corps. Or si pour lors ie ne craignois point la mort, quoy que ie ne fusse pas si bien instruit de la vie future, et que ie n'eusse pas l'assistance d'un Pere et des Sacrements de l'Eglise, pourquoy presentement apprehenderois-je de mourir, me voyant si puissamment appuyé, et Dieu m'ayant donné une ferme esperance de revoir bientost dans le Ciel mes enfans, qui sont morts depuis peu, comme des Saints ?

Il invoquoit souvent sa fille, qui estoit morte depuis deux ans en opinion de sainteté, et luy disoit : Gaüendité ma fille, souviens toy que tu m'as promis à l'heure de ta mort, que tu viendrois me secourir à la mienne, voicy l'heure qui s'approche, n'oublie pas ton pauvre pere.

Il avoit grande confiance à Saint Michel ; il luy disoit souvent : Grand Saint, c'est vous qui nous avez heureusement conduits au lieu où nous demeurons à cette heure ; nous sommes sur vos terres : regardez-moy comme un de vos sujets, et comme tel defendez moy des malins Esprits. Quoy qu'il implorast souvent le secours de plusieurs autres Saints, neantmoins sa plus grande confiance estoit en la sainte Famille de Iesvs, de MARIE et de Saint Ioseph ; et il ne cessa de reciter leur Chapelet jusqu'à ce qu'il expira.

L'admiray sur tout les excellens actes de vertu, que faisoit ce bon homme lors qu'il se voyoit proche de sa fin, et ie ne puis douter que ce ne fust un effet tout visible de l'assistance toute extraordinaire que la sainte Vierge luy donnoit à cette dernière heure. Tantost avec vne profonde humilité il demandoit pardon de ses pechez, il offroit à la iustice divine pour effacer la peine qui luy estoit deuë, le mal qu'il souffroit, et tantost il vnissoit ses douleurs à celles du Sauveur mourant ; il luy disoit : Seroit-il raisonnable, ô mon Iesvs ! que vous seul eussiez souffert, et qu'un pecheur tel que ie suis, n'endurât rien ? Non certes, il faut que le criminel soit puny, puis qu'il a fait le mal. D'autres fois il baisoit le Crucifix qu'il tenoit en main, et lui disoit : Helas Seigneur ! sans vous ie n'aurois iamais évité les peines de l'Enfer ; sans vous ie n'aurois iamais eu aucune esperance du Ciel. Ah, combien vous ay-je cousté de sang ! ah, combien avez-vous souffert pour me meriter la vie éternelle ? mais hélas, combien ay-je eu de reconnaissance pour des bienfaits si signalez. Ie brûle du desir d'aller au Ciel promptement pour vous en remercier durant toute vne éternité.

Dans l'accablement du mal où il estoit, comme il ne pouvoit plus porter à sa bouche le Crucifix, il le tenoit collé sur sa poitrine, et n'ayant pas assez de force pour faire le signe de la Croix, comme on le fait d'ordinaire, il le faisoit continuellement sur son cœur. Dés que ie luy eus suggéré qu'il y avoit Indul-

gence plenièrè pour ceux qui à l'article de la mort invoquoient, ou de bouche, ou au moins de cœur, le sacré nom de Iesvs, il commença aussitost à le prononcer, et il le faisoit si souvent, que toutes les fois qu'il respiroit, ce saint Nom sortoit de sa bouche, et on remarqua que ce fut la dernière action que fit son ame, au moment qu'elle sortit de son corps.

Comme il se sentit baissé notablement, il dit à sa femme : Bon Dieu, que le Pere me differe longtems l'Extreme-Onction ! Vas luy dire, ie te prie, qu'il se haste, car ie crains de n'avoir pas à temps ce Sacrement ; est-ce qu'il pense que m'estant confessé et communié, ie n'ay pas besoin de ce secours, pour l'entière abolition de mes crimes ? Ah ! que Dieu voit bien en moy d'autres pechez, que ceux dont ie me suis confessé. C'est ce qui me porte de desirer avec ardeur de recevoir ce dernier Sacrement, afin que par sa vertu le reste de mes fautes soit effacé. Comme il disoit ces paroles, i'entray dans sa Cabane avec la sainte Hostie, et les saintes Huiles, pour luy donner le Viatique et l'Extreme-Onction. Ce fut alors qu'on vit un épanouissement sur son visage, et vne joye toute extraordinaire, et qu'après avoir reçu son Seigneur avec vne admirable piété, il se disposa luy-même à recevoir les saintes Onctions. Il forma aussi de luy mesme, les prières par lesquelles il demandoit pardon à Dieu des fautes qu'il avoit commises dans chacune des parties du corps auxquelles on appliquoit les Huiles sacrées.

Fort peu de temps après il tomba en agonie qui dura l'espace de deux heures, pendant laquelle il demeura toujours immobile, les mains jointes sur la poitrine, sans aucune violence, aussi doucement qu'une lampe, qui s'esteint lors que l'huile luy manque, et enfin il ferma de luy mesme les yeux en rendant les derniers sôpirs.

La bonté de la sainte Vierge qui avoit eu un soin si extraordinaire de l'aider à faire vne si belle mort, porta encore plus loin son assistance : car aussitost

que l'on eût porté à Quebec les nouvelles de son trépas, elle inspira à Monseigneur l'Evesque de luy faire un service solennel dans la grande Eglise Paroissiale. Aussitost il donna ordre à un de nos Peres, de me mander que ie fisse apporter le corps à Quebec, pour l'y enterrer, après qu'on y auroit celebré la sainte Messe pour le defunt.

Le lendemain vingt-deuxième de Fevrier Nostre Seigneur modera la rigueur du froid qui avoit duré plusieurs iours, mais justement autant de temps qu'il en falloit pour apporter ce corps à Quebec, luy faire le service, et l'enterrer. Puis le froid et le mauvais temps recommencerent tout de nouveau.

Il n'y eut quasi pas vn Habitant du Bourg des Hurons qui n'accompagna le corps de leur bon Capitaine. Les hommes, les femmes et les enfans, tous voulurent luy rendre les derniers devoirs.

Mais lors qu'ils arriverent à Quebec, ils furent surpris de voir l'appareil avec lequel on fit le service. Il y avoit quantité de torches allumées autour du corps ; tout le Clergé assista à la grande Messe des morts, qu'on chanta avec les ceremonies les plus solennelles de l'Eglise. Mais surtout, la presence de Monseigneur l'Evesque, et la devotion avec laquelle il prioit pour le defunt, ravit tellement ces pauvres gens, qu'ils ne sçavoient s'ils devoient plutôt pleurer de ioye pour l'honneur qu'on rendoit à un de leurs compatriotes, que de tristesse pour sa mort.

Après qu'on eût mis le corps en terre, sa femme, qui avoit assisté à toute la ceremonie, me tira à part, pour me mettre un grand collier de Porcelaine de plus de quatre mille grains, avec vne peau d'Orignac très-bien peinte à leur façon, me d'sant : Mon Pere, ie n'ay iamais graces à Dieu, recherché les biens de la terre, mais ie vous advoite que maintenant ie voudrois en avoir, pour les distribuer aux gens de bien, pour les engager à procurer au plustost par leurs prieres, l'entrée du Paradis à mon mary. Ce Collier est pour la mai-

son de Monseigneur l'Evesque, et pour la vostre ; et cette peau pour les Religieuses Ursulines et Hospitalieres, afin que tout ce que vous estes de serviteurs et de servantes de Dieu, vous continuiez à secourir de vos prieres l'ame du pauvre defunt.

Deux iours après l'enterrement, estant allé dans sa Cabanne pour la consoler, ie suis surpris de voir dans vne femme sauvage, tant de tendresse envers son defunt mary, et comme un desir insatiable de l'assister dans le besoin qu'il pourroit avoir des suffrages des gens de bien. Elle avoit de reste quelques hardes du defunt, des raquettes, vne belle ceinture, et un beau plat : elle me presente ces choses, me suppliant de les donner à quelque François que ie sceusse estre homme de bien, pour l'obliger par reconnoissance, à contribuer de ses prieres à la delivrance de son cher mary, si peut-estre il estoit encore dans le Purgatoire. Ce bon cœur me toucha si fort, que i'eus de la peine à retenir mes larmes, et j'avois vne merueilleuse consolation de trouver parmy la Barbarie, tant de pieté envers l'ame d'un mary defunt. Je ne doute nullement que si elle eust herité de luy des tresors, tels que les grands Seigneurs en laissent à leurs heritiers en mourant, elle ne les eust pas moins distribués pour le soulagement de son ame, qu'elle fit ce petit meuble qu'il luy avoit laissé.

Ils s'entraimoient chrestienement, et avec vne telle deference l'un envers l'autre, qu'elle m'a asseuré qu'en vingt ans, qu'ils avoient vescu ensemble, iamais ils n'avoient eu le moindre mécontentement l'un de l'autre. Elle avoit remarqué en luy vne si grande douceur pour tout le monde, qu'ayant souvent esté assez mal traité par des personnes emportées, iamais il ne s'en estoit ressenty, quoy qu'il fust tres-courageux et intrepide dans le peril. Et il répondoit à ceux qui l'accusoient de lâcheté en ces rencontres, que la generosité chrestienne ne nous apprend pas à nous venger autrement de nos ennemis, qu'en

faisant du bien à ceux de qui nous auons receu du mal.

Tous les Hurons et les François qui connoissoient ce bon Ignace, le regrettent beaucoup à cause de ses belles qualitez, qui éclatoient particulièrement depuis trois ans, qu'il fut créé le Capitaine de sa Nation. Il seroit difficile d'expliquer combien il s'est dignement acquitté de cette charge, tant en ce qui regardoit le culte divin, qu'en ce qui estoit de la Police. Il ne perdoit aucune occasion de parler en faveur de la Foy dans toutes les assemblées qu'il convoquoit pour delibérer des affaires publiques. Ce qu'il faisoit particulièrement quand il y avoit des Iroquois, ou d'autres estrangers encore infideles. Nous avons sceu par les Lettres de nos Peres qui sont aux Iroquois, que des Ambassadeurs venus de leur país à Quebec, avoient assemé à leur retour, qu'après avoir entendu Ignace parler de la Foy Chrestienne, ils estoient demeurés convaincus de la verité de nostre Religion, et qu'ils ne pouvoient plus douter de ce que nous leur disions.

Au reste, il n'entretenoit pas ces estrangers des veritez de l'Evangile indifferemment en tout temps ; mais il choisissoit particulièrement la nuit, lorsqu'ils estoient debarrassez des affaires et des visites. C'estoit en ce temps de repos que ce pieux Capitaine prenoit plaisir de passer deux ou trois heures entieres de la nuit à leur expliquer nos mysteres, sans que jamais ils s'ennuyassent de l'entendre ; au contraire l'impatience qu'ils avoient de scavoir la suite de ce qu'ils avoient commencé, leur faisoit souhaiter la nuit du lendemain pour entendre Ignace.

D'abord qu'il vit une Eglise dans son Bourg, bastie en l'honneur de la sainte Vierge, il montra un desir non pareil de faire contribuer ses Compatriotes à sa decoration. Pour leur en donner l'exemple, il commença tout le premier à payer tres-exactement les dixmes de ce qu'il avoit recueilly ; en quoy il fut suivy de tout le reste des habitans du Bourg. Ce fut luy aussi qui s'estant

apperceu que les François tous les Dimanches, offroient un pain benit avec quelque peu d'argent, sollicita tous les Hurons de les imiter, et de donner à l'offrande, au lieu d'argent, de la pourcelaine qui est la monnoye de leur país.

Lorsqu'un flambeau est sur le point de s'esteindre, il iette ordinairement une clarté plus lumineuse ; ainsi le bon Ignace, un mois auparavant qu'il tombast dans la maladie dont il est mort, donna des marques de sa pieté tout à fait éclatantes. Comme il m'eût entendu dire une fois dans une exhortation, qu'il falloit faire pendant la santé le plus de bonnes œuvres que l'on pouvoit, parce que durant la maladie on a de la peine à penser mesme à d'autres choses qu'à son mal, il profita tellement de cét advis, que deslors il commença à augmenter notablement ses prieres, tant dans l'Eglise que dans sa Cabanne. Il sembloit à le voir, dit sa femme, qu'il fist comme des gens, lesquels avant que d'entreprendre un long voyage, ont un empressement extraordinaire à se pourvoir de quantité de provisions, qui leur sont necessaires sur le chemin.

Les neuf derniers iours de sa vie, sa Cabanne estoit toujours pleine de monde, tant de Sauvages, que de François, qui venoient pour le consoler, et tous en retournoient grandement edifiez de la patience et de la douceur avec laquelle ils le voyoient souffrir son mal, lequel estoit si violent, qu'il l'empeschoit mesme de respirer. Jamais on ne l'entendit se plaindre ; jamais il ne refusa ny saignée, ny medecine, ny autres remedes, pour amers et pour difficiles qu'ils fussent ; jamais il ne fit paroistre aucun chagrin sur son visage : au contraire, on remarquoit en luy une égalité qui estoit inalterable.

Quelques Hurons en conservent encore à present une si douce memoire, qu'ils medisent de temps entemps : Oh, que ie meure comme Ignace ! ô mon Pere, comment pourray-ie mourir de la mort de ce saint ?

Une bonne Chrestienne nommée Helene, me disoit aujourd'huy : l'ay veu

en la personne d'Ignace la verité de ce que vous disiez il y a quelque temps, que l'on meurt comme on a vescu. Ignace a toujours vescu dans les sentimens d'une pieté exemplaire envers Dieu, d'une charité ardente à l'égard de ses freres, et d'une extraordinaire bonté pour tout le monde ; et c'est avec ces dispositions que nous l'avons veu mourir.

Ceux qui ont plus profité de sa mort, sont ses parens ; il les appella tous un peu avant que de perdre la parole, pour leur dire : C'est à cette heure, mes chers parens, que ie connois avoir mal employé mes affections, en aimant le bien de la terre : ie ne vois rien maintenant d'aimable à ma mort, que le peu de bonnes œuvres de ma vie passée. Rien ne me donne presentement de la consolation, que de certains petits services que j'ay rendus à Dieu, et à mon prochain. Desabusez vous à mes depens, mes bons amis, n'aimez et ne recherchez rien en ce monde, que ce qui pourra vous réjouir à vostre mort. Ce peu de mots a fait vne telle impression sur l'esprit de ces pauvres Sauvages, qu'ils ne parlent quasi d'autres choses, que de mépriser tous les biens de la fortune, et de n'estimer que les bonnes actions qui nous peuvent adoucir les amertumes de la mort.

Le frere du defunt me vint trouver dans l'Eglise, un peu après qu'il eut expiré, pour me prier de prendre le mesme soin pour luy, et pour ses autres parens, que j'avois pris pour Ignace ; qu'ils estoient bien resolu de l'imiter et de correspondre à mes soins, autant qu'avoit fait celuy dont Dieu avoit disposé.

Sa charité pour le prochain a esté remarquable : lorsque les Hurons n'avoient point de champs à semer leur bled d'Inde, ayant esté chassez par les Iroquois, de ceux qu'ils avoient defriché à l'Isle d'Orleans, quantité d'habitans François en offroient au bon Ignace ; car ils l'aimoient. Il acceptoit volontiers leurs offres, avec beaucoup de civilité et de remerciemens ; mais le plustost qu'il le pouvoit, il distribuoit ces

terres aux pauvres veuves, et aux familles les plus incapables de s'en procurer ; et il ne s'en reservoit pour luy, qu'après que tout le monde en estoit pourveu.

Lorsqu'il revenoit de la chasse, il distribuoit quasi tout ce qu'il en rapportoit à ceux qui en avoient besoin, et particulièrement aux malades. Si quelques habitans François s'adressoient à luy, pour achepter de son bled pour semer, il n'en vouloit jamais rien prendre, s'estimant trop heureux d'avoir occasion en ce peu de chose, de reconnoistre l'amour que tous les François luy portoient.

Quand il arrivoit quelque querelle entre ceux de sa Nation, il n'est pas croiable avec combien de zele il s'employoit à les accommoder, et à empêcher le desordre qui en pouvoit arriver.

Toutes les Festes et tous les Dimanches sa Cabane estoit pleine de François, qui estant venus de loin pour assister à la Messe, s'y alloient chauffer, en attendant qu'on la commençast. Cela l'incommodoit tellement, que le plus souvent ny luy, ny sa femme, ny ses enfans, ne pouvoient s'approcher du feu, qui estoit occupé par tant d'étrangers, sans que pourtant il monstrast jamais la moindre froideur à ces hostes importuns ; non pas mesme estant au lit de la mort, lorsqu'un François estant venu pour se chauffer à l'ordinaire, et ne sachant pas l'estat de nostre malade, il se mit devant luy, et sans y prendre garde, secoüa sur luy toute la neige dont il estoit couvert, sans que jamais Ignace en fit paroistre aucun mécontentement.

*(Quelques autres remarques touchant cette Mission Huronne.*

La petite verole a depuis un an furieusement desolé cette colonie. Les Montagnais et les Algonquins en sont quasi tous morts. Nos Hurons qui en ont esté presque tous atteints, attribuent leur guerison à Nostre Dame de Foy, qui ayant daigné choisir leur petite Eglise, pour le lieu de sa demeure,

a bien voulu prendre aussi tous à sa protection. le n'ay perdu que quatre personnes en tout le temps qu'a duré cette contagion.

De ce petit nombre a esté Mathieu Atarannoenta, lequel d'Esau que nous l'appellions autrefois, à cause de sa fierté, estoit devenu un Jacob durant sa maladie, qui a duré six mois, et qui luy causoit des incommoditez incroyables. Je l'ay veu environ un mois tellement couvert de petite verole, qu'il n'avoit aucune partie de son corps qui en fust exempte. Il a passé un autre mois dépouillé de sa peau qui luy fut enlevée par la violence de ce mal, et il demeura ainsi tout en sang, au milieu des grands froids, et presque tout nud. Après cela il fust attaqué d'une pleuresie; ensuite d'un asthme qui le suffoquoit, et luy ostoit la respiration. Neantmoins parmy de si grands maux, ie n'ay jamais pû découvrir en luy aucune marque d'impatience; et luy estant échappé un iour de dire ces paroles: O mon Dieu, que mes douleurs sont de longue durée! Incontinent il se reprit soy mesme en disant: Pardon, mon Seigneur, que viens-je de dire? n'y ayez point d'égard. Oüy, mon Dieu! si ce n'est pas assez de souffrir encore tout le Printemps prochain, pour l'expiation de mes pechez; prolongez mes douleurs autant qu'il vous plaira.

Vne nuit que i'estois couché dans sa Cabane, pour l'assister, ie l'entendois apostropher le Crucifix, en ces termes: O Iesvs mon Sauveur, que de peines vous auez pris pour moy, vous qui estiez si saint! Faut-il donc que ie sois si sensible aux souffrances, moy qui ne suis qu'un grand pecheur! Ce qu'il prononçoit avec tant de devotion, en baisant son Crucifix, qu'il eust attendry les cœurs les plus endureis de ceux qui l'auroient veu.

Je ne puis obmettre ce que fit Marie Gandigonhra, à la mort de ce ieune homme. Elle et sa mere avoient eu toute la charge de ce pauvre chrestien, durant tout le cours de ses maladies, sans aucune esperance de gain, ny

sans aucune obligation que celle que nous impose la charité du prochain, et cependant à cause seulement qu'il étoit mort dans leur Cabane, elles avoient de la peine à laisser enlever son corps hors de chez elles, pour luy donner la sepulture, sans luy offrir quelque chose pour faire prier Dieu pour le repos de son ame. Cette bonne fille destina à cette oeuvre de charité vne belle couverture de ratine rouge, dont elle s'habilloit les bonnes festes; mais sa mere eût de la peine à y consentir. Jeus connoissance de cette petite dispute, et y voulus remedier en cette sorte. Je dis à la mere que ie ne voulois point que sa fille se privast de l'unique habillement honneste qu'elle pouvoit avoir; mais qu'elle donnast plutôt un Collier de Pourcelaine, afin que l'on priast Dieu pour l'ame du defunt, et que sous main ie le leur rendrois, sans que pourtant le defunt y perdist rien, pour lequel ie dirois, et ferois dire les Messes qu'il falloit. La mere fut ravie de ce petit accommodement; mais l'ayant proposé à sa fille, elle la renuoya bien loin. Comment, ma mere, luy dit-elle, n'aurions-nous point de honte au iour du iugement de passer pour des hypocrites? Pourrions-nous souffrir le reproche que nous feroit nostre Iuge, d'avoir voulu paroistre liberales et misericordieuses envers le pauvre trepassé, quoy qu'en effet nous n'eussions rien donné pour luy? Non, non, ma mere, il ne faut point user de ces adresses ny des supercheries avec Dieu. Je suis d'avis que nous donnions tout de bon au Seigneur de nos vies, ce que nous auons de plus cher, afin qu'au plutôt il ayt pitié de l'ame du pauvre Mathieu. La mere se laissa vaincre par le zele de la fille, et la charité l'emporta par dessus l'épargne qu'elle vouloit faire en cette occasion.

Au reste cette devotion envers les ames du Purgatoire fait vne telle impression sur le cœur de nos Hurons, qu'ils ne craignent plus maintenant la pauvreté, pour les incommoditez qu'elle leur apporte, mais seulement à cause qu'elle leur osteroit le moyen de faire

des presens pour honorer la mort de leurs proches, et leur procurer des Prieres et des Messes. Il y en a mesme qui se laisseroient plutôt mourir de faim, que d'engager ou de vendre certains meubles qu'ils ont destinez au soulagement de ceux de leur famille qui doivent mourir avant eux. Quand ils reviennent de la chasse, l'ay souvent remarqué que des peaux qu'ils en rapportent, ils en employent vne bonne partie à acheter de la Pourcelaine qu'ils mettent en reserve, pour l'appliquer à ces bonnes œuvres.

Quelques personnes de pieté ont remarqué qu'il n'est guere de villes parmi les Chrestiens, où il n'y ayt quelque Eglise ou Chapelle, dans laquelle le Fils de Dieu prend plaisir d'honorer sa sainte Mere, par vne infinité de graces qu'il y accorde à ceux qui y viennent implorer le secours de cette grande Reyne. C'est ce qu'on éprouue presentement à Quebec.

L'an passé on envoya à nostre R. Pere superieur vne statuë de la bien heureuse Vierge, faite du chesne dans lequel il y a plusieurs années qu'on trouva vne Image miraculeuse de Nostre Dame de Foy, près de la ville de Dinan, au pais de Liège; et comme ceux qui envoioient cette statuë, avoient témoigné qu'ils souhaitoient qu'elle fust placée en quelque Chapelle où les Sauvages font ordinairement leurs exercices de pieté, afin qu'ils y puissent honorer la Mere de Dieu, et luy demander les graces necessaires pour la conversion de tous ces peuples de la Nouvelle France, le R. Pere superieur ne douta point que la Divine Providence ne luy eust ménagé ce precieux don. pour vne petite Eglise qu'on venoit d'achever dans vne Bourgade des Hurons, éloignée d'vne lieuë et demie de Quebec, que Monseigneur nôtre Evêque avoit voulu qu'on

dediast à Nostre-Dame, sous le titre de l'Annonciation.

Cette Image de la sainte Vierge fut solennellement exposée le iour de la Nativité de la tres-sainte Vierge, que la premiere Messe se dit en cette Chapelle, et tout ce qui y estoit de Sauvages luy offrirent en mesme temps, et cette petite Eglise, qu'ils luy avoient bastie, et leurs cœurs pour temple vivant de son Fils IESVS-CHRIST.

Cette Mere de misericorde nous a fait voir clairement qu'elle avoit agréé l'offrande de ces bons gens, et le desir qu'ils ont fait paroistre de la voir honorée en ce lieu. Et certes on auroit de la peine à croire combien ensuite cette Chapelle fut fréquentée. Les Dimanches et les Festes il y vient de toutes parts tant de Pelerins, des habitations Françoises, qui sont mesme les plus éloignées, que souvent ils ne peuvent pas tous y entrer. Plusieurs y font des neuvaines entieres, et d'autres qui ne peuvent pas quitter pour un si long temps leur ménage, substituent en leur place de bons Chrestiens Hurons, pour rendre à la sainte Vierge durant neuf iours, les respects qu'ils voudroient eux-mesmes luy presenter.

Cette devotion envers la Vierge ne se termine pas seulement à reciter en son honneur quelques prieres, elle passe jusques aux effets. Il n'y a quasi pas un des Habitans de cette coste, pour pauvre qu'il soit, qui ne se soit efforcé de luy presenter quelque chose.

La Mere de misericorde a trop de bonté pour ne pas reconnoistre la ferveur de ces bons gens, par des faveurs toutes extraordinaires. Comme le détail de ses graces, et de la devotion de ces bons gens seroit trop long à faire, nous le reserverons pour quelque autre occasion.

DE LA  
MISSION DES MARTYRS

DANS LE PAIS D'AGNIÉ OU DES IROUOIS INFERIEURS.

CHAPITRE V.

§ I.

*De la guerre des Agniés avec la Nation  
des Loups.*

**L**E Pere Jean Pierron, qui a le soin de cette Mission, a luy mesme écrit ce qui suit :

Vne des choses des plus considerables que j'aye à escrire, est l'attaque de Gandaouagué, qui est l'une de nos meilleures Bourgades, et la plus avancée vers le país ennemy. Le dix-huitième d'Aoust 1669. trois cens de la Nation des Loups, qui habitent le long de la Mer, vers Baston dans la Nouvelle Angleterre, se presenterent devant la palissade dès la pointe du jour, et commencerent à faire une si furieuse décharge de fusils, que les balles perçant et les pieux et les cabannes, éveillerent bientost les hommes, les femmes et les enfans qui estoient alors quasi tous profondement endormis. Les hommes priront aussitost le fusil et la hache en main, et pendant qu'ils defendoient la palissade, les femmes estoient les unes à faire des balles, et les autres à s'armer de cousteaux et d'armes defensives, s'il arrivoit quelque irruption.

Quatre Iroquois furent tuez d'abord dans la chaleur du combat, et deux blessez, dont l'un mourut fort peu de temps après. Le Bourg voisin alarmé prend la fuite de toutes parts, et porte la nouvelle à Tionnontoguen, esloigné de quatre lieues de ces deux premiers Forts, que tout le país estoit perdu, que Gandaouagué estoit assiégué par une ar-

mée de Loups, que toute la ieunesse estoit déjà par terre, et que peut estre Gandagaro, qui est le Fort voisin, étoit à present à l'extremité.

Cette nouvelle s'estant répandue par tout le país, dès les huit heures du matin nos Guerriers sans se troubler, s'habillent promptement de tout ce qu'ils ont de plus precieux, selon la coustume qu'ils observent en ces rencontres, et tous, sans aucun autre chef, qui les commande, que leur propre courage, donnent avec force sur l'ennemy.

Le fus des premiers à marcher, pour voir si parmy tout le carnage qui se faisoit aux palissades du Bourg, et où tant d'ames infidelles se perdoient, ie ne pourrois pas en sauver quelqu'une.

A nostre arrivée, nous n'entendismes que des cris lugubres, sur la mort des plus braves de ce Bourg ; l'ennemy s'estoit déjà retiré après deux heures environ de combat fort opiniastre de part et d'autre. Il n'y eût qu'un seul guerrier de la Nation des Loups qui demeura sur la place ; et ie vis qu'un Barbare, luy ayant coupé les mains et les pieds, l'écorcha, et enleva la chair de dessus les os, pour en faire un detestable repas.

Tous nos guerriers estant arrivés, et ne trouvant plus l'ennemy, firent faire promptement des farines, pour le poursuivre dans sa retraite. Les provisions estant prestes, ils se mirent aussitost en Canot sur nostre riviere qui est fort rapide, et comme ils suivoient le courant de l'eau, ils faisoient vne fort grande diligence. Mais la nuit les ayant surpris dans leur marche, ils firent avancer quelques-uns de leurs gens pour aller en queste de l'ennemy, et

décourir sans bruit le lieu où il s'estoit campé. Comme ces avant-coureurs y furent arrivez, ils voulurent pource remarquer mieux la situation, s'en approcher de fort prez ; mais ils ne le purent faire si doucement, que quelqu'un des Loups qui estoient postez assez près d'eux, ayant entendu du bruit ne criast selon leur coustume, Koué, Koué (c'est le qui-va-là des Sauvages) ; cependant comme on ne répondit rien, et qu'il ne pût aussi rien découvrir, il ne jugea pas à propos de donner l'alarme.

Les espions s'en estant retournez, ayans fait leur rapport de l'estat où estoit l'ennemy, on prit resolution, non pas de l'attaquer dans son réduit, où il paroissoit trop bien retranché, mais de luy dresser une embuscade sur la route qu'on croyoit qu'il devoit tenir.

Pour executer ce dessein, l'Iroquois prend un grand détour, va dresser son embuscade dans un lieu escarpé et fort avantageux, d'où l'on commandoit tout le chemin qui mene aux Hollandois. Le matin les Loups decampent, et comme ils marchent dans un défilé, selon la coustume des Sauvages, douze d'entre eux s'engagent sans y penser dans l'embuscade. Une gresle de balles dont ils se virent tout d'un coup accueillis, mit aussitost en fuite ceux que le hazard avoit espargnez. Des cris épouvantables s'éleverent aussitost de toutes parts dans la forest, et les Loups s'estant ralliez au mesme lieu où ils avoient campé, l'Iroquois les poursuivit avec chaleur. Les ayant joints, ils livrerent un furieux assaut ; d'abord les Loups firent une vigoureuse resistance ; mais la lâcheté de quelques-uns d'entre eux les ayant obligez de ceder à la fureur des Iroquois, dix de toute la troupe s'enfoncerent dans la terre, pour se defendre jusqu'à la mort. Ce nouveau retranchement fatigua horriblement nos Agniers ; mais comme ils sont gens infatigables et vaillans, ils ne perdirent ny le courage, ny l'esperance de les y forcer ; et pour le faire avec moins de peril, ils se servirent d'un vieux arbre qu'ils trouverent là, et qu'ils porterent

levant eux pour se couvrir ; ce qu'ils pouvoient faire, ne montant qu'un à un au lieu où l'ennemy s'estoit fortifié. Neantmoins cette adresse leur fut inutile ; car nonobstant cette machine, les Loups ne laisserent pas de faire grand feu de toutes parts, de tuer et de blesser quantité de nos gens ; et le combat assourément leur auroit esté encore beaucoup plus funeste, si la nuit qui survint ne l'eût terminé. Nos Sauvages avoient pris d'abord quatre femmes des ennemis, de vingt-quatre qui estoient venuës en cette expedition, et six hommes ensuite, dans la chaleur du combat.

Le lendemain matin comme ils revenoient à la charge, ils trouverent que l'ennemy s'estoit sauvé la nuit, et qu'il les avoit laissez maistres du champ de bataille. Les victorieux, suivant la coustume des Sauvages, couperent les testes de ceux des Loups qui estoient demeurez sur la place, pour en enlever les chevelures ; et ensuite ils prirent le soin d'enterrer ceux de leurs gens qui estoient morts dans la bataille.

On dit qu'il y eut près de cent Guerriers du costé des ennemis, qui perirent, ou par le fer dans la meslée, ou dans l'eau en fuyant. J'ay toujours eu peine à croire que le nombre en fust si grand, parce que les Iroquois ne rapporterent que dix-neuf chevelures de cette defaite.

J'ay appris depuis peu, des Loups qui s'estoient trouvez à ce combat, qu'ils avoient perdu seulement cinquante hommes, et les Iroquois près de quarante ; tant de ceux que les Loups tuerent dans leur marche, avant le siege de leur Bourgade, que dans le siege, et dans le combat qui se donna quelques iours après. On tient neantmoins qu'ils n'en perdirent que treize sur le champ de bataille.

Tandis que ces choses se passaient, j'étois à Gandaouagué, d'où je me disposois à faire ma visite ordinaire dans le Bourg voisin, n'ayant pas jugé à propos de suivre nos Sauvages dans l'incertitude d'un evenement dangereux ; mais aussitost que j'appris la victoire, ce fut environ trois heures après midy, je partis

moy seul pour aller trouver nos Guerriers, pour voir si ie ne pourrois pas en porter quelques-uns à reconnoistre celui de qui ils tenoient l'heureux succes de leurs armes. Je fis une telle diligence, que l'arrivay encore avant la nuit au lieu où le combat s'estoit donné, et qui estoit esloigné de nostre Bourg de près de huit lieues. Je leur témoignay la part que ie prenois à leur victoire; de quoy ils témoignèrent m'estre fort obligez; et chacun d'eux s'empressoit à me raconter toutes les particularitez d'une journée qui leur estoit si glorieuse. Mais comme mon principal dessein étoit de visiter les blessez, pour tâcher de les rendre capables des veritez de nostre Foy, par l'esperance que ie leur donnois d'une vie éternelle, et bienheureuse, ie les vis tous exactement; après quoy i'eus permission de parler aux captifs, et ie tâchay de les instruire en ce lieu-là mesme, de peur que ie ne le pusse pas faire si commodement dans nos Bourgs, à cause du mauvais traitement que l'animosité de tout le monde leur prepaçoit.

T'en trouvay deux qui m'entendirent assez volontiers; mais Dieu me favorisa tellement le lendemain, que leur ayant parlé fort amplement de nos mysteres, ie remarquay qu'ils y prenoient plaisir, et qu'ils n'estoient pas fort éloignés du Royaume de Dieu.

Nous partismes deux iours après le combat, en compagnie d'un grand nombre, tant de ceux qui s'estoient trouvez au combat, que de ceux qui les estoient venus voir. Les victorieux portoient les chevelures bien peintes, au bout des bastons faits pour soutenir ces trophées. Les Esclaves partagez en plusieurs bandes, marchoiēt en chantant; et comme ie m'apperceus qu'une des femmes captives avoit un enfant malade, qu'elle portoit à la mamelle, ie crus que ie ferois bien de le baptiser, le voyant en danger de mourir: ainsi m'approchant de luy, au temps que nous passions un ruisseau, ie le baptisay. Il sembloit que ce pauvre enfant n'attendoit plus que cette grace pour partir de cette vie: car il mourut

bientost après pour vivre éternellement au Ciel.

Vous pouvez iuger si ie ne m'estimay pas bien recompensé des fatigues de mon voyage, d'avoir esté assez heureux que d'arracher au Demon une proye qu'il esperoit d'enlever. Mais le Baptesme que tous les prisonniers me demanderent peu de iours après, fut pour moy un surcroist de consolation, et de joye, qui passe tout ce que l'on en peut s'imaginer.

Après donc que i'eus laissé un peu amortir le feu de la colere et de l'animosité des Iroquois à l'égard de ces miserables, voyant qu'on les avoit laissez seuls sur l'échafaut où ils venoient d'estre tourmentez, et où ils estoient encore environnez de toutes les chevelures de leurs compatriotes, qui servoient comme de trophée à la gloire des victorieux, ie m'approchay d'eux, et les ayant fait descendre de l'échafaut, ie les menay dans une Cabanne voisine, pour les y disposer à une mort Chrestienne. Commé ie leur parlois fortement de leur salut, i'entendois quelques-uns des Iroquois, qui se disoient les uns aux autres: Voy-tu comme il ayme nos ennemis? et d'autres qui adjoustoient, que ie devois laisser aussi brûler dans l'enfer, des gens qui leur avoient fait tant de maux; mais il s'en trouva parmy eux qui advoüoient que ie faisois bien de les instruire, et que la vengeance de l'homme ne devoit pas porter son ressentiment jusqu'au delà des bornes de la vie de son ennemy.

Ie pris de là occasion de dire à nos Agniers, que i'aimois leurs ennemis, mais du mesme amour que Iesvs-CHRIST nous aime tous, parce que ayant une ame immortelle, et aussi capable d'estre heureuse dans le Ciel, il estoit du devoir d'un Chrestien, de leur procurer à tous le mesme bonheur; qu'au reste nous ne devons faire dans le Paradis qu'une belle famille de veritables amis; parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qui nous ayant tous d'un mesme amour, unit en luy tous nos cœurs; et que c'estoit ce qui m'obligeoit d'aimer leurs ennemis; mais que pour eux, outre cette

obligation. commune qui m'engageoit à aymer tous les hommes de cette sorte, j'avois encore pour eux un amour tout particulier, parce que IESVS-CHRIST qui est le Maistre de nos vies, m'avoit envoyé chez eux, pour leur monstrier le chemin du Ciel, et non pas chez les Loups leurs ennemis. Et qu'enfin il estoit juste que ie les aimasse plus que les Loups, puisque ie vivois de leurs biens, qu'ils me connoissoient, et qu'ils souffroient que ie demeurasse en paix au milieu d'eux, et que ie ne sçavois pas si les Loups avoient pour moy les mesmes bontez.

J'estendis ce petit discours avec le plus de force que ie pus, et ie m'arrestay particulièrement sur la description de l'Enfer, dont ie leur representay vivement les tourmens effroyables, pour leur donner quelque compassion de ces miserables victimes, qu'ils alloient faire mourir dans les supplices. Mes paroles, aidées de la grace, firent une telle impression sur ces Barbares, que tous me dirent que ie faisois bien de les instruire.

Ie commençay donc de leur faire une instruction fort ample, de tout ce que ie jugeois necessaire pour les rendre capables de la Foy Chrestienne; et ils m'écouterent avec un silence admirable. Il est vray que ie receus vne assistance tout extraordinaire de Dieu, qui me fournit alors de paroles propres, et de puissantes raisons, qui suppléerent à la honte qu'avoit l'interprete dont ie me servois, d'enseigner devant le monde, ce qu'elle n'avoit pas encore bien appris.

Dès que l'instruction fut achevée, ie vis vne femme des captifs, qui de son propre mouvement, commença d'adresser vne longue priere à IESVS-CHRIST, pour luy demander son salut. Ensuite un des plus braves et des plus grands guerriers de cette Nation, qui dans le combat avoit tué de sa propre main plusieurs Iroquois, fit aussi publiquement à Dieu sa priere. Je me servis heureusement de la ferveur naissante de ces Neophytes, et après avoir porté tous les autres à suivre l'exemple de ces

premiers, et que tous eurent esté disposés au saint Baptesme, par les actes que ie leur fis faire, ie les baptisay.

Après vne telle consolation, qui étoit capable d'adoucir toutes les peines et les fatigues de mon employ, le bon Dieu m'en donna vne autre qui me combla de joye. J'appris qu'une autre bande de guerriers venoit d'arriver à une Bourgade assez peu éloignée du lieu où j'estois, et qu'ils avoient une femme captive. Je m'y transportay aussitost pour voir si ie ne pourrois pas gagner cette ame à Dieu. Il arriva le plus heureusement du monde, qu'au milieu des cruautez qu'on exerçoit sur elle, j'eus tout le loisir de l'instruire entierement de nos Mysteres, parce qu'elle m'écoutoit avec tant de plaisir et de joye, qu'il me sembloit voir sur son visage des marques certaines de sa Predestination; et comme elle ne respiroit que le Paradis, son Baptesme sans doute luy en ouvrit le chemin, estant morte aussitost qu'elle l'eut receu. Que la Providence de Dieu est admirable sur ses Predestinez! et qui auroit crû que cette femme deust trouver son salut dans sa captivité, et au milieu des feux de l'Iroquois, une gloire eternelle qu'elle n'eust possible jamais obtenuë si elle eust toujours demouré dans son pais.

Pendant toutes ces grandes occupations, il me vint une Lettre d'Onnontagué, où nos Peres me prioient de m'y rendre au plus tost. Cette nouvelle m'obligea de retourner promptement sur mes pas à Agnié, et de visiter tous les blessez, dans les six Bourgs qui estoient de ma Mission. Il faut avouer que Dieu sçait bien adoucir quand il luy plaist, les amertumes et les travaux des Missionnaires. J'avois fait en dix iours plus de cent lieues, pour tâcher parmi ces forests et ces affreuses solitudes, de rencontrer quelques ames que j'eusse pû gagner à Dieu: et comme si sa bonté m'eust voulu recompenser de ce peu de peine que j'avois prise, en me donnant ce que ie souhaitois le plus ardemment, outre les Loups et cette femme captive que j'eus le bien de baptiser, ie conferay encore le mesme Sacrement à

vingt-quatre personnes, trois iours avant que ie partisse pour me rendre à Onnontagué, parmi lesquels ie trouvoy des enfans, qui n'attendoient plus que cet heureux moment pour aller au Ciel, et qui moururent presque tous après y avoir esté disposez par le Baptesme.

Ces guerres affoiblissent terriblement l'Agneronnon, et ses victoires mesme, qui luy coustent toujours du sang, ne contribuent pas peu à l'épuiser. Au contraire, j'apprens que nos Colonies Françoises se fortifient tous les iours, par le grand nombre de familles qui s'establisent, et par le secours qu'on envoie tous les ans de France : de sorte que sur les connoissances que j'ay des deux païs, ie puis dire avec verité, que cet ancien et redoutable ennemy n'est plus tant à craindre aux François, qu'il estoit ; qu'au contraire il apprehende maintenant nos Armes, et n'a que du respect pour ceux qu'il méprisoit auparavant ; ce qui nous est merueilleusement avantageux pour leur conversion.

## § II.

### *Entreprise de quatre Nations Iroquoises sur un Fort des Loups leurs ennemis.*

La victoire de nos Agniers sur les Loups leur a esté plus glorieuse que profitable, à cause qu'ils sont tres-peu de monde en comparaison de leurs ennemis, qui peuvent leur opposer cinquante hommes contre un. Cependant elle n'a pas laissé de leur enfler le courage ; et sans considerer que leurs victoires mesmes les affoiblissent, et qu'ils perdoient beaucoup plus dans un seul de leurs guerriers, que leurs ennemis ne perdoient dans cinquante des leurs, ils prirent resolution de se venger de l'affront qu'ils croyoient avoir receu des Loups ; et les quatre Nations Inferieures s'estant iointes, comme interessées dans cette commune cause, on fit vne troupe de quatre cens guerriers, e on prit dessein d'attaquer un des

*Relation—1670.*

Fort de l'ennemy, situé proche de Mannate, et de s'en saisir plutôt par quelque stratageme, que par force ouverte. Leur dessein estoit concerté de la sorte : vne bande de huit ou neuf ieunes guerriers devoit aller faire quelque meurtre proche de la Pallissade, ou Fort, afin qu'au bruit de ce massacre, l'ennemy sortist hors de la place, et que l'ayant attiré dans l'embuscade, ils pussent sans peine se rendre maistres du Fort, lors qu'il seroit dépourveu de sa garnison.

Estant donc arrivés à la veuë du Fort, ils disposerent l'embuscade, et envoyèrent faire les premieres approches à la Palissade ; mais comme ils virent que personne ne sortoit, et que tout le monde se tenoit retranché dans le Fort, ils resolurent d'en venir à vne guerre ouverte, et d'attaquer la place de la mesme maniere que les Loups avoient attaqué Gandaouagué ; mais certes ce fut avec beaucoup moins de succez ; car ayants rencontré vne Pallissade impenetrable à tous leurs coups, ils desespererent de la pouvoir forcer, et furent enfin obligez de se retirer avec bien de la confusion, sans avoir tué, ni blessé aucun des ennemis, et deux des leurs ayant esté blessez.

Au temps que ces quatre cens hommes retournoient sans avoir reussi dans leur entreprise, vne petite bande composée seulement de cinq guerriers, arriva d'un autre quartier, toute glorieuse d'en avoir rapporté vne chevelure et amené un prisonnier.

Ie n'estois pas pour lors à Gandaouagué pour le disposer au Baptesme ; mais vne de nos Chrestiennes, nommée Marie Tsinodentes, qui avoit déjà quelquefois fait l'office de Catechiste avec bien du succez, s'estant renduë au lieu où estoit ce captif, elle fut fort surprise de voir qu'il faisoit sa priere à Dieu, selon ce qu'il avoit appris parmi des Sauvages Chrestiens, instruits par ceux de nos Peres qui ont soin des missions Algonquines. Elle s'approcha de luy, et l'instruisit de nos mysteres. Ce pauvre homme tout remply de consolation, remercia cette genereuse Chre-

stienne de ce qu'elle luy rendoit cette charité, dans un país ennemy, où il avoit crù ne pouvoir trouver autre chose, qu'une cruelle mort. En effet il fut mis à mort quelques iours après ; mais il mourut comme un predestiné, ayant esté baptisé un peu auparavant. Ce sont comme les premices de cette Nation si nombreuse des Loups, où i'espere qu'un iour Dieu donnera entrée à la foy, et que quelques enfans de ce país, qui sont allez au Ciel par un heureux Baptesme, y attireront sur leurs parens les benedictions du Ciel, et les lumieres de la Foy.

### § III.

#### *De l'estat du Christianisme parmy les Agniés.*

Comme ie faisois un iour la visite des Bourgades qui sont du ressort de ma Mission, ce que ie fais tous les huit iours, à moins que le mauvais temps ne me mette dans l'impossibilité de le faire, ie fus estrangement surpris de voir au milieu de la place d'un de ces Bourgs, vne grande Croix qu'on venoit d'y planter. D'abord ie me mis à genoux devant cette Croix, tant pour adorer mon Sauveur qui venoit prendre possession de ce país, que pour en donner de la veneration aux Habitans ; après quoy ie demanday qui estoit celuy dont la pieté s'estoit portée à planter cette Croix. On me répondit que la chose s'estoit faite par le consentement de tous les Habitans, et qu'on l'avoit ingée de tres-grande importance pour l'utilité publique.

Vne devotion tout ensemble et si nouvelle parmy ces peuples, et si generalement receuë, me combla de ioye, et me porta à me faire instruire du motif qu'ils avoient eu de l'establi. On me dit que celuy qu'ils reconnoissoient tous comme le prophete du país, avoit appris en songe, qu'il falloit planter vne Croix au milieu du Bourg, parce qu'elle les

protegeroit et les defendroit contre leurs ennemis, qui ne pourroient jamais les vaincre, tant qu'elle subsisteroit ; que cette Croix estoit la maistresse de la vie. Vous pouvez penser combien ce discours me surprit, et iusqu'où alla mon ravissement, de voir que l'ennemy mesme de la Foy estoit le premier à l'establi. Je pris de là sujet de les instruire du mystere de la Croix, et de leur confirmer ce que leur prophete clairement leur avoit dit, qu'elle estoit adorable, et veritablement la source de la vie.

Ie ne seçus pour lors que penser d'un songe si extraordinaire, auquel nos Sauvages, qui selon leur coustume le prennent pour vne Divinité, avoient si promptement et si fidelement obey, sinon que ce fust le Demon mesme qui eust donné ce sage conseil au faux prophete de cette Bourgade ; j'avois quelque sorte de raison d'en esperer un bon succez, parce que ie voyois que le Royaume de Sathan s'alloit détruire par luy mesme. En effet si la Croix est adorée comme le soustien et l'appuy du país, il est sans doute que le Christianisme y regnera bientost ; si la prophetie se trouue fausse, j'auray sujet de destruire le faux Dieu du país, en deceditant le songe, pour y establir la Foy du vray Dieu de toute la terre.

Ie louë sa bonté infinie de l'ouverture qu'il nous donne pour entrer si aisément dans le cœur de tous nos Sauvages, et de la facilité que nous en avons à leur inspirer les paroles de la vie et du salut. Ie n'en ay trouvé que deux dans toutes nos Bourgades, qui ne m'ayent pas voulu écouter sur ces matieres importantes ; l'un desquels est mort comme un reprouvé. En huit mois, i'en ay baptisay cinquante trois, dont la plupart estoient des enfans, qui sont morts aussitost après avoir receu le Baptesme. Car comme nous nous defions iustement de leur inconstance naturelle, i'en ay peu baptisé hors du danger de mort. La grande moisson qui commence à meurir, nous fournira comme i'espere, dequoy travailler les deux années sui-

vantes. T'invite à vne recolte si abondante les ames genereuses et pleines de zele.

## § IV.

*Les effets d'une Providence admirable de Dieu sur le salut de quelques Sauvages.*

Dieu souvent m'a conduit tout à propos pour le salut de quelques-uns, auxquels il ne restoit de vie, qu'autant qu'il en falloit pour les disposer au Baptesme.

Le second de Novembre 1669. ayant iugé à propos d'aller visiter mes Sauvages, qui estoient à la pesche à dix lieuës du Bourg où ie demeure, estant arrivé au lieu où ie les auois veus l'Esté passé, ie fus fort surpris de n'y trouver personne. Mais comme ie m'en retournois pour aller passer la nuit sous quelques écorces que j'avois remarquées en passant, ie fus inspiré de suivre un petit sentier que ie rencontray à l'écart; il me vint vne forte pensée, que ie trouverois infailliblement ce que l'estois venu chercher de si loin. Les seuls pas d'une personne que i'apperceus fraîchement imprimez sur la neige, me porterent à m'abandonner à cette route inconnuë. Je penetray donc tout seul dans ces vastes Forests; ce n'estoit pas neantmoins sans quelque forte inquietude, à cause que la nuit n'estoit pas fort éloignée; enfin après deux grandes lieuës de chemin, i'arrivay heureusement le Soleil couché, au lieu où les Sauvages avoient dressé leurs Cabannes. Si tous ces pauvres Sauvages furent ravis de me voir, ie vous assure que ie le fus encore beaucoup plus, de les avoir trouvez; mais tout le bon accueil qu'ils me firent, en me regalant de quelques petits poissons, n'apporta pas tant d'adoucissement aux fatigues de mon voyage, que le Baptesme que ie donnay à un petit enfant, qui quitta aussitost après la terre pour aller au Ciel, et la penitence heureuse d'un moribond, qui avoit vescu depuis longtemps dans le libertinage assez or-

dinaire à ces peuples. Je crus auoir esté assez bien recompensé de mes peines, que d'avoir contribué au salut de ces deux ames, qui auroient sans doute esté perduës pour toute eternité, si la providence de Dieu ne m'eust conduit d'une maniere merveilleuse, où elles estoient.

Vn guerrier qu'on rapportoit dange-reusement malade, en passant par le Bourg où l'estois, y coucha seulement vne nuit. Comme i'en fus aduertiy, ie me transportay aussitost dans la Cabanne où il estoit, son mal me paroissoit estre sans remede. Je luy parlay fortement de son salut, et ie fus assez heureux pour en estre écouté avec plaisir. Je le dispose, en luy faisant faire des prieres a Dieu, à en obtenir la grace du Baptesme et d'une bonne mort, et l'ayant quitté pour vne affaire pressante, avec dessein de revenir dans un moment, pour achever son instruction et pour le baptesme, ie retournay aussitost, et ne le trouvant plus, ie fus saisi d'une frayeur horrible, dans la crainte qu'il ne fust mort sans le Baptesme, par ma faute; mais i'appris qu'on l'avoit transporté dans un autre Bourg, éloigné de celui où il avoit passé la nuit, d'environ deux lieuës et demie. Je m'y rends en diligence, et par le plus grand bonheur du monde, ie le trouvay encore en vie. Mon nepveu, luy dit un de ses oncles, qui estoit de mes amis, voicy celui qui porté la parole de Dieu, qui te vient chercher sçachant le danger où tu es; et comme il veut te procurer un bonheur eternal, écoute bien ce qu'il te dira, et ne manque pas de l'exécuter. Il témoigna qu'il m'écouteroit volontiers. Je luy parlay donc de Dieu, et des grandes esperances que nous donne la Foy Chrestienne. Je le fis prier avec moy, et ensuite ie le baptisay avec vne ioye incroyable. Ce fut la veille de sa mort, et de son bonheur eternal.

I'en rencontray un autre, en faisant mes visites ordinaires, que la misere avoit rendu aussi pâle et aussi defait qu'un mort. Je le saluay, et l'encourageay à souffrir son mal avec patience,

n'ayant pas pour lors le loisir de l'entretenir. Dès le lendemain matin ie l'allay voir pour luy parler de son salut, à quoy il prit tant de plaisir, qu'il me pria de ne le point abandonner dans vne affaire si importante. Peu de iours après, se trouvant assez instruit, et fort touché, il m'enuoya un de ses parens pour me prier de le venir baptiser. Quand ie le vis si resolu de faire tout ce que ie luy avois dit, et surtout de ne point se iamais servir de ceux qui invoquent les Demons dans leurs remedes, ie le baptisay, quoy que le danger de sa maladie ne parust pas encore si evident, mais afin qu'il profitast du peu de temps qui luy restoit à viure. En effet plus son mal s'augmentoit, et plus il pensoit à l'autre vie, et avoit moins de peine à quitter celle-cy. Si ie ne l'allois visiter trois fois le iour, il m'envoyoit querir. Ça, mon frere, disoit-il, prions Dieu; et il avoit si fort à cœur l'exercice de la priere, que si ie luy donnois quelques petites douceurs, que i'avois coustume de donner aux malades, il n'en vouloit point prendre, qu'il n'eust rendu auparavant ce petit hommage à Nostre Seigneur. Voicy ses bons sentimens, et ses prieres ordinaires qu'il faisoit pendant sa maladie: Iesvs, disoit-il, toy qui es le Maistre de ma vie, ie te remercie d'avoir eu pitié de moy. Je sçais maintenant que tu m'as aimé: car si ie fusse mort à la guerre, où i'ay esté si souvent, ie brûlerois à present dans les feux d'enfer, qui ne s'esteignent point. Tu as eu la bonté de me prolonger la vie, pour quelque temps, et de m'envoyer un de ceux qui portent ta parole, et qui vont prescher la Foy par tout le monde, afin de m'instruire et de me baptiser; après quoy tu veux me faire quitter la terre pour me conduire au Ciel, où ie dois estre eternellement heureux. Je te remercie, Iesvs, de t'estre souvenu de moy: ie me souviendray aussi de toy tant que ie viuray. Je t'offre de tout mon cœur ce que ie souffre: tu as souffert pour moy, parce que tu nous aimois; et moy ie souffre pour toy, parce que i'ay peché. Aye donc pitié de moy,

oublie toy de mes pechez, et ne permets pas qu'ils m'entraînent dans les enfers.

Ces prieres me donnoient de la devotion, et m'obligeoient à l'aller voir autant de fois qu'il le desireroit, auant que de mourir.

Il appella le peu de parens qu'il avoit, et leur dit: le veux qu'on sçache que ie suis Chrestien. Ainsi qu'on écoute la voix de ce Pere qui m'a baptisé, et qui m'ouvre le chemin du Ciel, où est le bonheur eternal. Faites tout ce qu'il ordonnera pour mon enterrement; car ie veux estre enterré comme les Chrestiens, et si vous m'aimez, vous ferez tous comme moy, et mourrez tous Chrestiens.

Il fit venir ensuite la plus fervente de nos Chrestiennes, afin qu'elle publiast ce qu'il venoit de dire; et il luy donna le petit meuble qu'il avoit, crainte qu'on ne l'enterrast avec luy, selon la coutume du pais. Il demanda dés-lors à estre transporté dans nostre Chapelle, afin d'y mourir et d'y estre enterré. Pour sa consolation ie l'entretins dans cette esperance, tant qu'il vescu; mais ie ne pûs luy accorder qu'une partie de ce qu'il demandoit, il y fut enterré. A chaque visite il me reiteroit souvent cette priere, disant que puis qu'il estoit tout à Dieu, il ne pouvoit mieux mourir que dans la maison de Dieu.

Je le veillay jusqu'à deux heures après minuit. Il rendit son ame à Dieu le 27. Janvier, et il estoit âgé de trente huit ans, n'ayant vescu qu'un mois après son baptesme; et il passa tout ce temps avec autant de pieté qu'eust pû faire un tres-fervent Religieux pour se disposer à la mort. Il fit aussi paroistre vne patience admirable dans des douleurs tres-violentes qu'il souffroit durant sa maladie. Il s'appelloit Tegannahkouahsen; ie luy avois donné le nom de Jean au baptesme.

Je le fis apporter dans nostre Chapelle après sa mort, où ayant demeuré exposé quelque temps, nos Chrestiens le porterent en terre avec le plus de solemnité qu'il nous fust possible. On portoit vne Banniere qui marquoit l'in-

nocence baptismale qu'il avoit portée dans le Ciel. T'allumay tout ce que j'avois de Cierge, pour luy faire comme vne Chapelle ardente. La foule du peuple y fut si grande, que nostre Chapelle ne pouvoit tous les contenir. Je trouvoy que c'estoit vne occasion favorable de prescher, mesme aux Infideles qui s'y trouverent en grand nombre. Mes Freres, leur disois-je, vous pleurez, et vous estes accablez de tristesse à la mort de vos parens ; mais nous autres Chrestiens, nous chantons et nous nous rejouissons, lorsque quelques-uns des nostres meurent, ainsi que vous voyez maintenant. Les ames bienheureuses qui sont au Ciel, ont déjà receu avec ioye celle de cet homme dont vous voyez là le corps ; elle y est comblée d'vne ioye qui ne finira iamais. Ces Cierges que vous voyez allumez, sont comme des estoiles du Ciel, où il est à present couronné de gloire ; et cette belle estoffe dont ie l'ay couvert, n'est qu'vne foible representation de la robe admirable et éclatante dont Dieu l'a revestu. Au reste, nous ne sommes venus icy, et nous n'avons quitté nos parens, nos biens et la douceur de nostre patrie, que pour vous procurer à tous le mesme bonheur, que ie vous promets de la part de Dieu, et qui vous sera infailible, si vous écoutez sa parole, et si vous obeïssez à sa loy avec fidelité.

Après ce petit discours, le Convoy marcha, et nous le suivions en chantant des Psaumes, iusqu'au lieu où ce corps devoit estre enterré.

Peu de iours après un petit enfant de ses proches parens fut baptisé, et s'alla ioindre avec luy dans le Ciel.

Dieu se servit de cette heureuse mort pour toucher si fortement sa mere, qu'elle vint publiquement me presser de l'associer à la compagnie de nos Chrestiens ; mais quoy qu'elle eust esté fort instruite, toutes fois ie voulus differer encore son baptesme, ne pouvant à mon advis apporter trop de precaution pour accorder cette faveur, qui est d'autant plus estimée, qu'elle couste plus à obtenir.

Dans la mesme Cabanne, six personnes, tant adultes qu'enfans, moururent fort peu de temps après, ayans tous receu le saint Baptesme. Heureuse Cabanne d'avoir esté le sejour de tant de predestinez, vous meritez d'estre cent fois plus prisée, que tous les Palais des Grands.

Ie finiray par le recit d'vne mort qui ne fut pas moins precieuse devant Dieu. Il est vray qu'elle me fut assez sensible, parce que ie perdois le plus ferme appuy de cette Eglise naissante. C'estoit d'vne ancienne Chrestienne, qui avoit toujours conservé vne rare innocence, au milieu du libertinage et de l'impiété de ceux de son país. Son plus grand vice, estoit de se mettre quelque fois en colere contre ceux qui parloient mal de nostre Foy. Son zele estoit si grand pour l'augmenter, qu'elle preschoit par tout où elle rencontroit des auditeurs ; mais elle estoit plus admirable lorsqu'elle s'acquittoit de cet employ dans la Chapelle, et qu'elle y expliquoit les tableaux qu'on y exposoit pour ce suiel. Elle me venoit quelquesfois trouver avec neuf ou dix ieunes filles, qu'elle avoit gagnées à la Foy. Tiens, mon frere, me disoit elle, voilà de braves enfans que ie t'amene, enseigne leur bien les principes du Christianisme, et acheve ce que j'ay commencé. Elle commençoit et finissoit ordinairement ses entretiens, par leur représenter fortement qu'il n'y avoit rien au monde de plus important que la Foy, et le service de Dieu. Aussi estant malade à la mort, c'estoit presque l'unique sentiment qu'elle imprimoit à ses deux filles ; et elle le faisoit avec tant de zele et d'unction, que ses paroles penetraient leur cœur, et les remplissoient d'vne consolation si sensible, que survenant quelquefois lorsqu'ils estoient dans ce saint entretien, ie trouvois la mere et les filles toutes baignées de larmes.

Quoy qu'elle fust si fort incommodée, qu'à peine pouvoit-elle sortir de sa cabanne ; toutefois elle ne manquoit iamais de venir rendre ses petits devoirs à Nostre Seigneur, au soir et au matin, dans la Chapelle ; quelque vive dou-

leur qu'elle ressentist, et quelque mauvais temps qu'il pût faire ; elle y demeuroit ordinairement vne demie-heure, à chaque fois.

Depuis qu'elle eut conçu l'esperance d'une vie immortelle, elle n'eut plus d'attache pour celle-cy, quoy qu'il soit naturel aux Sauvages d'establiir leur felicité dans sa conservation. Dieu est le Maistre de nos vies, disoit-elle, ie suis tousiours preste de luy rendre, quand il luy plaira, celle qu'il m'a donnée.

L'amour de la pureté que la Foy fit naistre en son ame, estoit si admirable, qu'au moindre mot qu'elle entendoit qui pût blesser cette vertu : Ne sçavez vous pas, disoit-elle aux plus libertins, que ie suis Chrestienne, et que la Foy m'est plus precieuse mille fois que la vie ?

Elle s'estoit renduë la presence de Nostre Seigneur si familiere, qu'elle continua de s'entretenir avec luy iusqu'à ce qu'elle luy rendist son ame. Elle mourut après avoir receu tous les Sacrements qu'on administre en cette extremité ; et elle nous laissa tout ensemble et le regret de sa perte, et la consolation du bonheur dont ie croy qu'elle iouït dans le Ciel.

### § V.

*Du zele admirable que nos Chrestiennes ont montré dans la deffense de leur Foy, par les disputes contre les Hollandois, et de leur serueur en d'autres rencontres.*

Il n'est pas croyable combien le voisinage des Hollandois nuit à la Foy, soit à cause de l'eau-de-vie qu'ils vendent à nos Sauvages, qui leur est vne source eternelle de debauches, soit parce qu'ils tâchent de leur donner de mauvaises impressions de nostre Religion. Il est vray que depuis quelque temps ils sont plus reservez en cette matiere, parce qu'ils ont souvent éprouvé que la fermeté et la capacité mesme de nos Chrestiens leur ostoiert toute espe-

rance de pouvoir les ébranler. En rapporteray quelques exemples, qui feront voir tout ensemble et l'impiété de ces Heretiques, et la pieté de nos Chrestiens.

Vn iour que ces ennemis de la Foy s'apperceurent qu'une bonne femme portoit par tout où elle alloit, vne image de la sainte Vierge, pour ne perdre iamais de veüë celle en qui elle avoit après IESVS-CHRIST, toute son esperance, ils firent tout l'imaginable pour la destourner de cette sainte pratique ; et comme ils virent en mesme temps que la pieuse coutume de nos Chrestiennes estoit de porter un Chapelet au col, pour faire vne profession publique de leur Religion, ils tâcherent de les en détourner par des paroles artificieuses, et colorées d'une fausse apparence de pieté. N'est-ce pas idolatrer, leur disoient-ils, que de rendre à vne creature l'honneur, qui n'est deu qu'à Dieu seul ? et que vous estes malheureuses d'estre tombées entre les mains de gens qui au lieu de vous retirer de l'idolatrie, vous y engagent tout de nouveau ? En quel lieu de l'Escriture ont-ils veu que Dieu nous ordonne de le prier sur quelques petits morceaux de bois, tels que vous les portez sur vous ? Ces choses sont des ouvrages de l'esprit humain, et non des loix du Seigneur.

Vne de nos Chrestiennes qui estoit presente, ne pût souffrir un discours si impie ; vne iuste indignation luy fit prendre aussitost la parole pour toutes les autres, et la porta à répondre aux Heretiques en ces termes : Certainement vous montrez ou que vous avez bien peu d'esprit, ou que vous croyez que nous sommes bien peu éclairées dans nostre foy. Pensez-vous que nous honorions la sainte Vierge comme la Maistresse de nos vies ? Vous vous trompez : nous sçavons trop bien le culte que nous devons à Dieu, pour le rendre à vne creature. Nous n'ignorons pas que c'est luy seul qui a créé toutes choses, et qu'ainsi c'est luy seul que nous devons honorer comme nostre souverain Seigneur ; mais comme il a voulu se faire homme, pour nous

sauver, et qu'il a choisi Marie pour être sa Mere, n'est-il pas raisonnable que nous l'honorions en cette qualité ? Si IESVS-CHRIST son Fils l'a luy mesme honorée, si les Anges et les Saints luy rendent leurs respects dans le Ciel, pourquoy ne luy rendrons-nous pas nos devoirs sur la terre ? Au reste ce Chapelet que nous portons, nous sert pour luy rendre tous les iours un nombre réglé de nos hommages. Son image que nous avons si souvent devant les yeux, la represente elle mesme à nostre esprit, et renouvelle dans nos cœurs l'amour, la confiance et le respect que nous devons avoir pour la Mere de nostre Sauveur.

C'est ainsi que le zele de cette bonne Chrestienne triompha de la malice de ces Heretiques, qui n'oserent plus s'exposer vne autre fois à la confusion qu'ils venoient de recevoir.

La mesme chose arriva à quelques autres Hollandois, qui s'efforcèrent de decréditer dans l'esprit de nos bonnes Sauvages, l'usage qu'elles avoient de porter un Crucifix à leur col. Vous estes bien simples, leur disoient-ils, de croire qu'il faille honorer du bois et de l'airain, comme si c'estoient les maistres de nos vies. A quoy vne des plus zelées de nos Chrestiennes répondit en ces termes : Quand nous prions prosternez devant cette Croix, nous ne nous adressons pas à ce bois, ou à ce cuivre, comme à celuy qui nous a faits ce que nous sommes : car nous sçavons trop bien que Dieu, qui est l'auteur de nos vies, est un pur esprit, qui ne se peut voir des yeux du corps, que nous ne verrons comme il est, que dans le Ciel. Nous n'ignorons pas que le bois et le cuivre sont bien moins que nous, et qu'ils ne peuvent rien ; mais nous portons ce Crucifix, parce qu'en le voyant nous nous ressouvenons que IESVS-CHRIST a esté attaché à vne Croix, et qu'il y est mort pour nous donner la vie, et nous meriter le Paradis : c'est pour ce suiet que nous l'aimons et l'adorons en cette Croix, comme nous l'adorons dans le Ciel.

Vne réponse si sage, et si pleine de

piété, toucha quelques vns de ces Heretiques, et ferma la bouche aux autres, et ils furent tous contraints par la force de la verité, de leur dire qu'elles avoient raison d'en agir ainsi, et qu'elles étoient fort bien instruites.

Nos Chrestiennes neantmoins ne se contenterent pas d'avoir ainsi vaincu les ennemis de nostre Foy ; mais pour les empescher de leur tenir vne autre fois de tels discours, la plus fervente d'entre elles, nommée Marie, les entreprit hautement, et leur dit avec vne force digne de son zele : Vous nous pressez de ne pas écouter la voix de ceux qui nous portent la parole de Dieu, est-ce vous que nous écouterons ? Vous, dis-je, qui ne nous avez iamais enseigné qu'à mal faire ? Vous qui ne cherchez que nos Castors et non pas le salut de nos ames ? Vous qui nous chassez mesme du lieu de vos prieres, lorsque nous y voulons entrer, comme si nous le devions profaner ? Vous enfin que le seul interest attire en ce país, et non le zele de la Foy ? Les Peres qui nous instruisent n'estant venus chez nous que pour nous enseigner la verité, et le chemin du Ciel, n'ont quitté leur país et leurs amis, que pour travailler au salut de nos ames : c'est ce qu'ils cherchent vniquement ; ils ne nous parlent iamais ny de Castor, ny de Pourcelaine, ny de tout ce que nous estimons le plus, sinon pour nous porter à les mépriser, et à n'estimer que le Ciel. C'est dans cette veüe qu'ils nous disent si souvent, que tous les biens de cette vie sont peu stables, qu'il les faudra quitter à la mort, et qu'il faut desirer vniquement vne vie eternelle, et les biens du Paradis que nous ne perdrons jamais. Ils nous traitent mesme avec respect, et iamais ils ne sont plus aises que quand nous allons à la Chapelle pour nous y faire instruire : ainsi comme ils nous donnent les biens du Ciel, sans nous demander ceux de la terre, il est clair que nous devons leur donner toute creance plutôt qu'à vous. Nous sommes tous resolu de leur obeir, et de croire tout ce qu'ils nous diront ; parce qu'ils ne nous diront rien qui ne soit pour le

salut de nos ames ; et que nous voulons estre bienheureux avec eux dans le Ciel. Pour vous autres, vous serez tous damnez ; car ie sçay que vous ne valez rien, et que vous ne tâchez qu'à nous corrompre. Sçachez donc qu'après vostre mort, l'Enfer sera vostre partage, comme il est l'eternelle demeure des méchans que vous imitez.

Ces Heretiques surpris de la fermeté de cette femme, se contenterent de luy dire, que s'ils faisaient des fautes, ils en demandoient pardon à Dieu. Oüy mais, adjousta cette Chrestienne, vous ne vous confessez pas ; et c'est neantmoins le seul remede qui efface les pechez.

Dans le temps de cette dispute, commela Cloche eût sonné pour aller au Presche cette femme y entra avec les Heretiques qu'elle venoit de vainere, et s'estant placée au milieu de l'assemblée, elle se mit aussitost à genoux, à la veuë de tout le monde, commença de reciter son Chapelet, ce qu'elle fit avec vne grande devotion tout le temps que le Ministre prescha ; ensuite de quoy, comme elle vit qu'on alloit par le Temple recueillir les charitez du peuple, elle y contribua comme les autres.

Vne conduite si sainte et si genereuse ravit tellement les Hollandois, que les uns la prioient de leur enseigner la maniere dont elle prioit Dieu ; d'autres la prioient instamment de leur vendre la petite statuë de Nostre-Dame qu'elle avoit, et que la Mere Superieure des Ursulines de Quebec luy avoit envoyée ; mais elle protesta tousiours qu'elle ne s'en deferoit iamais qu'avec la vie ; et comme on la pressoit de dire comment elle honoroit la Sainte Vierge : Voicy, répondit-elle, ce que ie luy dis : Marie, qui es Vierge, tu as IESVS-CHRIST pour Fils ; ainsi exhorte-le de nous accorder ce que nous luy demandons. Remarquez, adjousta-t-elle, que par là ie ne dis pas qu'elle soit Dieu ; mais seulement qu'elle prie Dieu pour nous, afin qu'il nous fasse la grace de bien mourir. Or Dieu ne luy refusera rien,

parce que c'est sa Mere, et une Mere qu'il aime seule, plus que tous les hommes ensemble. Ainsi Marie s'adresse à son Fils IESVS-CHRIST, et luy dit, mon Fils, ie veux faire du bien à ceux qui implorent mon assistance ; c'est pourquoy ie vous prie de me donner ce que ie vous demande pour eux. Alors le Fils dit : Ma Mere, disposez de mes graces en faveur de qui vous le voudrez : tout est à vous.

Comme elle eut dit ces choses, à ces Heretiques, une femme Hollandoise, qui l'avoit écoutée, la mena dans sa maison, et luy dit : Continuë comme tu fais, à bien deffendre la foy Catholique : c'est l'ynique creance et la veritable. Je n'ay point d'autre Religion que la tienne : écoute tousiours celui qui t'enseigne. Ensuite elle luy montra des Images, des Crucifix et des Chapelets qu'elle auoit. C'est pour te faire voir, luy dit-elle, que ie prie comme toy, et que ie croy ce que tu crois. Après ce petit entretien, qui combla de joye cette bonne Sauvage, la Hollandoise la regala de quelques fruits.

Il est arrivé plusieurs fois que quelques-uns ayant menacé nos Chrestiennes, que leur zele dans la foy leur pourroit bien couster la vie, elles repondoient toutes avec une generosité égale à celle des Martyrs : Que la vie ne leur estoit plus rien depuis qu'elles l'avoient consacrée à Dieu dans le Baptesme.

Marie Tsiaoëntes adjousta, que quand on devroit luy couper les bras et les jambes, on luy arracheroit plustost la vie, que la foy ; elle donna bientost après des preuves d'une si genereuse resolution.

Quatre determinez resolurent de l'envyvrer. On l'invite pour cet effet à un festin qui se faisoit dans le Bourg, et où l'on devoit boire de l'eau de vie ; elle y va, sans rien sçavoir du mauvais dessein qu'on avoit concerté. Tous les conviez estans assis à terre sur des nattes, à leur ordinaire, on commence à boire. Son tour vint : elle refusa de prendre de l'eau de vie. J'ay fait, adjousta-t-elle, assez de folies en cette

matiere, avant mon baptesme ; ie suis resoluë d'estre plus sage, que je ne l'ay esté sur ce point. On la presse ; elle refuse constamment de le faire. On la menace de la maltraiter ; elle dit qu'elle ne craint rien au monde que le peché. Des menaces on en vient aux effets ; elle soultient toutes les insultes avec vn courage invincible ; enfin ces quatre débauchez la prennent, l'un par les bras, l'autre par la teste, et le troisième par le milieu du corps, pendant que le dernier tâche de luy verser de l'eau de vie dans la bouche ; mais elle tint les dents si serrées qu'il leur fut impossible de luy en faire avaler une seule goutte.

Ce n'est pas la seule occasion où cette genereuse Chrestienne a donné des preuves de son courage ; et son exemple a tellement animé toutes les autres, qu'il n'est point d'insultes ny de violences qui puissent ébranler leur fermeté.

Vn iour quelques-unes ayant esté invitées à un festin, où elles avoient tout sujet de croire que tout seroit dans l'ordre, et que l'on ne souffriroit rien qui pût blesser l'innocence et la pureté du Christianisme, parce que ce festin se faisoit chez une Chrestienne desia avancée en âge ; mais elles furent bien surprises d'entendre que le Sorcier qui présidoit à ce festin, declara d'abord qu'il estoit ordonné pour retablir la santé d'une personne malade. Au mesme temps Marie Tsiaoüentes se leve, et dit tout haut : Qui est vray Chrestien, qu'il me suive, et qu'il sorte avec moy : pour ceux qui ne le sont que de nom, ils peuvent demeurer à ce festin superstitieux. Elle fut suivie de quatre ou cinq des conviées. Vne resolution si ferme et si extraordinaire en ce pais, donna de l'étonnement et de l'admiration à toute la compagnie, qui ne pouvoit assez s'étonner comme des femmes avoient osé faire une chose qui passe chez ces Peuples pour une faute capable de diffamer celuy qui y tombe ; c'est pour ce sujet qu'on les traite comme des personnes qui n'ont ny jugement ny honnesteté dans leur conduite, et qui

ne sçavent pas vivre. On dit qu'elles ne doivent pas s'étonner si elles sont pour la pluspart, ou pauvres, ou captives, ou abandonnées de tout le monde ; mais ces bonnes Chrestiennes n'opposent à tous ces reproches qu'une patience et une fermeté qui surprend tous ceux qui tâchent en vain de les ébranler.

On nous a appris, disent-elles ordinairement en ces occasions, que Iesus Christ et les premiers Chrestiens, n'ont pas esté mieux traitez que nous ; il ne nous peut rien arriver de si facheux, que nous ne soyons prestes de le recevoir de la main de Dieu, il nous suffit que nostre pauvreté ne luy déplaisit pas, et qu'elle ne nous empeschera pas d'estre bonnes Chrestiennes ; cela seul nous la rend agreable. Nous n'attendons pas de ceux qui nous instruisent, qu'ils nous donnent les richesses de la terre ; nous nous contentons qu'ils travaillent à nous mettre en possession de celles du Ciel. Pour ce qui est des Coustumes de nostre pais, nous ne refusons pas de nous accommoder à celles qui sont conformes à la raison, et à la Loy de Dieu ; mais nous ne pouvons nous resoudre d'observer celles qui blessent l'une et l'autre.

Il n'est pas concevable combien le zele de ces bonnes Chrestiennes, donne de consolation, et combien il m'a animé à les ayder, au peril mesme de ma vie.

Il semble mesme que les meres inspirent cette grandeur d'ame à leurs petits enfans. Vn d'entr'eux récemment baptisé tenant un iour un Crucifix en la main, et se ressouvenant des insultes et des outrages que sa mere recevoit ordinairement pour la Foy Chrestienne, disoit à nostre Seigneur : O Iesus, toy qui es le maistre de nos vies, tu as bien souffert ; car on t'a cloué à une Croix, on t'a couronné d'épines, et enfin on t'a fait cruellement mourir : la mesme chose qui t'a causé la mort, est ce qui cause à ma mere des grands desplaisirs. Cette bonne mere estoit dans un coin de la cabanne, d'où sans estre veü de l'enfant, elle entendoit avec une joye incroyable le pieux

entretien qu'il avoit avec son Dieu ; et ce fut elle-mesme qui me le rapporta peu de jours après.

Le ne baptisay qu'à Pasque dernier cette femme Chrestienne ; et comme ie faisois difficulté d'accorder la mesme grace à ses enfans, elle et sa mere qui estoit presente, m'en firent des prieres si pressantes, que ie me laissay vaincre à leur pieté. Tu voy, me disoient-elles, nos enfans, que nous aimons comme nous mesmes, et à qui nous ne voulons pas moins de bien qu'à nous ; tu sçais les dangers de mort où nous sommes tous les iours à cause de l'ennemi qui nous tuë par tout où i nous rencontre, et qui peut-estre viendra bientost nous assieger iusques dans nostre Bourg ; tu fais cependant de la difficulté de baptiser ces petits innocens : sçache que s'il arrive qu'ils meurent sans baptesme, tu en répondras devant Dieu, et que nous nous élevons alors contre toy pour te le reprocher. Parle, qu'est-ce qui t'empesche de leur faire le mesme bien qu'à nous ? tu sçais qu'ils le meritent mieux qu'à nous ; car nous avons peché, et eux n'ont point encore assez de raison pour estre capables d'offenser Dieu. Si tu nous as aimées iusqu'à nous procurer un si grand bien, tu dois aimer encor plus ces innocens, et ne le leur pas refuser. Ce discours me surprit, et me toucha également ; de maniere que i fus contraint de baptiser les deux plus jeunes de ses enfans, et de differer le autres, iusqu'au temps où ils seroient suffisamment instruits.

Le premier de ces jeunes enfans, âgé de quatre ans, qui est celuy dont i viens de parler, fut nommé Athanase et l'autre, âgé seulement de deux ans recut le nom d'André, et il fait desirer tant d'ardeur pour la Foy que comme il ne peut pas encore parler il fait suppléer sa main au defect de sa langue, allant luy-mesme prendre le bras de ceux qu'il voit manquer à faire le signe de la Croix, et le leur portant au front, il les oblige à s'acquitter de ce devoir. Je l'ay veu de mes yeux avec plaisir.

## § VI.

*Du nombre des Agniés baptisez, des moyens dont on se sert pour leur conversion, et des grandes esperances qu'ils en donnent par le changement tout extraordinaire qui s'est fait dans leurs esprits.*

Nous ne sommes pas au temps des Apotres et de l'Eglise naissante, lorsque pour établir la foy de IESVS-CHRIST dans l'esprit des peuples, Dieu operoit des prodiges dans toute la nature, et que les graces du Christianisme trouvoient des cœurs disposez par les miracles à recevoir vne loy si merveilleuse. Vn Sermon de saint Pierre fut suivi de la conversion de trois mille hommes ; et les discours des Apostres avoient tant de force et de pouvoir sur les esprits, qu'il n'estoit rien de plus ordinaire, que de voir des gens convaincus et touchez de ce qu'ils avoient entendu, se dépouiller de tous leurs biens pour suivre IESVS-CHRIST.

Nous ne sommes plus dans le temps ny des grands miracles, ny des conversions si merveilleuses. La Foy s'insinuë doucement dans les esprits, sans les ébloüir. C'est ce qui est cause que des peuples aussi barbares et aussi grossiers que le sont nos Sauvages, ne se rendent pas tout d'un coup aux veritez qu'on leur presche : ils n'y voient rien qui ne soit la proscription de tous leurs attachemens, rien qui ne soit au-dessus des sens et de la raison ; de maniere qu'ils ont bien de la peine à s'en laisser convaincre, et à se soumettre aux loix du Christianisme.

Le plus grand miracle que puisse faire un Missionnaire en ce país, c'est de joindre au zele qu'il apporte d'Europe, vne douceur qui entre avec adresse dans l'esprit de ces barbares, et vne patience qui ne se rebutte jamais de leur mauvaise humeur. Sans ces deux qualitez il ne luy est pas possible, ny de faire aucun fruit dans ces Missions, ny d'y perseuerer mesme longtemps. Il faut sçavoir ménager ces

esprits, il faut attendre de Dieu seul le fruit de nos travaux, c'est à luy à rendre feconde la terre que nous cultivons, et que nous arrousons de nos sueurs et de nos larmes. Quand il luy plaist, il nous donne la consolation de voir que nos peines ne sont pas inutiles, et il prend plaisir d'adoucir l'amertume de nos travaux par quelques miracles de sa grace.

Depuis huit mois j'ay baptisé seulement cinquante trois personnes, qui sont presque toutes allées au Ciel. Quand ie n'aurois contribué qu'au salut d'une seule ame, ie m'estimerois trop bien payé de toutes mes peines, puisque IESVS-CHRIST a donné son sang pour elle.

Je n'ay baptisé que trois femmes adultes, après les avoir long temps éprouvées. J'espere qu'elles seront de ferventes Chrestiennes. Peut-estre que les hommes ressentiront dans quelque temps les mesmes impressions de cette grace, qui ne peut souffrir d'attache volontaire au peché, sans quoy nous ne conferons jamais le Baptisme aux adultes, de crainte qu'ils ne tombent dans l'apostasie. Et bien que presentement il y en ayt un assez grand nombre qui demandent le Baptisme, et qui ont esté suffisamment instruits dans les mysteres de nostre Foy, ie differe cependant de leur accorder cette grace, iusqu'à ce que ie les voye hors du peril où ils sont de s'engager tout de nouveau dans leurs debauches, et dans les superstitions du país.

Je me suis serui de toutes les industries que Dieu m'a inspirées pour les obliger de renoncer à leurs mauvaises habitudes : car pour convertir ces peuples, il faut commencer par toucher leurs cœurs, avant que de pouvoir convaincre leurs esprits. C'est dans ce dessein que j'ay fait des peintures spirituelles tres-devotes, qui ont puissamment serui à leur instruction. J'ay fait des Catechismes deux fois le iour, avec tout le succez que l'on pouvoit attendre de ces pauvres Sauvages ; et souvent mesme i'estois surpris des impressions

tout extraordinaires que la parole de Dieu faisoit sur leurs ames.

J'ay attaqué l'yurognerie et la debauché, qui sont comme les Divinitez de ce país, parce que ces peuples y sont furieusement attachez. J'ay combattu ces vices par la crainte du Jugement de Dieu, et tout ensemble par la terreur des armes d'un grand Roy, dont le seul nom est capable de les tenir dans leur devoir. J'ay tâché de les gagner par toute la douceur, et toute la familiarité imaginable. Je leur ay représenté cent fois, avec toute la force que Dieu m'inspiroit, les peines et les recompenses éternelles de l'autre vie. Je les ay souvent menacez que Dieu se lasseroit enfin de leur dureté, et que sa iustice estoit preste de leur faire ressentir, mesme dès cette vie, les calamitez dont il a coustume de punir les peuples obstinez dans leur aueuglement et dans leurs vices. Je leur ay fait craindre que s'ils ne se convertissoient bientost, Dieu leur susciteroit quelque puissant ennemy pour les exterminer. Enfin j'ay employé la douceur et la force, les menaces et les prieres, les travaux et les larmes, pour bastir cette nouvelle Eglise, et pour convertir ces pauvres Sauvages. Il ne reste plus qu'à verser mon sang pour leur salut, ce que ie souhaite de tous les desirs de mon cœur.

Mais après tout, ie ne remarque pas encore en eux ces grands changemens que le saint Esprit opere en ceux des Payens qu'il veut mettre au nombre des Fideles. Je louë Dieu de ce qu'il me fait voir que la conversion des hommes est son ouvrage, et que nous n'y devons rien pretendre, que le bonheur de le servir avec fidelité. Il y a d'heureux momens qui ne sont connus qu'à luy seul, dont dépend le salut des hommes. C'est à luy à ménager leur cœurs, pour triompher de leur dureté.

Je suis bien aise de remarquer icy un moyen que j'ay reconnu estre fort vtile et fort efficace pour convertir ces Barbares.

D'abord j'avois jugé que pour établir

solidement le Christianisme parmy ces peuples, il estoit necessaire d'y employer la lecture et l'écriture, qui sont deux choses dont les Sauvages n'ont aucune connoissance ; ie m'estois donc appliqué l'espace d'un mois. à enseigner l'un et l'autre, aux petits enfans de nos Iroquois, et quelques-uns avoient desia profité de telle sorte, qu'ils écrivoient et lisoient assez bien ; mais le peu de moyens que j'ay de fournir aux petites recompenses qu'il faut donner à ces enfans pour les attacher à cet employ, et le peu de temps qui me restoit pour les devoirs essentiels de ma Mission, m'ont enfin obligé de penser à quelque autre industrie, qui ne fut pas moins efficace, et qui me laissast plus de temps pour m'employer aux obligations de mon ministere.

Dieu m'en inspira vne quelques iours après, qui est beaucoup plus facile, et qui fait un grand fruit parmy ces peuples.

C'est un jeu, pour prendre nos Sauvages, par ce qu'ils aiment le plus ; car le jeu fait toute leur occupation, lorsqu'ils ne sont point à la guerre, et ainsi l'espere leur faire rencontrer leur salut, dans la chose mesme qui contribuoit souvent à leur perte.

Mon dessein est de détruire par ce moyen l'étrange ignorance où ils vivent pour tout ce qui regarde leur salut, et de suppléer au defaut de leur memoire. Ce jeu parle efficacement par ses peintures, et instruit solidement par les emblesmes, dont il est remply. Ceux qui veulent s'y diuertir, n'ont qu'à le voir, pour apprendre tout ce qu'ils doivent faire afin de vivre chrestienement, et pour retenir tout ce qu'ils auront appris, sans le pouvoir iamais oublier.

Il n'est rien de plus aisé que d'apprendre ce jeu. Il est composé d'emblemés, qui representent tout ce qu'un Chrestien doit sçavoir. On y voit les sept Sacremens, tous depeints, les trois Vertus Theologales, tous les Commandemens de Dieu, et de l'Eglise, avec les principaux pechez mortels ; les pechez mesme veniels qui se commettent ordinairement y sont exprimez

dans leur rang, avec des marques de l'horreur qu'on en doit avoir. Le peché originel y paroist dans vn ordre particulier, suivy de tous les maux qu'il a causez. L'y ay representé les quatre fins de l'homme, la crainte de Dieu, les Indulgences, et toutes les œuvres de misericorde. La Grace y est depeinte dans une Cartouche separée, la conscience dans une autre, la liberté que nous auons de nous sauver ou de nous perdre, le petit nombre des Eleuz ; en vn mot, tout ce qu'un Chrestien est obligé de sçavoir, s'y trouve exprimé par des emblèmes qui font le portrait de chacune de ces choses. Tout y est si naturel, et si bien depeint que les esprits les plus grossiers n'ont nulle peine de s'eslever à la connoissance des choses spirituelles, par des Images corporelles qu'ils en ont devant les yeux.

C'est ainsi que nos Sauvages apprennent en jouant, à se sauver, et que j'ay tâché de ioindre ce qu'ils aymoient avec tant de passion, à ce qu'ils devoient aimer encore davantage, afin qu'ils ne trouvassent aucune peine à se faire instruire.

Ce jeu s'appelle du Point au Point, c'est à dire du point de la naissance au point de l'Eternité. Nos Iroquois le nomment : le chemin pour arriver au lieu où l'on vit toujours, soit dans le Paradis, soit dans l'Enfer.

L'adresse et la methode de ce jeu se pourra voir au bas de la carte, où il sera imprimé. Je pretens le faire graver, afin d'en avoir plusieurs exemplaires, et de pouvoir rendre de la sorte nos mysteres intelligibles à ceux mesmes à qui ie ne pourray pas me faire entendre.

Il y a de nos Iroquois à qui ie ne l'ay enseigné que deux fois, et qui l'ont appris parfaitement ; d'autres à qui ie l'ay monstré quatre fois seulement, et qui s'y sont rendus si habiles, qu'ils m'ont obligé d'y jouër avec eux. Nous passames agreablement les Festes de Pasques à ce jeu, également saint et profitable. Tous nos Sauvages ont une extrême passion de l'apprendre, et d'y jouër, soit parce qu'ils y font paroï-

stre de la vivacité à concevoir aisément des choses si difficiles, soit à cause qu'ils voient bien que ce jeu les instruit sans peine, de ce qu'ils doivent sçavoir pour se sauver.

L'expérience que j'ay de cette nouvelle methode et l'approbation que plusieurs personnes tres-sages luy ont donnée, font que ie l'estime beaucoup. Peut-estre que les Missionaires de la France s'en pourroient servir avec bien du fruit à l'égard des gens de la campagne, tant pour leur faire passer saintement quelques heures des Dimanches et des Festes, et agreablement tout ensemble, que pour leur enseigner d'une maniere également aisée et solide, toutes les vertus du Christianisme.

Chaque cartouche et chaque emblème peuvent fournir de tres-profitables discours qu'on feroit au peuple ; ainsi que ie le fais voir dans le petit Livre que j'en ay fait, et que j'aurois envoyé en France dès cette année, sans une maladie qui m'a empêché de le mettre en estat. J'espere l'envoyer l'année prochaine, avec un autre ieu du monde, que j'ay inventé, pour détruire toutes les superstitions de nos Sauvages, et leur donner de tres-beaux sujets d'entretien, qui les degouteront du plaisir qu'ils prennent à s'entretenir de leur fables.

Nos anciens m'ayant invité à leur cerémonie des morts, qui se devoit faire à Gandaouagué, ie m'y en allay à dessein de les gratifier. L'assemblée estoit composée des Onnontagués, de quelques Onneiouts, et de tous les plus considerables d'Agnié. Les uns estoient separez des autres selon la coutume. En attendant que l'Onnontagué parlât, nos Agniés s'entretenoient de leurs fables, et de leurs superstitions. Ie me joignis à eux ; et meslant adroitement à leurs mensonges, quelques discours de la verité, ie leur fis voir clairement combien leurs superstitions estoient ridicules. Un Capitaine de mes amis ayant de la peine à souffrir cette espece d'insulte, me voulut imposer silence ; mais ie crûs qu'en matière de Religion, et dans une conioncture de cette impor-

tance ie ne devois pas souffrir que qui que ce fust me fermast la bouche ; et d'ailleurs comme ie n'ignorois pas l'autorité que j'avois parmy ce peuple, ie dis à ce Capitaine avec assez de fermeté : Sçais-tu bien que tu me fais un affront le plus sensible que ie puisse recevoir iamais ? mais qui es-tu, pour me commander de me taire ? et suis-je venu icy pour t'obeir ? si ie t'avois traité de la sorte à Quebec, n'aurois-tu pas suiet de t'en plaindre ? mais en quoy ay-je mal parlé pour me fermer ainsi la bouche ? et si ie dis la verité, pourquoy ne veux-tu pas qu'on l'écoute ?

Ce Capitaine fut fort surpris de ce que ie témoignoie estre choqué d'une parole, dont il se servoit assez ordinairement, mesme à l'égard de ses amis et il ne me répondit autre chose, sinon que c'estoit leur coutume en ces occasions de s'entretenir de leurs fables. Ie repris encore cette parole, et luy dis avec toute la force qui me fut inspirée, c'est vostre coutume de vous enyurer ; de bonne foy, cette coutume est-elle bonne ? et la dois-je approuver ? C'est vostre coutume de dérober ; dois-je, dire que vous faites bien ? C'est vostre coutume de vous abandonner à toutes sortes de debauches, de violer toutes les loix de la raison, et de viure comme des bestes ; pensez-vous qu'il n'est pas de mon devoir de vous reprendre de tous ces vices, et de tâcher de vous en donner de l'horreur ? et cependant vous m'imposez silence, lorsque ie veux vous en parler. Cela est-il raisonnable ? Si ces coutumes estoient saintes et honnestes, on auroit du respect pour elles, et ie ferois tout l'imaginable pour vous obliger de les retenir. Mais de vous voir passer toute vostre vie dans des crimes si execrables, c'est à quoy ie ne puis me resoudre.

Le mesme Capitaine me donna encore une autre occasion de luy parler un peu fortement, en me disant assez brusquement, que j'eusse à me retirer de leur compagnie, parce qu'ils alloient chanter selon leur coutume. Il est vray que ie n'entendois rien à leur chant, et

que ie ne voulois pas mesme y contribuer ; mais neantmoins comme ie n'estois pas homme à troubler leur musique, ie crûs qu'il avoit tort de me faire ainsi retirer ; et comme d'ailleurs il ne faut rien pardonner à ces sortes de gens, lorsqu'ils font des fautes, qu'ils doivent eux-mesmes iuger estre telles, ie leur dis que ie ne troublerois pas la feste en demeurant paisible au lieu où i'estois ; qu'au reste il n'estoit pas de la bien-seance que ie quitasse le cercle des hommes, pour me mettre en celuy des femmes, ou parmy d'autres que ie ne connoissois pas. Cependant comme ie vis qu'on me pressoit fort de sortir, ie le fis, de crainte de les choquer, et me retiray au cartier des Onnontagués, au Capitaine desquels ie témoignay mon mécontentement, qu'il iugea estre tres-raisonnable.

Après la ceremonie, qui dura l'espace de cinq heures, ie m'en retournay au Bourg, sans attendre le reste de cette solennité, qui se devoit terminer par nos Agniés ; ils sceurent mon deplaisir et ils creurent le devoir craindre, d'autant plus que quelque temps auparavant i'avois fait courir le bruit que ie voulois aller à Quebec. Tout ce qu'ils estoient d'Agniés blâmerent l'imprudence du Capitaine qui m'avoit choqué, et furent extrêmement fachez de l'affront qu'il m'avoit fait ; et luy-mesme ayant bientôt reconnu sa faute, il ne tarda guere à me venir voir pour m'en faire des excuses.

Mon frere, me dit-il, ie ne veux pas croire, bien que tout le monde l'asseur, que tu ayes l'esprit irrité et le cœur plein d'amertume à mon égard, puisque tu ne peux ignorer l'amour que i'ay pour toy, et l'estime que i'ay toujours faite de ton merite. Iusqu'à cette heure nous n'avons eu tous deux qu'un cœur, et qu'une âme ; et nous nous sommes traitez iusqu'à present comme les deux meilleurs amis du monde. Alors me mettant la main sur le cœur : Dis-moy donc franchement, m'adioûta-t-il, en quelle disposition est ton ame ? au reste ne me deguise rien. On dit que tu vas à Quebec, et que tu ne veux plus

venir demeurer avec nous. Quoy qu'il en soit, ie te conjure de ne nous point attirer de mauvaises affaires auprès d'Onnontio, car ce seroit une confusion pour toy-mesme, si tant de vieillards et de ieunes gens qui t'aiment et t'honnorent si fort, venoient à estre mal traitez à ton occasion. Dis-moy donc, en quel estat est ton cœur, et quels sont tes sentimens.

Durant tout ce discours, ie me tenois sur un grand serieux, contre mon ordinaire, et voyant qu'il attendoit ma réponse avec impatience, ie luy parlay en ces termes : On t'a dit que i'avois l'esprit irrité, et le cœur plein d'amertume. Cela est veritable ; et tu sçais bien que c'est toy qui en es la cause. Si i'ay assisté aux ceremonies de ton país ; ce n'a esté que pour te complaire, et pour satisfaire au desir que tu me témoignois en avoir : et cependant tu m'as traité toy-mesme avec la derniere indignité. Tu as bien osé m'imposer silence, lorsque ie parlois de la Foy, qui est la chose du monde que tu n'ignores pas que i'ay le plus à cœur. Si tu m'eusses voulu donner quelque marque de ton amitié, tu m'eusses écouté du moins avec patience, ou tu y eusses pris plaisir, ce qui m'eust esté infiniment agreable. Et bien loin d'avoir pour moy cette bonté, tu m'as commandé de me taire. De plus, pouvoistu me faire un affront plus sensible que de me chasser honteusement de la compagnie de ceux que ie suis venu chercher de si loin, et chez qui ie me suis établi, pour tâcher de les obliger à se rendre eternellement heureux. N'as-tu pas eu de la confusion, de me voir si bien receu des Onnontagués que ie ne connois point, et chassé par ceux qui veulent passer pour estre de nos amis ?

Ce reproche estoit un peu fort : mais Dieu s'en est servy pour en tirer un bien que ie n'osois esperer. Ce Capitaine m'ayant écouté avec assez de patience, prit ensuite la parole, et me dit avec beaucoup de sincerité : Mon frere, ie vois bien quel est le fond de cette querelle, c'est que nous ne sommes pas encore Chrestiens ; mais si tu veux

me confier le soin de cette grande affaire, ie t'en promets un succez favorable. Voicy la maniere dont il faut que tu t'y conduises. Premièrement, tu nous assembleras tous, et ensuite nous ayant offert trois brasses de Pourcelaine pour nos trois familles, sur chacun de ces presens tu nous diras ce que tu as dans l'ame. Après quoy laisse-moy faire ; ie me charge de tout le reste, et l'espere que tout ira bien.

Le luy témoignay qu'il ne pouvoit pas me faire un plus sensible plaisir, qu'il estoit entré parfaitement dans le fond de mes pensées, et que ie suivrois le bon conseil qu'il venoit de me donner. Nous nous quittasmes ensuite fort contents l'un de l'autre.

Ce Capitaine qui avoit une fort grande autorité parmy les Sauvages, et qui estoit capable de ménager adroitement une grande affaire, embrassa celle-ci avec tant d'ardeur, qu'il va luy-même trouver les plus considerables du pais, pour leur faire ouverture de ce grand dessein ; mais comme il luy falloit passer un torrent qui pour lors n'estoit pas gayable, il différa d'y aller jusqu'au lendemain ; mais il vint le même iour me trouver pour m'asseurer qu'il pensoit fort serieusement à executer ce qu'il m'avoit promis. Ie jugeay par la diligence qu'il venoit de faire, qu'il poursuivroit l'affaire avec chaleur. Car un vieillard âgé comme luy de soixante cinq ans, n'avoit qu'à commander à ses neveux d'aller trouver les Anciens de sa part, sans se donner luy-même cette peine. Le lendemain il retourna au torrent, le passe, et m'ameine tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans les Bourgades des Agniés. On s'assemble dans ma cabanne. Ie commençay alors à leur faire un discours le plus fort qu'il me fut possible, sur leurs fausses Divinitez, sur leurs Sorciers, et sur toutes leurs superstitions. Mes freres, leur dis-je, ie suis ravy de joye de vous voir icy tous assemblez. On vous a rapporté que ie m'en allois à Quebec, et il est vray ; mais ie ne veux pas vous dérober mon corps, en me re-

tirant à vostre insceu, ny mon ame, en vous celant mes pensées ; ie veux vous decouvrir tout le fond de mon cœur. Ie n'ignore pas que vous n'aprehendiez que ie ne retourne plus avec vous, et que vous souhaiteriez fort que i'y restasse, pour maintenir la paix que vous avez avec les François. Ie ne suis venu ici que pour y mourir ; vous sçavez que depuis trois ans que nous vivons ensemble, hors des troubles de la guerre, ie n'ay épargné ny mes peines, ny ma santé, ny ma vie pour vous asseurer un bonheur eternel. I'ay quitté toutes mes commoditez que j'avois en France, pour vous enrichir des biens du Ciel, et Iesvs qui est le Seigneur de nos vies, m'ayant inspiré de vous instruire, et de vous rendre dignes du Paradis, j'ay sacrifié toutes choses pour vous procurer ce grand bien. Vous sçavez tout ce que j'ay fait pour vous delivrer de l'Enfer, où vous vous precipitez par un aveuglement et une opiniastreté invincibles. Après tant de travaux, tant de courses et tant de fatigues, dans le dessein de vous instruire du moyen d'estre eternellement heureux ; après tant de soin que j'ay pris de vous assister dans vos maladies, et de vous faire tout le bien que j'ay pû ; après m'estre privé moy-même de ce qui m'estoit necessaire pour en accommoder ceux de vos freres qui estoient dans la necessité, ie voy que ie n'ay pû rien gagner sur vos esprits, et que vous ne pouvez vous resoudre de consentir à vostre bonheur. C'est ce qui m'a donné la pensée de chercher quelque autre pais, et des peuples plus dociles, qui feront comme l'espere, plus d'estat et plus de profit de mes paroles, et qui recevront la Foy que vous refusez depuis tant de temps. Vous avez veu les Loups vos ennemis se faire instruire, et qu'ils trouvoient chez vous un bonheur que vous méprisez. Quoy, les seuls Iroquois seront-ils eternellement malheureux ? ne pourront-ils se resoudre d'ouvrir les yeux à la verité ? de quitter cette vie de beste, qui les deshonne, et de suiure les lumieres de la raison ? Vous souhaitez que ie

demeure icy avec vous, afin de maintenir la paix, et vous m'apportez souvent pour m'y obliger, que vous ne faites plus qu'un corps et une ame avec le Gouverneur des François, et avec moy ; avez-vous raison de parler ainsi ? vous qui n'avez ny les mêmes sentimens, ny les mêmes inclinations, ny la même conduite que nous. Comment est-ce que mon ame pourroit-estre la vostre ? moy, qui suis persuadé que la mienne est un pur esprit immortel, et semblable au Maistre de vos vies ; et vous croyez que la vostre est, ou un loup, ou un serpent, ou un poisson, ou un oyseau, ou quelque autre sorte de beste que vous avez veüe en songe. De plus, vostre ame et la mienne ont des sentimens bien opposez : vous pensez que le Maistre de la vie est un Demon, que vous appelez Agreskoué, et moy, ie dis que vostre Agreskoué est un esclave, que Dieu qui est le Maistre de nos vies tient enchainé dans l'Enfer, comme un esprit superbe et méchant ; vous croyez une infinité de fables, comme autant de veritez, et ie les regarde comme autant de mensonges. Si donc nos ames ont de si grandes oppositions, comment est-ce qu'il peut y avoir une paix solide et veritable entre l'ame des François, et l'ame des Agniés ? Les François voyant que vous ne croyez pas ce qu'ils croyent, auront tout sujet de se défier de vous, et de penser que l'Agnié est un trompeur et un perfide, puisqu'il ne croit pas avoir les mêmes obligations d'estre fidele, et qu'il n'a point de loy qui l'empesche de rompre la paix, avec la même infidelité qu'ils la rompoient autrefois. Si vous n'avez point de Foy pour Dieu, qui est le Maistre de nos vies, comment en aurez vous pour les hommes ? Soyez donc persuadez que nous ne croirons iamais que vous voulez toujours vivre de bonne intelligence avec nous, iusqu'à tant que vous serviez le mesme Maistre que nous servons ; et que tant que vos esprits n'entreront pas dans tous les sentimens que nous avons de la vertu et du Ciel, nos cœurs ne peuvent estre unis.

Ainsi, mes freres, pour avoir une paix solide et inébranlable comme vous la souhaitez, il faut que vous soyez comme moy, et que vous croyez ce que ie croy, et pour lors Onnontio dira : C'est maintenant que ie croy que l'Agnié est sincere et fidele, et que ie l'aime comme un de mes enfans ; tous les François se réjouiront de sçavoir que vous estes leurs freres, et par tout où ils vous troueront ils vous feront mille amitez et mille caresses ; toute la France prendra part à vostre bonheur ; toute la terre le sçaura, et tout le Ciel en sera comblé de joye ; Dieu mesme, oüy, ce grand Maistre de nos vies, qui a son Palais dans le Ciel, ne manquera pas de preparer à l'Agnié, s'il se fait Chrestien, un bonheur qui ne finira iamais.

Après ce discours, ie jettay une grande brasse de Pourcelaine, disant : Agnié, mon frere, s'il est vray que tu veüilles m'écouter, voila ma voix, qui t'avertit et te prie tout ensemble de renoncer à l'Agreskoué, et de ne iamais plus parler de luy, d'adorer le vray Dieu, et de suiure sa Loy. Cette premiere parole fut receuë avec vn grand cry d'applaudissement, et il me sembla que ces Sauvages estoient touchez de mon discours.

Ie jettay ensuite une autre brasse de Pourcelaine, pour obliger les Jongleurs de ne plus invoquer les Demons pour la guerison de leurs malades, mais de se servir des remedes naturels, dont ie leur avois souvent montré la force et la vertu. Ie m'étendis fort sur ce point, parce que c'est une des superstitions à laquelle ils donnent plus de creance. Après quoy j'entendis un second cry de joye, par lequel toute l'assemblée, et les Jongleurs mêmes, qui estoient presens, me témoignèrent qu'ils estoient disposez à faire sur ce sujet tout ce que ie voudrois.

Le dernier present que ie fis pour exterminer la superstition des Danses, fut receu avec la même acclamation.

Après quoy on me dit en deux mots, que l'on me feroit réponse dans un conseil. Ce fut ainsi que se passa cette

premiere entreveuë, qui nous donna de grandes esperances de la conversion de ce peuple.

Quelques iours après, on fit deux réponses à ce que j'avois dit, en deux différentes assemblées, qui se tinrent sur le mesme suiet. La premiere fut en la presence de tous les Onnontagués, qui retournoient de la Colonie des Hollandois, où ils estoient allez en traite. On me vint donc querir de la part des Anciens, pour écouter ce qu'on avoit à me répondre, et pour le voir confirmer plus solennellement, en presence de leurs nouveaux hostes.

Dés que ie fus entré dans la Cabanne où le Conseil se tenoit, on me presenta un gros morceau de viande, pour me regaler et me bien disposer à cette grande action. Le le partageay aussitost entre mes voisins. Après quoy l'Iroquois qui estoit le plus considerable et le plus habile de tout le país, s'estant levé pour parler, s'adressa en ces termes au brave Garakontié, qui venoit de leur parler.

Mon frere, luy dit-il, tu nous dis dernièrement des merveilles, et tu vis quel applaudissement nous donnasmes à ton discours. Aujourd'huy ie suis obligé de te dire que nous ne t'écoutons plus ; et que ce ne sont point tes paroles qui nous ont touchez. Voicy un François (dit-il en me montrant) qui a changé luy seul nostre cœur et nostre ame ; de sorte que ses pensées et ses desirs sont maintenant les nostres, et que nous n'avons plus qu'un mesme esprit. Ensuite il repeta avec une fidelité et un effort de memoire admirable tout ce que ie leur avois dit dans le Conseil ; il adjousta à mon discours tant d'eloquence naturelle, et des embellissemens si agreables pour refuter les mesmes erreurs que j'avois condamnées, que i'en estois charmé. Après quoy il fit en peu de mots les presens qu'il avoit à faire.

Garakontié Capitaine des Onnontagués se levant à son tour, luy répondit en ces termes : Mon frere, tu me iettes dans la confusion de reïeter ainsi ma voix : est-elle de si peu de consideration

que tu luy doives preferer celle de ce François qui est venu t'enseigner ? Que penseront mes Onnontagués, lorsque ie leur feray rapport du mépris que tu fais de leur parole ? Mais tout d'un coup, changeant le ton de sa voix, il adiousta fort obligement : Ne pense pas, mon frere Agnié, que ie sois fâché de ce que tu as dit ; au contraire, ie te remercie de mépriser ainsi ma voix, et de luy preferer celle d'un homme qui se sacrifie pour ton salut et qui t'apporte la voix de Dieu. Ce qu'il t'a dit et ce qu'il t'enseigne, sont des veritez importantes à ton bonheur ; elles sont entrées dans mon cœur : si tu es sage, tu ne les negligeras pas, et si tu veux estre eternellement heureux, tu suiuras tout ce qu'elles te prescrivent.

Ce que Garakontié disoit, avoit d'autant plus de poids, qu'outre la grande autorité et la reputation d'un excellent esprit qu'il s'est acquise parmy toutes les Nations Iroquoises, il se declaroit encore hautement pour la Foy de Iesvs-CHRIST, et ne faisoit nulle difficulté de prier en public, et devant tout le monde. Il y a tout suiet d'esperer, qu'estant zélé autant qu'il est, il ne contribuera pas peu à l'avancement de la Religion Chrestienne dans tout le país.

Le sortis de l'assemblée, comblé d'une joye qui ne se peut pas expliquer ; et comme c'estoit le iour de l'Annonciation que ce Conseil se tenoit, ie tiray de là un fort bon augure de la conversion de ces Infideles, de laquelle ie voyois naistre de si beaux commencemens, au iour mesme que le Sauveur s'estoit incarné pour le salut des hommes.

Le lendemain nos Anciens s'estant assemblez une seconde fois, me rendirent une seconde réponse, qui me parut estre encore plus precise que la premiere, et le mesme Capitaine dont j'ay parlé cy-devant me parla en ces termes : Mon frere, c'est une affaire d'importance que nous traitons presentement. Tu nous demandes des choses qu'il nous est bien rude de t'accorder ; car enfin n'est-il pas bien fâcheux de

rompre tout d'un coup avec des habitudes où nous avons esté nourris, de quitter absolument des choses dont nous sommes en possession dès le commencement du monde ? Comme neantmoins nous sommes resolu de te contenter en toutes choses, et de te faire voir le grand désir que nous avons de t'écouter, nous te faisons le Maistre absolu de nos corps et de nos ames ; il n'est point d'obstacle que nous ne surmontions, pour nous rendre dignes du bonheur que tu nous veux procurer. Ainsi nous te supplions de nous instruire, et de croire que tu trouveras en nous des esprits soumis à tout ce que tu voudras leur ordonner. Nous te témoignons que nous te parlons avec sincérité ; nous te déclarons que nous croyons ce que tu crois, que nous condamnons ce que tu condamnes, et que nous renonçons à tout ce que tu nous as averty de quitter. Au reste s'il arrive que quelque esprit mal fait invoque l'Agreskoué, ou contrevienne à ce que nous te promettons de garder, sçache que ce ne sera pas de nostre consentement. Si nous avons autant de pouvoir sur les esprits de nos jeunes gens, que des anciens en doivent avoir, nous pourrions t'asseurer que tes ordres y seroient universellement suivis de tout le monde. Au reste, nous te recommandons nos malades, puisque tu nous ostes tout ce que nous avons crû jusqu'à present pouvoir servir à leur santé. Dispose de ta Chapelle de telle sorte que nous y puissions tous aller pour recevoir tes instructions, que nous sçavons estre l'explication des volontez de Dieu.

Après ce discours, on me presenta autant de Pourcelaine que ie leur en avois donné. Je témoignay à toute l'assemblée combien ie leur estois obligé de la resolution qu'ils venoient de prendre, et que ie leur ferois tout ce qui me seroit possible pour faire reüssir un dessein qui leur estoit si avantageux. Et après que ie les eus quittez, j'allay rendre graces à Dieu d'une faveur si signalée.

Quelques iours après, ie vis que les Sorciers de ce Bourg iettoient au feu leurs tortuës, et les autres instrumens de leur mestier ; que les femmes n'appeloient plus les longleurs dans leurs maladies, et qu'on ne souffroit plus aucune danse que celle que j'approuvois ; et que tous les Sauvages de ce pais se declaroient ouvertement pour la Foy. Les Anciens portoient la Jeunesse à se faire instruire, à se servir de la priere, et à faire une profession publique de la Religion Chrestienne ; et pour les animer par leur exemple à se procurer un si grand bien, ils venoient en foule à la Chapelle, et se rendoient assidument à la priere. Il n'est pas possible de desirer une plus grande disposition à la Foy, que celle qui paroist dans nos Sauvages ; et quoy que leur inconstance naturelle partage encore mon cœur, entre la crainte et la joye, j'espere neantmoins que Dieu aura la bonté d'achever l'ouvrage qu'il a commencé.

Si les choses continuent dans l'estat où ie les ay laissées, en partant pour aller faire un voyage à Quebec, il y aura chez les Agniés dequoy occuper plusieurs fervens Missionnaires. Ce qui me donne encore de plus fortes esperances de voir bientost tout ce peuple converti, c'est que depuis ce grand changement, y ayant demeuré encore quatre mois parmy eux, iusqu'à mon voyage de Quebec, ie ne croy pas, ny qu'aucun d'eux ayt invoqué le Demon durant tout ce temps, ny qu'il se soit fait aucunes danses que j'avois deffenduës ; et comme il arriva qu'un homme qui n'estoit pas du pais, et qui s'estoit enyvré, eut invoqué l'Agreskoué, on luy imposa silence, et on l'avertit qu'on n'invoquoit plus ce Demon parmi les Agniés. Ainsi ie puis dire que nous avons presentement dans cette Province, un champ bien vaste qui est ouvert à l'Evangile, et qui demande, pour en retirer tous les fruits dont il donne de si belles esperances, et le zele de plusieurs fervens Missionnaires, et les prieres de ceux qui ne peuvent pas le venir cultiver.

On y a envoyé de renfort deux Prestres, le Pere Thiery Beschefer, et le Pere Louys Nicolas.

---

CHAPITRE VI.

*De la Mission de S. François Xavier à Onneiout.*

C'est la seconde Nation des Iroquois, tirant vers leur grand Lac, nommé Ontario.

Le Pere Bruyas, qui a soin de cette Mission, en a écrit un Journal, dont ce qui suit a esté extrait.

Le 14. Aoust 1669. Nouvelle arrive de Montreal que quelques François ont tué traitreusement des Onneiout au retour de leur chasse, pour se rendre maistres des peaux de Castor et d'Orignac qu'ils avoient pris. On adjoute que l'Onciout mis en prison par les François de Montreal, est encore aux fers; et qu'un autre y a esté battu de telle maniere, qu'il en est mort peu de temps après. Toutes ces nouvelles vrayes ou fausses ne laissent pas d'irriter les esprits, et aisement le contrecoup en tombera icy sur nous.

Le 16. on retourne de traite avec soixante barils d'eau de vie apportez de la Nouvelle Hollande. Vn yvrogne rompt la porte de ma Chapelle, en me reprochant l'insolence de nos François. Vn autre frappe si rudement mon compagnon, qu'il en porte les marques. De ces desordres qui sont dans ce Bourg, ie prens occasion d'aller faire un tour vers nostre Lac, où il y a quelques pescheurs, quoy que ie sois encore bien foible d'une fievre tierce, qui par la grace de Dieu ne m'a pas arresté, ny empesché d'agir pour l'instruction de mon petit troupeau. La plus pesante croix que j'aye, est celle des yvrognes; i'ay besoin de toute ma petite vertu pour la supporter patiemment: cela rompt tous nos exercices, toutes nos instructions, et empesche que l'on ne

puisse venir dans la Chapelle y faire les prieres soir et matin, chacun ne pensant qu'à fuir et à se cacher pour éviter la violence de ces furieux.

Le 20. Vn Ambassadeur d'une certaine Nation des Loups, qui ont la paix avec les Iroquois, arrive icy avec vingt colliers, dont il fait ses presens pour arrester les actes d'hostilité. Cela enfle bien le cœur à nos Onneiout, de se voir ainsi recherchez, quoy que tout fraîchement ils eussent esté en guerre ce Printemps contre cette Nation-là, nonobstant la paix faite avec eux. Ils en amenerent un homme captif.

Le 23. l'Ambassadeur s'enfuit, épouvané par les yvrognes.

Le 25. la disette d'assaisonnement, qui donne quelque goust à leur farine de bled de Turquie bouillie dans l'eau, oblige une grande partie du Bourg d'aller chercher du poisson à dix lieuës d'icy, où ils dardent le Saulmon à coups d'espée, lorsqu'il nage dans l'eau.

Le 26. de deux ieunes hommes, qui estoient allez en guerre à Andastogué, l'un y a esté pris et a esté brûlé: car ils sont si ardens à faire quelque meurtre dans le pais ennemy, que quelquefois mesme un seul homme ira faire un coup de proïesse, entrant de nuit dans une Bourgade ennemie, et y massacrant un ou plusieurs de ceux qu'il y trouvera endormis, se sauvant après à la fuite, quoy qu'il soit poursuivy de trente et quarante ennemis, qui se seront réveillés au bruit du meurtre. Les chevelures qu'ils en rapportent, qu'ils arrachent promptement de la teste de ceux qu'ils auront tuez, sont les marques assurees de leur victoire. Mais souvent aussi ils y sont pris, et y sont brûlez cruellement.

Le 28. le Pere Pierron arrive d'Agnié, pour me prendre en passant, pour nous rendre à Onnontagué, où nous arrivâmes le lendemain, tous les Missionnaires des Nations Iroquoises s'y estant rendus en mesme temps. Quelle joye de nous revoir et de nous embrasser, et de conférer par ensemble des moyens d'avancer le salut des ames, et la gloire de Dieu en nos Missions! Cette

assemblée nous estoit necessaire, et à moy particulièrement.

Le sixième iour de Septembre, ie retourne avec le Pere Pierron à Onneiout, qui passa outre dans sa Mission d'Agnié. J'apprens que les yvrognes durant mon absence ont si mal traité l'homme qui est avec moy, qu'il s'est veu obligé de sortir, et de demeurer à la campagne pour éviter leur insolence. Il faut que nous soyons icy disposez à tout, à la mort autant qu'à une vie toujours persecutée ; mais c'est une grande consolation que ce soit pour l'amour de Dieu, et le salut des ames.

Le 8. vn Onneiout retourne des Outoaganna, qui sont à deux cent lieues d'icy. Il nous apprend que deux de ses camarades, avec un Onnontagué et un Tsonnontouan, ont esté faits prisonniers par quelques guerriers de la Nation des Nés-percez. Ces quatre Iroquois retournoient de leur petite guerre, où ils avoient pris deux ennemis ; mais ayant esté rencontrés par soixante Outaoüaks, ils furent vaincus dans leur victoire, et eux-mesmes furent pris captifs. Voila bien des semences de guerre, si Dieu n'y met ordre. Sagochiendageté retourne de Montreal assez content ; les Outaoüaks luy ont donné dix peaux de vaches sauvages bien enrichies de leurs peintures, pour assurer les Anciens qu'au Printemps ils se trouveront à Montreal, pour y planter l'arbre de paix, afin d'arrester tous ces actes d'hostilité.

Le 9. une bande de huit guerriers part vers Andastogué ; une autre bande de cinq les avoit devancez il y a quinze iours.

Le 10. j'ay trouvé un enfant mort, qui heureusement avoit esté baptisé. Le salut de cette petite ame adoucit toutes mes amertumes, et me fait oublier tout le mal que m'ont fait les yvrognes.

Le 20. nos guerriers partent au nombre de six-vingts, y compris cinquante Onnontagué et dix Ologotien qui s'étoient joints à eux. Si nos Onneiout estoient ramassez, ils pourroient mettre

sur pied cent soixante hommes de guerre.

Le 21. il y a grand nombre de malades. Vn enfant baptisé s'en va en Paradis, ioindre la troupe innocente de ceux qui y sont déjà. C'est le vingtième depuis que ie suis à Onneiout. Que cela est consolant ! ie suis assuré d'avoir autant de protecteurs auprès de Dieu.

Le second iour d'Octobre, un Onneiout yvre tué un de ses camarades à Agnié.

Le 3. ie croy que Dieu a receu en son Paradis une femme âgée de trente ans qui vient d'expirer, ayant receu saintement le Baptesme depuis quatorze iours.

Le 6. un enfant baptisé s'envole au Ciel. La mere veut suivre son enfant, me pressant de la baptiser, y ayant un an que ie l'instruis, et son cœur estant, dit-elle, où est son fils.

Le 11. voila encore un petit Ange qui s'en va au Ciel. Il y a une providence de Dieu particuliere sur ces petits innocens. Comme j'ouvris ce matin la porte de ma Chapelle, deux femmes s'y estant rencontrées passant chemin, l'une a demandé à l'autre en quel estat estoit le malade de sa Cabanné : Il va mourir, luy a-t-elle répondu. J'ay appris que c'estoit un enfant, i'y suis allé, et j'ay trouvé ce petit innocent qui sembloit m'attendre pour recevoir le saint Baptesme, après lequel il est mort.

Le 25. j'apprens la mort d'un ancien Chrestien, baptisé il y a plus de vingt ans dans le pais des Hurons. Il estoit icy depuis environ dix ans, toujours malade. Je le confessay avant qu'on l'emportast aux pesches, où Dieu l'a pris à soy. On m'a dit qu'estant proche de la mort, il ne disoit autre chose sinon : Je vais au Ciel, il y a longtemps que ie suis Chrestien ; et qu'il fit lever le toit de la Cabanne au dessus du lieu où il estoit couché, afin de donner passage à son ame vers le Ciel.

Le 20. Novembre. Il me semble que ie suis maintenant dans un Paradis terrestre. Le manque de boisson me fait iouir d'un grand repos, et donne à ceux

qui sont de bonne volonté la liberté entière de venir prier Dieu. Le nombre de ceux qui se font instruire augmente tous les iours; surtout depuis que l'ay commencé à faire le Cathéchisme. Si j'avois une Cloche, cela me soulageroit beaucoup, ie suis contraint, pour y supplier, d'aller faire le cry par les ruës de ce Bourg.

Vn Onneiout yvre a tué un Agnié. S'ils ne s'épargnent pas entre eux, que ne devrions-nous pas craindre, si Dieu n'estoit nostre deffense?

Le 5. Decembre. l'ay baptisé un enfant d'une Chrestienne; c'est la fille de Felicité, qui continuë de bien faire.

Toute la Jeunesse va à la chasse du Cerf du costé d'Andastogué. Cependant les femmes qui restent se rendent assiduës au Catechisme, où ie les interroge souvent, sans qu'elles ayent honte de répondre. Il m'en couste quelque chose; mais cela n'est pas mal employé. Qui scait repeter le Dimanche tout ce qui s'est dit pendant la semaine, a pour recompense une corde de rassade, ou deux petits tuyaux de verre ou deux bagues de leton.

Le 20. l'ay baptisé un enfant qui se meurt.

La neige commence à tomber. Il a fait jusq'à maintenant un temps doux comme en automne.

Le 25. iour de Noël, j'ay baptisé une femme mariée avec les ceremonies ordinaires. C'est le premier baptesme solennel que j'ay fait icy. l'espere qu'elle sera une bonne Chrestienne; il y a deux ans qu'elle m'en a donné des preuves si fortes, que ie n'ay pû différer plus longtemps son baptesme, surtout depuis la mort de son enfant. l'ay esté obligé de prescher quasi tout le long du iour, à cause du grand concours des Sauvages dans nostre Chapelle, où il m'a fallu contenter la devotion de quelques-uns et la curiosité des autres.

Le 28. l'ay donné le Baptesme à un enfant, dont la mere est fort assiduë à la priere.

Le premier iour de Ianvier 1670. Pour bonne Estrenne, un petit enfant d'un an est allé au Ciel.

Le 10. le Demou voyant le fruit de nos instructions, a suscitë une femme de ce Bourg pour les interrompre. Elle assure avoir veu le grand Dieu des Iroquois Teharonhiaouïagon, qui luy a revelé, dit-elle, que les Andastogué viendront assieger ce Bourg au Printemps; qu'un des plus considerables de leurs ennemis, nommé Hochitagete, sera pris et brûlé par les Onneiout. On assure avoir oüy la voix de cet Andastogué, qui du fond d'une chaudiere iettoit des plaintes semblables aux cris de ceux qui sont brûlez. Cette folle où possedée est cruë en tout ce qu'elle dit; tous les iours on s'assemble chez elle, ce ne sont que danses, chanteries et festins; ce qui détourne puissamment nos prieres

Le 27. deux Anciens d'Onontagüé apportent la nouvelle du retour de leurs guerriers, avec neuf captifs d'Andastogué surpris à la chasse. On en a donné deux à Onneiout; un ieune homme de vingt ans, et une femme. Cette femme-cy a esté baptisée à Onontagüé par le Pere Millet.

Le 30. on commence à la brûler à petit feu, et l'on prolonge son supplice l'espace de deux iours et de deux nuits; parce que celuy pour qui elle a esté donnée a esté brûlé à Andastogué pendant autant de temps.

Le premier iour de Fevrier ayant trouvé l'occasion d'instruire ce pauvre ieune homme captif, ie le fis tout publiquement, en presence des Anciens et de beaucoup de monde qui m'écou-toient volontiers; mais plus qu'aucun, celuy qui estoit condamné à estre brûlé. Je le baptisay heureusement. Quelques Anciens vouloient m'empescher de luy procurer ce bonheur; mais ie leur ay dit, que c'estoit nostre coutume de prier Dieu avec ceux que l'on faisoit mourir, et qu'ils devoient se contenter de le faire souffrir en cette vie. L'esperance du Paradis est une douce consolation à ces pauvres miserables.

Le lendemain matin i'y retournay, et ie le trouvay tres-bien disposé pour le Ciel. On acheva de le brûler, et ie luy vis rendre son ame à Dieu. On m'a

dit qu'il me reclamoit le soir precedent, au milieu des flammes, mais on luy refusa cette consolation que j'aurois pû luy donner.

Le 4. ie baptisay, il n'y a que deux iours, une ieune fille de six à sept ans, qui aujourdhuy est allée au Ciel.

Le 5. quatorze guerriers vont chercher leurs ennemis de la Nation des Loups, qui font leur chasse vers Montreal. J'apprens en mesme temps que six cents, tant de Tsonnontouïan que d'Oïogouïen, sont allez en guerre vers le pais des Outaouïak, où le Pere Allouëz doit hiverner.

Le 3. iour de Mars. J'ay baptisé un ieune homme de vingt cinq ans, à l'extremité. Au commencement de sa maladie il avoit refusé tous les remedes superstitieux, où les Demons sont invoquez ; mais enfin, sa mere luy ayant persuadé d'y avoir recours, les Sorciers du pais, ou pour mieux dire les Jongleurs, éprouverent sur luy tous les secrets de leur Art, mais sans aucun effet ; ce qui les obligea eux-mesmes d'abandonner le malade, que ie n'abandonnay pas, et que Dieu me fit la grace de gagner et de disposer à mourir chrestienement.

Le 4. Garakontié Capitaine d'Onnontagué est venu icy, avec quarante six beaux colliers, pour asseurer l'Onneiout qu'il sera tousiours uny avec luy. Il a parlé avantageusement de la Foy, et a exhorté nos Anciens à venir à la priere à son exemple. Il a aussi fait un present pour les inviter à allumer le feu de paix à Montreal, au temps que les Outaouïaks y seront descendus.

Le 16. vn petit enfant est allé aujourd'huy au Ciel croistre le nombre des Predestinez.

Le 3. d'Avril. Nos traitteurs retournerent avec quarante barils d'eau de vie. C'est pour troubler nostre devotion les Festes prochaines de Pasque.

Le 4. vn yvrogne met le feu à une Cabane, tout y fut brûlé en moins d'un quart d'heure ; et si le vent eust donné d'un autre costé, la moitié du Bourg auroit esté reduit en cendres. Quand nos Sauvages ont receu quelque tort

d'un autre, ils s'enyvrent à demy, et font impunément tout ce que la passion leur suggere. Toute la satisfaction qu'on en reçoit, ce sont deux mots : il estoit ivre, il avoit perdu la raison.

Voyant tous ces desordres, j'ay esté passer les Festes de Pasque avec le Pere Millet à Onnontagué.

Le 20. ie trouve à mon retour vne vieille Chrestienne que Dieu avoit appelée à soy.

Le premier iour du mois de May, ie donne le Baptesme à un enfant, qui s'envola incontinent en Paradis ; trois autres le suivirent de prez.

Le 26. j'ay passé les Festes de la Pentecoste à Onnontagué, où le Pere de Carheil s'estoit aussi rendu de sa Mission d'Oïogouïen.

Le 6 iour de Juin, un enfant mort après son Baptesme, va iouir de Dieu.

Le 17. vne pauvre femme vient d'expirer deux iours après son Baptesme. Je n'en ay pû rien tirer qu'à l'extremité, i'allois la visiter trois et quatre fois le iour, et la trouvois toujours indisposée au saint Baptesme. Enfin heureusement ie trouvoy le moment que Nostre Seigneur luy voulut faire misericorde. La patience et la longanimité sont bien necessaires à un Missionnaire, et la confiance aux merites de Iesvs-Christ.

#### CHAPITRE VII.

#### *De la Mission de saint Jean-Baptiste à Onnontagué.*

C'est la troisiéme Nation des Iroquois.

On connoistra l'estat de cette Mission par vne Lettre du Pere Millet qui en a eu le soin, enuoïée au R. P. le Mercier, Superieur general des Missions de la Nouvelle-France.

MON REVEREND PERE,

Pax Christi,

V. R. m'a commandé dans sa dernière Lettre de l'informer de ce qui s'est passé de plus considerable en cette Mission : ie luy obeiray autant qu'il me sera possible, et que le peu de loisir que j'ay presentement me le peut permettre.

Le lendemain du depart d'Ateriatia qui vous a porté mes premieres Lettres, ie commençay de faire le cry ordinaire le matin, par lequel on avertit le peuple de venir à la Chapelle ; et comme ie suis dans la Mission de saint Iean Baptiste, ie crus que Dieu demandoit de moy que r'imitasse ce grand Saint, en criant comme luy dans ces deserts et dans ces bois. Je continuay ce mesme cry les iours suivans au soir et au matin, principalement durant l'Advent. Je criois tantost au feu, au feu d'enfer, qui ne s'éteint iamais ; tantost au Ciel, au Ciel, ou on trouve toutes sortes de biens, avec un bonheur eternel. Quelquefois ie leur criois, il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un Dieu, qui est le Maistre de nos vies. D'autres-fois, Iesus est le Maistre, Iesus est le Maistre de nos vies, venez l'adorer, venez à la priere. Ces cris, et d'autres semblables, selon que ie les iugeois plus propres à dissiper l'assoupissement de nos Sauvages en ce qui regarde leur salut, estoient suivis d'une petite instruction que ie tâchois de leur rendre sensible, et tout ensemble facile à retenir.

Durant vne semaine ie leur mettois devant les yeux diverses cordes de pourcelaine, pour marquer le nombre et la diversité des choses que ie leur enseignois. Et pendant la semaine suivante j'étendois vne corde, et j'y attachois divers colliers de fil, dont les Sauvages lient et enchainent les captifs qui sont pris en guerre, pour les conduire ainsi au feu qui leur est préparé ; et par ce symbole ie leur representois les chaînes cruelles des pechez, dont le Demon les chargeoit pour les entrainer dans les feux d'enfer. D'autres fois ie suspen-

dois à la mesme corde un beau collier de pourcelaine devant l'Autel de ma Chapelle, pour leur enseigner qu'il n'y avoit qu'un Dieu ; 2. vne carte de tout le monde, pour montrer qu'il avoit tout fait ; 3. vn petit miroir pour marquer qu'il connoissoit tout ; 4. quelques cordes de rassade, pour exprimer la liberalité dont il use à recompenser toutes les bonnes actions, et quelques instrumens de la Justice des hommes, pour leur exprimer celle que Dieu exerce dans les flammes de l'Enfer. Je tâchois surtout de leur faire concevoir par l'excez des souffrances de Iesus-CHRIST combien la Justice de Dieu est terrible, et quelles peines doit attendre un pecheur pour le chastiment de ses crimes, puisque le Fils de Dieu en avoit souffert de si grandes pour l'expiation des nostres. Ensuite ie leur monstrois que le Sauveur et le Maistre de nos ames ne pouvoit pas nous donner des marques plus éclatantes de son amour, qu'en se chargeant de nos peines, et en nous achetant de tout son sang un bonheur eternel.

L'employay la premiere semaine de l'Advent à leur parler de la maniere dont Dieu a créé le monde ; la deuxième, ie les entretins des trois personnes de la tres-sainte Trinité ; la troisième, du Verbe incarné, et des grandeurs de l'Homme-Dieu ; la quatrième, de sa naissance ; et pour leur rendre sensibles ces mysteres ineffables, ie les leur representois sous des symboles differens, que ie portois mesme quelque fois dans les ruës, pour les leur rendre familiers, et que les enfans interpretoient le Dimanche suivant à tous ceux qui se trouvoient à l'instruction.

En mesme temps que ie tâche de faire connoistre le vray Dieu à nos Sauvages, ie m'étudie particulièrement à décrediter dans leurs esprits leurs fausses Divinitez, sçavoir le Songe, l'Agriskoité, afin d'establir la verité sur la ruine du mensonge et des fables ; et comme ie crus que ie devois moy-mesme travailler à detruire cette coustume detestable, m'estant trouvé un iour à un festin où j'avois esté convié, ie me le-

vay au commencement, et dis d'une voix haute le *Benedicite*, dans le langage du païs, et comme ie vis qu'une action si extraordinaire les avoit tous surpris, ie leur adjoutay que dans les festins qu'on faisoit en France, la coustume estoit que les Prestres qui s'y trouvent commençassent par ces sortes de prieres ; et pour me mettre en possession d'une si sainte coustume qui les empeschoit d'invoquer le Demon, ainsi qu'ils font dans tous leurs festins, celuy où l'estois estant finy, ie dis les Graces, et les priay de ne point faire d'oresnavant d'autres prieres dans leurs festins. Un des Anciens leur dit que j'avois raison, et depuis ce temps-là ils sont convaincus que de m'inviter au festin, c'est m'inviter à faire la priere.

Il arriva un iour qu'un de leurs Capitaines, m'ayant voulu prevenir, commença d'invoquer ce Demon ; mais ie m'y opposay fortement, et l'asseuray que l'Agriskoué ne pouvoit rien de tout ce qu'il luy avoit demandé, que j'allois moy-mesme en prier le vray Dieu, qui est le createur de l'Univers, et de qui seul ils devoient esperer toutes choses ; après quoy ie dis *Benedicite*, et les Graces ensuite, à la fin du repas, sans que personne osast m'interrompre, et le Capitaine qui avoit parlé d'Agriskoué vint le soir mesme à la priere.

Mais Dieu qui scait ménager toutes les occasions favorables à nostre salut, m'en fit naistre une aussi avantageuse que ie la pouvois souhaiter pour l'instruction de nos Anciens et de nos Capitaines.

Garakontié me representa un iour en la presence de quelques autres dont il estoit accompagné, qu'il n'estoit pas iuste que ie donnasse tout mon temps et tous mes soins à l'instruction des enfans, sans que leurs peres y eussent part ; qu'il falloit commencer par instruire les anciens, afin qu'ils pussent, par leurs paroles et par leurs exemples, contribuer eux-mesmes à former les ieunes gens ; et qu'ainsi il estoit à propos que ie prisse les Dimanches pour leur parler des mysteres de nostre Foy et des devoirs d'un Chrestien. Ie luy témoignay

que i'estois ravy de l'ouverture d'un si beau dessein ; que la chose du monde que ie souhaittois davantage estoit de travailler pour le salut de tout ce qu'ils estoient ; qu'il y avoit déjà longtemps que ie concertois le dessein d'assembler les Anciens, et leur parler, et que s'ils le vouloient bien, nous commencerions dès le Dimanche suivant ; et comme il estoit important de les gagner, ie priay Garakontié de les inviter à un festin que ie leur voulois faire ce iour-là ; ce qu'il me promit d'executer fidelement.

Pour m'accommoder en quelque sorte à la coustume des Sauvages, qui chantent en preparant leur festin, le matin du Dimanche assigné ie chantay, en disposant celuy que ie leur allois faire, les misericordes de Dieu, la venuë du Sauveur au monde, et la victoire qu'il a emportée sur les Demons ; et pour frapper leur imagination par quelque espece d'appareil, j'attachay un beau grand collier de porcelaine au milieu de la Cabanne, et ie l'accompagnay d'un costé d'une carte du Monde, et de l'autre de l'Image de Saint Louis Roy de France ; ie plaçay dans un autre endroit les portraits du Roy et de Monsieur le Dauphin. Au-dessous du collier de porcelaine j'avois mis la Bible sur un pupitre couvert d'une belle étoffe rouge, au-dessus duquel on voyoit l'Image de Nostre Seigneur, qui avoit à ses pieds tous les symboles des superstitions et des desordres dans ces païs, comme pour marquer qu'il les avoit vaincus.

Tout le monde s'estant assemblé, Garakontié leur ayant déclaré l'occasion et le sujet du festin, ie leur fis quelques complimens, avec les presens ordinaires, et après avoir fait publiquement une priere au milieu de la Cabanne, ie leur fis connoistre que ce collier que j'avois là suspendu, estoit pour leur marquer qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui estoit le Souverain Maistre de nos vies, le createur du Ciel et de la terre, le Dieu de la guerre et de la paix, de la chasse et de la pesche ; que c'estoit une verité que toutes les creatures nous preschoient, et que les Demons

avoient tâché par toute la terre d'obscurecir, pour se faire adorer en la place du vray Dieu ; mais que pour se faire mieux connoistre aux hommes, il s'étoit rendu visible et s'estoit fait homme comme eux, pour les instruire du dessein qu'il avoit de les sauver, qu'il avoit pris le nom de *JESVS*, qu'il leur avoit montré par ses miracles qu'il estoit vrayment Tout-Puissant, et le Fils de Dieu, rendant la veuë aux aveugles, guérissant les maladies de toutes sortes, ressuscitant les morts par une seule de ses paroles, et après avoir enseigné aux hommes le chemin du Ciel, il y estoit monté à la veuë de cinq cens personnes, pour les y recevoir ; que nous conservions les *Escriptures* saintes, où ses exemples et sa doctrine nous estoient merveilleusement exprimés ; que toutes les Nations de la terre l'avoient receuë avec respect, et que c'estoit ce que nous venions leur enseigner ; que nos Roys adoroient ce mesme Dieu, suivoient sa loy, embrassoient sa doctrine, observoient ses commandemens. Ensuite ie les leur expliquay en détail, et ie les exhortay à rendre leur païs florissant et paisible par la conformité de Religion qu'ils auroient avec les François, et à se rendre eux-mesmes heureux en renonçant à toutes leurs superstitions, et aux pechez que Dieu a defendus sous des peines si terribles. Ie leur marquois chaque chose par son symbole, afin de les instruire d'une maniere plus sensible, et enfin ie terminay ce discours par la priere et par la Benediction que ie donnay au festin ; après lequel nous remerciasmes Dieu, et nos Anciens me témoignèrent qu'ils m'étoient fort obligez du bon accueil que ie leur avois fait, et du soin que ie prenois de leur salut.

Garakontié estoit si ravy de joye, qu'il ne seçavoit en quels termes me témoigner la part qu'il prenoit au succes d'une si grande affaire ; et pour moy je crûs que ie devois tout à l'heure mesme remercier Dieu d'une faveur si signalée, et le supplier de nous continuer ses graces, pour achever ce qu'il avoit si heureusement commencé.

Cinq ou six iours devant Noël, nostre Chapelle n'estant pas assez vaste pour recevoir le monde qui venoit en foule aux instructions, ie fus obligé de les partager en deux bandes, et faire deux Catechismes le mesme iour. L'empruntay pour cet effet une Cloche qu'ils avoient eüe il y a treize ou quatorze ans, de ceux de nos Peres qui estoient en cette Mission lorsque la guerre s'y r'alluma. Cette Cloche me servoit pour assembler les Anciens ; comme ie me servois d'une plus petite, pour appeler les enfans.

Ie remarquay que nos Sauvages s'étoient un peu réveillés de l'assoupissement où ils estoient, par le bruit des Cloches, des cris et des Catechismes ; on entendoit perpetuellement les petits enfans chanter dans les ruës et dans les cabannes, ce qu'ils m'avoient entendu dire aux Catechismes ; par tout où on alloit, on entendoit ces paroles : Il n'y a qu'un Dieu, qui est le Maistre de nos vies ; on trouve dans le Ciel toutes sortes de biens, et un bonheur qui ne finit iamais ; et dans l'Enfer, des feux et des tourmens eternels.

J'avois eu, quelques iours auparavant, un demeslé avec quelques Sorciers ou Iongleurs du païs, que j'avois rencontrés dans la cabanne d'un malade, pour lequel ie me suis donné bien de la peine, mais que ie n'ay iamais pû gagner à Dieu. Quelques anciens avoient pris le parti de ces iongleurs, et m'avoient fait fermer, par deux diverses fois, la porte de cette cabanne. Ie m'en plaignis à quelques-uns des principaux de la Nation, qui m'y firent eux-mesmes entrer, et blâmerent ouvertement dans le Conseil, l'empirement et le peu de conduite de ceux qui m'avoient choqué. Mais comme ie témoignay n'estre pas encore satisfait de cette reparation, parce qu'apprehendant les suites de cette insulte, et qu'on ne se mit en possession de me refuser l'entrée des Cabanes où j'allois visiter les malades, pour tâcher de les porter à se rendre dignes du Paradis, Garakontié, comme le Capitaine general de cette Nation, tint le Conseil, où m'ayant appelé il me

fit present de deux colliers, l'un pour m'appaiser, et l'autre pour me prier de ne pas faire mes plaintes à Onnontio, dont le mécontentement ne pourroit estre que funeste.

Toutes choses me paroissoient estre une fort bonne disposition pour celebrer avec pieté la Feste de Noël qui s'approchoit ; et pour passer ce saint iour avec toute solemnité, i'ornay la Chapelle autant qu'il me fut possible, et preparay un thrône à Iesvs-Christ, afin qu'il y receust, au moment de sa naissance, l'hommage de ces nouveaux sujets qui devoient y venir l'adorer. Sur le minuit, nos Chrestiens et nos Chrestiennes luy rendirent leurs devoirs, tandis que i'allay chanter quelques Motets en leur langue, et sonner la Cloche pour éveiller le monde par tout le Bourg, et l'inviter à venir à la Chapelle. La presse fut grande tout le matin, et les Anciens s'y rendirent comme en corps, pour honorer par leurs respects et par leurs hommages le Fils de Dieu. Nous venons, me dit un d'entre eux, à la porte de la Chapelle, saluer et adorer Iesvs qui vient de naistre.

Sur le midy, ie baptisay avec les ceremonies ordinaires de l'Eglise, trois petits enfans, et quelques autres les Festes suivantes, iusqu'au nombre de douze, que i'offris à Nostre Seigneur, comme autant de dépoüilles remportées sur le Demon, et autant de victimes innocentes qui sans doute luy estoient fort agreables. Il me sembloit que ie n'estois pas parmy des Sauvages, et des Barbares, mais plutost parmy un pais de Chrestiens, tant ie remarquois de pieté et de devotion dans les esprits. Toutes les Confessions que i'avois entendues devant et après la Feste de Noël ; le saint Sacrement de l'Eucharistie que i'avois administré ; les mariages que i'avois heureusement renouez ; la docilité avec laquelle nos sauvages m'écouteoient sur le suiet mesme de leurs erreurs et de leurs superstitions ; leur assiduité aux prieres et aux instructions, la charité et le zele de quelques-uns, qui les portoit à se transporter dans les Cabanes de la campagne pour

exhorter les malades à prier Dieu, tout cet air et ces actions de pieté, me faisoient voir comme l'image de la ferveur et de la devotion des premiers Chrétiens.

Mais afin d'affermir encore davantage le bien qu'il avoit plû à Dieu de commencer en ce pais, pour en bannir entierement tout le commerce qu'on y a avec le Demon, ie resolut de declamer fortement contre la creance folle et superstitieuse qu'ils ont à leurs songes. Ie leur montray que ce n'estoit pas le vray Dieu, createur du Ciel et de la terre qui leur parloit dans le sommeil, mais que c'estoient les Demons d'Enfer, des tyrans et des ennemis de leur salut, qui vouloient se faire obeir, comme s'ils estoient leurs legitimes Seigneurs.

Mes freres, leur dis-je dans un conseil où i'avois assemblé les Anciens, vous n'ignorez pas que ce que vos songes vous ordonnent de faire, est souvent tres-impie et tres-abominable ; est-il rien de plus execrable que tous vos festins d'impureté, et ceux qui ont pour loy de tout manger, et où il se commet des excez qui vous causent souvent des maladies ? peuvent-ils se faire par les ordres d'un bon Genie ? Il est clair que l'auteur de tant de crimes ne peut estre que tres-méchant. Il ne faut que sçavoir ce que c'est que Dieu, pour iuger qu'il nous defend des choses si mauvaises et si contraires à la raison, et si prejudiciables au bien public. Ce n'est donc pas Dieu qui vous parle dans vos songes, mais plutost quelque Demon d'Enfer, qui vous seduit ; et si cela est, pourquoy estes-vous assez aveugles que de luy obeir ? est-ce le Demon qui vous a faits ? est-ce luy qui est le Maistre de vos vies ? est-ce luy qui vous destine un bonheur eternal, si vous luy obeissez ? n'est-ce pas le vray Dieu qui a toutes ces qualitez ? et pourquoy donc aimez vous mieux vous perdre en vous soumettant au premier, que vous sauver en obeissant au second ? Si un enfant songeoit dans son sommeil qu'il doit tuer son pere et sa mere, me diriez vous que Dieu qui vous a créez seroit l'auteur de ce songe ? ne l'auriez

vous pas en horreur ? Un pere voudroit-il tuer son enfant ? et une mere voudroit-elle bien l'étouffer, lorsqu'elle le met au monde, quoy qu'elle l'eust songé ? Il est donc visible que d'obeir à son songe est une folie, si nous songeons des choses extravagantes ; et que c'est un crime, si les choses que nous songeons sont criminelles.

A la fin ie leur fis un present d'un collier de pourcelaine, pour les exhorter à ne plus donner foy à leurs songes, mais plutôt à les regarder comme les ennemis de leur salut, et à ne plus obeir qu'à Dieu seul, s'ils vouloient estre eternellement heureux.

Ie me retiray ensuite dans ma Chapelle, assez incertain de la réponse qu'ils me feroient : car ceux mesmes des anciens qui estoient les plus portez pour la priere, et pour la pieté, avoient apprehendé l'evenement de ce conseil. Mais ie le iugeois absolument necessaire, tant pour l'établissement du Christianisme, que pour obliger quelques anciens qui me demandoient le Baptesme, de se declarer ouvertement pour le party de la Foy : car ils se delivroient par ce moyen d'une infinité d'occasions dangereuses, où ils se trouvoient engagez dans l'exercice de leur charge, qui les oblige de procurer l'execution des choses qui sont ordonnées par le songe.

Aprés vne longue conference qu'ils eurent ensemble sur ce sujet, ils me firent appeller ; et Garakontié, parlant au nom de tous les autres, me dit que tout le monde recevoit ma voix, qu'on estoit persuadé de la verité de mes paroles, qu'on renonçoit aux superstitions que j'avois proscrites, et qu'on s'engageoit de ne plus obeir au songe ; que ie scavois bien qu'ils ne parloient déjà plus d'Agrikoüé dans les festins ; que lorsque ie m'y trouvois, c'estoit moy qui faisois la priere, et qu'en mon absence ils prioient Dieu comme moy ; et qu'ils ne luy demandoient pas seulement les biens de la terre, mais beaucoup plus la grace d'estre bienheureux dans le Ciel ; qu'il n'y auroit plus d'oresnavant de festin d'impureté, qu'on

n'y excéderoit plus au boire, ny au manger ; que dans les jeux, dans les danses, dans les assemblées publiques, à la pêche ny à la chasse, il ne se parleroit plus de songe ; que si tout le monde ne venoit pas encore prier Dieu comme ie le souhaitois, que l'eusse un peu de patience, que bientost ils seroient tous Chrestiens, et pour me donner des assurances de la verité de leurs promesses, il me fit present d'un collier de pourcelaine, que ie receus, et que j'offris ensuite à Dieu, comme le gage de la conversion de nos Barbares.

Il n'est pas possible d'exprimer la ioye que j'ay ressentie d'une victoire si grande que la Foy venoit de remporter sur l'infidelité. Ce n'est pas que ie n'aye encore tout suiet de craindre que ces choses n'ayent esté plus facilement resoluës qu'elles ne seront executées, soit parce qu'il n'y a pas de police icy comme en France, pour assuiettir les particuliers aux resolutions d'un conseil, soit à cause que nos Sauvages ont bien de la peine à oublier entierement leurs anciennes coutumes, et comme ils sont ordinairement inconstans et infideles à leurs promesses, j'ay besoin de toutes les prieres des personnes saintes et zelées pour le salut des ames, afin de leur obtenir de Dieu la fermeté necessaire pour ne pas retomber dans leurs anciennes habitudes.

Le succes de cette sainte entreprise ayant aussi surpassé toutes mes esperances, ie crus que ie ne devois point perdre de temps, et qu'il falloit me servir de la bonne disposition où étoient tous les esprits. Ie commençay donc de me declarer ouvertement contre les Jongleurs, ie tâchay de les decréditer, en toutes rencontres, et ie crus que si ie pouvois leur oster la confiance et l'attachement que ces peuples ont pour leurs sortileges, j'établirais bientost avec la grace de Dieu le Christianisme sur les ruines de l'Idolatrie. Dieu m'avoit déjà fourni deux occasions où ie les avois entierement deconcertez, et decouvert leur mauvaise foy.

Voicy ce qui se passa dans la premiere. Un iour m'estant rencontré dans une

Cabane, où dix ou douze de ces Sorciers estoient assemblez autour d'un homme qui n'avoit qu'un mal fort leger à l'oreille, ils me firent d'abord force civilté, et me firent approcher, bien qu'ils m'eussent voulu voir fort éloigné d'eux. Je regarday quelque temps, sans rien dire, ce qu'ils faisoient, bien que leurs ceremonies ridicules et extravagantes m'indignassent beaucoup. Ils prenoient dans leur bouche une certaine eau mystérieuse, et la souffloient avec de grands efforts, sur les joües et sur les tempes du malade ; et celuy qui estoit comme le chef de cette bande, leur ordonnoit de jetter encore cette eau sur les cheveux et sur la teste, et mesme sur la natte où ce pauvre homme estoit couché. Il falloit que tout fust arrosé pour chasser le Demon de la maladie qui estoit dans l'oreille de ce Sauvage. Je remarquay qu'en suite ils beurent tous de cette mesme liqueur, et qu'ils prenoient la medecine qui devoit guerir le malade. Toutes ces sottises me faisoient gemir sur l'aveuglement de ces pauvres Idolatres, qui se laissent ainsi seduire par le Demon. Après que j'eus regardé quelque temps l'operation de ces habiles gens, je m'approchay du malade pour luy demander où estoit son mal, et en quel estat il se trouvoit. Les Jongleurs prenant aussitost la parole me dirent qu'il estoit déjà sorti de son oreille deux petits Demons, et qu'il n'en restoit plus qu'un, qui étoit plus opimiasre que les autres. Cela est merveilleux, leur dis-je, et je serois bien aise de voir sortir le troisième : continuez donc de le presser, car je veux estre spectateur d'une cure si prodigieuse. Il y a longtemps que j'ay la curiosité de voir sortir quelqu'un de ces demons immondes, qui tourmentent, ainsi que vous dites, les malades du Canada ; car Dieu mercy ils ne sont point si méchans en France. Mais je vous assure que je seray si attentif à la sortie de ces Demons que vous dites avoir des corps et estre visibles, qu'il ne pourra échapper à ma veüe. Je ne sçay si ces imposteurs reconnurent que je me mocquois d'eux, et que je n'igno-

rois pas leurs tromperies, mais ils me parurent tellement deconcertez et interdits, qu'ils n'en purent iamais revenir, et comme je les pressois d'achever cette merveilleuse operation, qui devoit donner la fuite au Diable, ils me dirent, montrant quelques petits sacs où étoient des drogues, que c'estoit là ce qui chassoit les Demons des corps malades. Hé bien, dis-je à celuy qui estoit comme le Maistre Jongleur, c'est toy qui te vantes d'estre l'exterminateur des grands et des petits Demons ; qui t'empesche presentement en ces rencontres de faire sortir de ce malade celuy que tu dis y estre resté ? Je sçavois bien que leur adresse ordinaire estoit qu'ils avoient dans leur bouche ou une petite pierre, ou un morceau de fer, ou quelque piece de cuir, ou un petit os, et qu'en suççant fortement la partie du corps où le mal estoit, ils disoient en avoir tiré heureusement ce qu'ils avoient en leur bouche, et qu'ils crachoient aux yeux du malade, assurant que c'estoit un veritable Demon qui estoit cause de sa douleur ; ainsi je les avertis que j'estois bien informé de leurs fourberies et qu'il estoit difficile de me tromper, et que je n'estois pas homme à prendre du fer ou du cuir pour un Demon. Ce fut alors que je vis des gens bien embarrassez. Les uns m'avertissoient qu'il estoit temps d'aller faire la priere ; les autres me coniueroient d'aller prier Dieu dans la Chapelle pour la santé du malade ; quelques-uns mesme, pour se défaire de moy, me promettoient de m'y suivre au plustost, et de se faire Chrestiens. Mais je n'eus garde de les quitter que je ne les eusse obligez d'avouer eux-mesmes qu'ils estoient imposteurs, et pour leur en donner toute la confusion, je persistay à leur demander qu'ils me fissent voir ce troisième Demon qui estoit resté dans le corps de ce malade, et qu'après qu'ils m'auroient donné cette satisfaction, je les laisserois en repos. Mais ce fut en vain que je les pressay, ils n'en voulurent rien faire, et ils furent enfin forcez de m'avouer que ce troisième Demon n'y estoit plus, et que le

malade se portoit bien, avant mesme qu'ils l'eussent guery ; et ce qui me parut encore plus ridicule, c'est que ce pauvre homme fut assez bon que de croire qu'il avoit esté guery du mal qu'il n'avoit jamais eu, et de me dire en se levant de dessus sa natte, qu'il estoit guery. Je racontay en suite cette histoire à quelques-uns de nos Sauvages, et ie leur fis voir manifestement l'erreur et l'enchantement où ils estoient, d'avoir tant de confiance à d'aussi grands imposteurs qu'estoient leurs Medecins.

L'autre occasion que Dieu me fournit de decréditer le Songe, fut celle-cy. Vne fille âgée de quinze ou seize ans, s'estant égarée dans les bois, y avoit déjà passé deux nuits, ses parens en estoient fort en peine. On fit venir les Jongleurs pour sçavoir ce qu'elle estoit devenue. Ces habiles Devins commencerent à faire leurs sortileges pour en apprendre des nouvelles. La premiere chose qu'ils font est de sauter, de danser et s'agiter de telle sorte qu'ils sont bientost en sueur. Après cela ils battent du baston et de la tortuë ; ils chantent, ils crient, ils consultent et interrogent leur Demon, qui ne leur répond jamais ; et après avoir bien sué, après s'estre bien tourmentez pour apprendre en quel estat pouvoit estre cette fille, ils disent hardiment qu'elle avoit esté tuée par trois Andastoguez, qui luy avoient enlevé la chevelure, d'une grandeur égale à un petit cercle qu'ils tracerent de leurs doigts sur une écorce, aux yeux des assistans, et qu'elle étoit expirée iustement au lever du Soleil. Après une prophétie aussi exacte et aussi bien marquée comme celle-là, nos Sauvages eussent fait scrupule de douter de la mort de cette fille : c'est pourquoy la Cabanne de ses parens et tout le Bourg ensuite fut remply de pleurs et de gemissemens ; tout le monde estoit en deuil, hors les Jongleurs, qui pour se dédommager des peines extraordinaires qu'ils avoient eues à consulter leur Demon, mangeoient de tres-bon appetit tout ce qu'on leur avoit préparé pour les regaler, comme on a de cou-

stume de le faire en ces rencontres. Ils estoient pleins du succez qu'avoient eu leurs iongleries, et de l'estime qu'on faisoit de leur habileté ; mais ils furent bien surpris, lorsqu'estant à peine sortis de la Cabanne où on les avoit si bien traitez, ils y virent entrer la fille qu'ils avoient fait morte si constamment, sans qu'elle eust rencontré d'Andastoguez, ny receu des blessures ; s'ils eussent esperé pouvoir convaincre ces bonnes gens, que ce n'estoit qu'un fantôme, ils n'eussent pas épargné les mensonges pour soutenir leur credit, que cette imposture estoit capable de ruiner. Mais les parens, ayant reconnu leur fille, changerent leur tristesse en joye, et les gemissemens de tout le Bourg en des acclamations publiques.

Cette histoire me fut rapportée par la mere mesme de cette fille qui s'estoit égarée ; et comme elle avoit reconnu en cette occasion la fourberie de ces Jongleurs, elle m'en découvrit encore plusieurs autres ausquelles cet accident luy avoit fait faire reflexion. Elle me dit que ces habiles Medecins ordonnoient quelquefois à un malade de faire un bon festin qui le gueriroit, pourveu qu'ils fussent bien regalez ; et qu'il arrivoit cependant assez souvent que le lendemain il mouroit.

Ie me servis avantageusement de toutes ces tromperies, dans le conseil que ie fis tenir contre les Jongleurs, quelques iours après la promesse solennelle que nos Sauvages m'avoient faite de renoncer à toutes ces superstitions. Ce fut là que ie découvris toutes leurs fourbes et toutes leurs impostures, le peu d'intelligence qu'ils avoient dans la Medecine, l'inutilité de leurs remedes superstitieux, et pour la conclusion du discours ie fis un present de pourcelaine, pour obliger les anciens d'apporter un prompt remede à ces desordres qui ruinoient leur país, par la mort de leurs enfans et de leurs neveux, et qui leur faisoient en mesme temps perdre le bonheur de la vie eternelle.

Quelque temps après que ie fus sorty du conseil, pour luy laisser la liberté

de delibérer sur mes demandes, on me rappela, et Garakontié, qui parloit au nom de tous les autres, après m'avoir renouvelé la protestation solennelle qu'ils avoient faite de renoncer absolument aux songes, à l'Agrikoûé, et aux festins de debauches me dit qu'ils reconnoissoient de bonne foy qu'ils avoient esté iusqu'à present dans l'erreur, qu'ils m'estoient fort obligez de ce que ie les avois detrompez, qu'ils entroient dans tous mes sentimens, et qu'ils estoient resolus de porter les longeurs à se servir seulement des remedes naturels, ainsi que ie le souhaitois, sans y mêler aucune superstition. Ensuite, pour marque de leur engagement et de la parole qu'ils m'en donnoient, ils me firent un present de pourcelaine. Je leur témoignay à quel point ie me sentoie obligé d'une réponse si favorable ; et comme ie commençois de leur faire concevoir combien cette resolution leur estoit avantageuse, Garakontié m'interrompant : Nous sommes, me dit-il, dans la tristesse et dans l'abattement pour vne fâcheuse nouvelle que nous venons de recevoir ; qui porte que le Pere Garnier vient d'estre assassiné. D'abord ie fus frappé d'estonnement pour vne si triste nouvelle ; et pour m'éclaircir de ce qui en estoit, ie voulus parler moy-mesme à cely qui l'avoit apportée ; mais comme ie reconnus qu'il n'en avoit que des coniectures assez foibles, j'allay promptement dire à nos anciens pour les rassurer, que ce n'estoit qu'une fausse alarme. Ils témoignèrent m'estre tout à fait obligez du soin que ie prenois de l'inquietude et du chagrin qu'un accident si funeste leur avoit causé : en effet on sçeut peu de temps après que cette nouvelle estoit fausse à l'égard du Pere Garnier, mais qu'il s'en estoit peu fallu qu'elle n'eust été veritable dans la personne du Pere Fremin, qui faillit à estre tué par un yvrogne à Tsonnonfoïan, qui est un Bourg éloigné de cely-cy de quelques iournées, et qui a longtemps porté au visage les marques de la fureur de ce Sauvage.

C'est à quoy nous sommes tous les iours

exposez en ce pais de Barbares, qui se portent souvent à de semblables excez, dans leurs debauches ; mais i'ose dire que c'est en cela mesme que nostre condition nous paroist fort heureuse, puis qu'elle nous engage à porter durant toute nostre vie un estat de victimes toutes prestes d'estre sacrifiées, pour l'amour de cely qui s'est luy mesme immolé pour nostre salut. C'est dans de semblables perils que les Apostres et les Chrestiens de l'Eglise naissante se trouvoient tous les iours ; et c'est ce qui nous rait de ioye de pouvoir mener comme eux vne vie exposée à mille morts.

Nos Onnontaguez ne sont pas si emportez ny si brutaux dans leur yrognerie. La plupart, lors mesme qu'ils sont en cet estat, ne nous font que des caresses ; et si quelques-uns font des plaintes, c'est pour me reprocher que ie ne les aime pas assez.

Après que i'eus fait quelques prieres dans la Chapelle, pour remercier Dieu du succez tout extraordinaire qu'il avoit donné à nostre dessein, ie me retiray dans ma cabanne, où ie trouvoy encore plusieurs anciens, qui me prierent d'achever ce que j'avois si heureusement commencé, et de les affermir dans la resolution où ils estoient de renoncer à toutes leurs superstitions ; que ie sçavois bien que des erreurs dans lesquelles on a vieilly sont tres-difficiles à quitter ; qu'ils apprehendoient que le Demon ne les iettast tout de nouveau dans leurs anciennes rêveries ; qu'ils venoient à moy pour s'armer contre cet ennemy, et qu'ainsi ils me prioient de les instruire sur la fausseté de deux ou trois des vieilles idées, dans lesquelles ils avoient esté nourris. Comme par exemple que leur ame se separoit du corps durant le sommeil ; que le songe estoit l'arbitre de la bonne ou de la mauvaise fortune qu'ils avoient dans la guerre, ou à la chasse ; et pourquoy ayant eu un songe qui leur marquoit qu'ils auroient du succez dans l'un ou dans l'autre de ces exercices, il ne leur avoit presque iamais manqué, et au contraire ayant souvent prié le vray

Dieu pour un pareil sucez, ils avoient souvent esté frustréz de leur attente. Je répondis à tout le micux qu'il me fut possible, et ils demeurèrent si satisfaits de mes réponses, qu'ils m'assurèrent en m'en remerciant, que j'avois chassé de leur esprit tous les nuages que le Demon y avoit répandus pour les perdre, et que j'y avois rendu la verité victorieuse du mensonge. Le leur fis entendre que c'estoit à Dieu à qui toute la gloire en estoit deüë, et que c'estoit uniquement son ouvrage.

Durant tout l'hyver, ie n'ay presque point eu d'autres entretiens avec nos Sauvages, que sur ce qui regardoit les veritez du Christianisme, et sur l'horreur qu'ils devoient toujours entretenir pour les superstitions, et pour les mauvaises coustumes du país. Je ne suis pas encore tout à fait scavant dans leur langue ; ie marquois souvent par mes gestes ce que ie ne pouvois exprimer par paroles, et lorsque ces peuples me faisoient comme des reproches que ie ne me faisois pas assez bien entendre à mes auditeurs, ie recevois ces bons avis comme autant de convictions du peu que ie contribuois de ma part à tout le bien que Dieu operoit dans l'estendue de ma Mission, et ie me disois à moy-mesme : O mon ame ! quand scauras-tu parler de Dieu, ainsi qu'il en faut parler, et quand seras-tu si penetrée des veritez de la Foy, que tu n'auras plus de peine à me suggerer des paroles capables de porter tout ensemble, et les lumieres de la Foy dans les esprits de nos Sauvages, et le feu de la charitez dans leurs cœurs ?

Je veillois avec un soin extraordinaire à l'execution des promesses que l'on m'avoit faites, et mesme ratifiées par quelques presens, lorsque la nouvelle arriva icy que les guerriers y retournoient victorieux. On les attendoit il y avoit longtems, et les Devins, qui vsent de la pyromantie en ces rencontres, avoient publié diverses predictions sur leur retour. Un ancien m'avoit rapporté en bonne compagnie un de leurs oracles, scavoir qu'une de leurs brigades devoit infailliblement retourner

dans trois iours, et qu'elle seroit suivie des autres ; qu'ils reviendroient sans avoir eu aucun avantage sur l'ennemy. Comme ie suis l'ennemy déclaré de ces faux Prophetes, ie remarquay les circonstances de cette prophetie, et j'adioustay qu'avec le temps on connoistroit si elle estoit veritable. Les trois iours estant passez, et rien n'ayant encore paru, de ce qui avoit esté predict, j'embarassay furieusement celuy qui m'avoit cité cet oracle, lorsque ie luy en demanday l'explication en presence de beaucoup de personnes ; il me répondit froidement que cette bande qui devoit revenir le troisieme iour, selon l'oracle, reviendrait peut-estre le lendemain. Je luy répondis que la prophetie seroit également fausse quand ils ne seroient de retour que dans un an, et quand ils reviendroient le cinquieme iour, mais que pour le convaincre pleinement de l'imposture de son Prophete, nous attendrions encore un iour l'effet de sa prediction. Il se passa près de quinze iours, sans que personne revinst ; et les guerriers ensuite estant retournez victorieux, ils firent voir doublement la fausseté de l'oracle.

On entendoit de loin retentir les cris de victoire, tout le monde estoit dans l'attente, et dans l'impatience de scavoir si c'estoient ou des chevelures ou des captifs de guerre, et combien il y en avoit. Enfin les avant coureurs qui en apportoient la nouvelle, entrent dans le Bourg : on leur fait une longue haye de part et d'autre, depuis la porte où ils s'arrestent, iusqu'au feu où les anciens estoient assemblez. Ils reiterent là les cris de victoire, et ils en font iusqu'à neuf pour marquer qu'ils avoient neuf captifs, six hommes et trois femmes. Ce fut pour lors que la ioye de tout le monde éclata. On commença de jöuer une espece de Comedie ; les personnes avancées en âge dansent un Ballet, qu'ils representent par des postures tres-bien concertées, et des pas fort bien mesurez. Ensuite on va au devant des ieunes guerriers qui avoient porté les bonnes nouvelles, et on les mene comme en triomphe au feu

des anciens. Dès qu'ils sont arrivez on les regale de plusieurs milliers de pourcelaine, et on fait raconter au plus considerable de la bande, tout le détail de l'expédition : la cause de leur retardement, la prise des captifs, par qui chacun d'eux a esté pris, et combien ils avoient perdu de leurs gens. La narration estoit interrompue par des cris de ioye, et des acclamations qu'on faisoit de temps en temps aux victorieux ; et tout se termina par des marques d'une réjouissance publique.

Ensuite on prepara le theatre, ou l'échafaut où l'on disoit que tous les captifs devoient estre brûlez ; et ie remarquay que quelques-uns portoient leur vengeance iusqu'à cét excez de brutalité, qu'ils me prioient de ne point instruire ny baptiser ces captifs, afin qu'ayant esté brûlez en cette vie, ils le fussent éternellement en l'autre. Vne telle inhumanité me fit horreur ; et ie leur fis voir qu'il n'y avoit rien de si déraisonnable que de pousser son ressentiment iusqu'au delà des bornes de cette vie ; en quoy Dieu me donna un tel succez, que ie ne leur persuaday pas seulement de ne point mettre d'obstacle au bonheur éternel de ces miserables, mais de les exhorter eux-mesmes à se faire instruire, et à se rendre dignes du Paradis.

On receut les captifs selon la coutume, au milieu d'une haye composée de tous les habitans, qui les chargerent en passant de coups de baston. Ensuite on les fit monter tout sanglans, et tout couverts de blessures sur l'échafaut qui leur estoit préparé, pour servir et de spectacle à ces Barbares, et de suiet à leur cruauté.

Ces captifs estoient tous des hommes bien faits. On les revestit des plus riches habillemens du pais, et on couronna ces pauvres victimes, selon la coutume, des plus rares plumes et des plus beaux colliers de pourcelaine qui se purent trouver. On les obligea meisme de se peindre le visage des couleurs les plus fines et les plus vives, afin que rien ne pût manquer à l'ornement de ce triomphe. Estans parez de la sorte on,

les faisoit marcher sur le theatre où ils devoient estre brûlez, pour servir auparavant de spectacle à tout le peuple. Ces miserables pour donner des preuves de leur intrepidité, et pour faire voir qu'ils n'apprehendoient pas la mort, chantoient et dansoient sur l'échafaut à la cadence de quelques airs de guerre, où ils faisoient vanité de leurs exploits, et témoignoient fierement à leurs ennemis, que toute leur conduite ne seroit pas capable de leur arracher le moindre soupir. Je vous avoüe qu'une brutalité poussée iusqu'à cét excez, me faisoit horreur. Mais l'action toute barbare que deux Iroquois exercerent à l'heure-meme, sur l'un de ces captifs, me toucha de pitié, au-delà de tout ce que j'en puis dire.

Ces deux Sauvages qui vouloient faire une cruelle épreuve de la braverie de ce guerrier, luy ayant passé une petite corde autour du bras, commencerent de la tirer chacun de son costé, avec une telle violence, qu'estant entrée bientost dans la chair, et ayant penetré iusqu'aux nerfs, la douleur qu'elle causa à ce miserable captif en les luy coupant, fut si excessive qu'il en tomba pâmé et à demy-mort sur la place. Je m'estois trouvé-là pour tâcher d'instruire et de disposer au Baptesme tous ces captifs ; mais ie iugeay plus à propos de differer ce dessein à un temps plus commode, et après que nos Barbares auroient passé le premier feu de leur vengeance.

Après cette premiere montre, les captifs furent conduits dans les cabannes qui leur estoient préparées, pour y attendre l'Arrest ou de la vie ou de la mort. Je les visitay tous les uns après les autres, avec toute la tendresse et toute la compassion que me donnoit l'estat miserable où ie les voyois ; et tâchant de jeter dans leur esprit quelques semences saintes de leur salut, i'y laissay pour cette premiere fois, quelques dispositions à la grace du Baptesme.

Le lendemain ie recommençay mes visites avec un succez si heureux, que ie baptisay tous ceux que ie crûs devoir

estre brûlez, et qui le furent en effet bientost après.

Le Pere Bruyas a baptisé dans sa Mission, un de ceux à qui j'avois parlé; et qui fut envoyé à Onneiout, avec une des trois femmes captives: les deux autres ayant esté menées à Goiogoïen.

Des cinq captifs qui resterent icy, on donna la vie à deux; mais quelques iours après, l'un fut tué à coups de couteau, à mon insecu. C'estoit un de ceux qui m'écouteoit avec plus d'application, et qui me donnoit de plus belles esperances de sa conversion. Mais les secrets de la Providence sont impénétrables; et nous devons nous contenter de les adorer avec une humble frayeur.

On avoit donné la vie à un des deux autres qui resterent; mais ce malheureux qui estoit affligé de ce qu'on ne faisoit pas la mesme grace à son compagnon, ne pût dissimuler sa douleur; de maniere qu'il obligea, par ses plaintes et par ses menaces, ceux qui l'avoient adopté, de l'abandonner quelques iours après: vn rare exemple d'amitié, puisque ce Barbare ayma mieux se mettre en danger de perir dans les tourmens que de souffrir la mort de son amy. Ayant appris cette nouvelle, i'y cours au plustost, ie monte sur l'échafaud, et après avoir fait quelque priere en peu de mots, ie m'adresse à nos Onnontagués, pour les prier de ne trouver pas mauvais que j'apprise à ce miserable le chemin du Ciel; que puis qu'il estoit prest de sortir de cette vie, il estoit de mon devoir de luy en procurer vne qui seroit eternellement heureuse, et que ce bonheur estoit si grand, que ie souffrirois tres-volontiers les mesmes supplices dans lesquels ce captif finissoit sa vie, afin de le leur procurer.

Aussitost j'approche du captif, ie l'instruis, ie l'exhorte, ie le presse; nos anciens m'animent eux-mesmes à cette bonne oeuvre. Le pauvre homme qui estoit à demy mort, écoute avec attention, il me prie de rester auprès de luy, et de ne le point abandonner. On renouvelle les tourmens, on le brûle en tous les endroits de son corps, en y appliquant des fers tout rouges; dès

qu'on les retiroit pour les remettre au feu, ie m'approchois de luy, et luy faisois faire les actes necessaires pour se disposer au Baptesme. Le froid estoit alors tres-violent, et un des Sauvages qui estoit present à ce cruel spectacle, luy ayant presté auparavant sa couverture pour le couvrir, la luy osta pour se defendre de la rigueur de la saison; de sorte que le captif demeura tout nud, et tout tremblotant de froid, quoy qu'assez proche de là il y eust quantité de feux, où l'on faisoit rougir les haches et les fers qu'on luy appliquoit sur toutes les parties du corps. Il faut avoïer que ie fus touché sensiblement d'un objet si pitoyable, et ne pouvant luy apporter plus de soulagement, ie le couvrois d'une casaque que ie porte icy ordinairement. J'étois obligé de la retirer lors qu'on luy appliquoit les fers rouges, et ie l'en enveloppois aussitost qu'on les retiroit. Nos Sauvages parloient differemment de la charité que ie rendois à ce pauvre homme, quelques-uns l'approuvoient, d'autres y trouvoient à dire, et plusieurs s'en mocquoient.

Après qu'on eut brûlé le captif en plusieurs endroits, on le detacha, et on le mena couvert de ma casaque dans une cabanne où estoit celuy de ses compagnons qu'on avoit commencé de brûler dès le iour auparavant, et qui avoit esté assez heureux pour recevoir le baptesme. Je le suivy, et ie me plaçay auprès d'eux, pour leur suggerer de temps en temps quelque pensée du Ciel et de l'eternité, et pour baptiser celuy que j'avois commencé d'instruire. On faisoit foule dans la cabanne pour remarquer les seruices que ie rendois à ces pauvres victimes.

Et comme on me fit alors plusieurs questions, ie pris suiet en y répondant d'instruire tout ensemble les captifs, et tout le monde qui les environnoit. On me demanda, entre autres choses, quel estoit le bonheur de ceux qui sont au Ciel: ie le leur expliquay de la maniere la plus sensible et la plus intelligible que ie pûs le faire; et comme les captifs interrompoient mes instructions des

chansons qu'ils estoient obligez de dire, on me pria aussi de chanter. Je le fis, et ie chantay le Psaume qui commence par ces mots, *Laudate dominum omnes gentes*. Bien que nos Sauvages ne comprissent rien du sens de ces paroles, ie remarquay que l'air ne leur avoit pas déplü ; et il est souvent arrivé depuis ce temps-là, qu'ils m'ont prié de dire ma chanson de mort. Je voulus une fois les contenter, et leur montrer que la chose du monde que ie souhaitois avec plus de passion, estoit de mourir, mesme dans les flammes, en travaillant pour les sauver.

Enfin ie baptisay le soir de ce mesme iour ce captif, que l'eslime infiniment heureux dans son malheur, puisqu'il trouve le Ciel dans les fers de l'Iroquois. Ils donnerent l'un et l'autre toutes les marques d'une sainte disposition à faire une mort vrayment Chrestienne. Je les assistay encore le lendemain matin, qu'ils expirerent, après qu'ils eurent passé toute la nuit dans les tourmens.

Quelques iours après, dans un grand conseil, où estoient assemblez les anciens et les guerriers, ie leur fis un present de deux brasses de pourcelaine, pour me conjouir avec eux de l'heureux succez de leur dernière guerre : car il est à propos qu'ayant à vivre parmy ces Barbares, ie leur marque la part que ie prends à leur ioye et à leur tristesse, afin qu'ayant ménagé leur amitié, ie puisse plus aisément les engager dans mes sentimens, et les convertir.

L'exhortay ensuite les ieunes gens à suivre l'exemple des anciens, qui avoient déjà renoncé au songe et à tout ce qui estoit defendu par la loy de Dieu. Les anciens me renouvelerent leurs promesses, et me donnerent assurance qu'ils porteroient la ieunesse, qui depuis peu de iours estoit revenue de la guerre, à se conformer à tout ce que j'avois arresté avec eux dans leurs conseils.

Mais depuis ce temps-là, le succez de ces guerres, quelque peu considerable qu'il fust, leur a tellement enflé le courage, qu'ils en ont paru moins dociles et moins traitables pour toutes les

choses de la Foy, et il est hors de doute que le plus grand obstacle qu'elle ayt en ces pais, c'est la corruption de ces ieunes guerriers : comme ils sont toute la force et tout l'apuy de leur Nation, ils donnent aisément la loy aux autres, et leur mauvais exemple a toujours des suites tres-funestes. Les anciens mesme qui devoient se servir de toute l'autorité que leur donne leur âge, et leur experience, pour regler cette ieunesse débauchée, y entretiennent souvent ces desordres, ou en flattant le mal, ou en le dissimulant ; et ce qui est encore de plus deplorable, c'est que quelques-uns n'ont pas gardé cette année dans les occasions toute la fidelité qu'ils m'avoient protestée. Il s'en est mesme trouvé qui, voyant que le devoir d'un Chrestien les engageoit en beaucoup de choses qui leur estoient bien rudes, et qu'il falloit ou cesser d'estre adonné à l'ivrognerie, aux debauches et aux superstitions, ou ne pas embrasser le Christianisme, ont esté assez lâches pour se degouter d'une loy qui proscrivoit tous leurs plaisirs.

J'appris qu'un ancien avoit fait un festin de debauchés, quoy qu'en suite il m'ait protesté que i'en avois esté mal informé ; qu'un autre avoit fait le cry ordinaire pour une superstition publique, et que deux ensuite avoient dit en plein conseil, qu'il ne falloit plus souffrir que ie leur parlasse de la Foy, et de quitter leurs anciennes coutumes. Tout cela me fit resoudre de leur en faire mes plaintes. Garakontié approuva fort mon dessein, et me dit que ie ne l'epargnasse pas luy-mesme ; et qu'après leur avoir reproché publiquement leur inconstance, ie leur fisse present d'un collier de pourcelaine, pour les porter à se rendre dignes par leurs actions du nom de Chrestien, pour lequel ils faisoient paroistre tant d'inclination, et à persuader mesme aux peuples vers lesquels ils estoient deputez, de reconnoistre et d'adorer le vray Dieu.

Je fis donc sonner la Cloche, pour avertir les anciens de me venir trouver ; et comme ils furent tous assemblez chez-moy, ie leur dis que ie leur par-

lois de la part de Dieu, de nostre grand Roy, et de Monsieur nostre Gouverneur, qui les exhortoient d'embrasser la Foy Chrestienne; que c'estoit pour leur bien, et non pas pour mes interests, que ie les portois à faire le bien et fuir le mal; que tandis que Dieu me donneroit de la voix, ils devoient s'attendre à n'estre pas seulement avertis de leur devoir, mais repris aussi de leurs fautes; et qu'au reste ils ne devoient pas le trouver mauvais, qu'il estoit de nostre devoir d'en agir ainsi, puisque nous estions les Predicateurs de la verité, et les dispensateurs de la parole de Dieu. Je commençay donc par reprendre Garakontié de quelque foiblesse qu'il avoit fait paroistre l'an passé; car il ne meritoit que des loüanges pour cette année, et il s'est montré aussi ferme pour les interests de Dieu, et pour ceux des François, que ie le pouvois souhaiter. Ensuite ie blâmay hautement l'impieté de celuy qu'on disoit avoir fait un festin de debauchez; et ie finis par l'autre qui avoit fait le cry ordinaire pour une superstition publique.

Mes reproches furent suivis d'un present que ie fis aux Ambassadeurs, pour les exhorter de ne rien relâcher de la resolution qu'ils avoient prise de renoncer à toute superstition, et de porter mesme les peuples vers lesquels ils estoient deputez, à se déclarer ouvertement pour la Foy, et à proscrire tous les desordres qui les empeschent de se procurer ce bonheur.

Les anciens parurent d'abord un peu surpris de la liberté que ie m'estois donnée de les quereller, bien qu'ils ne me témoignassent pas en estre choquez. Ils ne me donnerent pas neantmoins toute la satisfaction que j'en avois espéré: car ayant esté quelque temps partagez sur le sujet de la Feste qu'ils nomment Onnonhoüaroia, que ie voulois empeschier, parce qu'elle est la source d'une infinité de desordres, enfin ceux qui s'opiniastroient à vouloir qu'elle fust celebrée, s'estant joints à toute la jeunesse, l'emporterent sur ceux qui estoient bien intentionnez.

Du reste on me répondoit que ie parlerois quand ie le jugerois à propos; et pour le collier de pourcelaine que j'avois présenté afin qu'ils invitassent les autres Nations à la Foy, l'on me dit que j'en aurois réponse lorsque ceux qu'ils envoioient en Ambassade, en seroient de retour. Mais j'ay sceu que quelques-uns de ces Ambassadeurs ne firent rien de ce que ie leur avois demandé, et qu'il n'y eut quasi que Garakontié, qui porta dans Onneiout et dans Agnié les interests de la Foy Chrestienne, avec toute la fermeté et tout le zele imaginable.

Si ie me fois à leurs réponses, j'aurois suiet d'esperer qu'ils seroient bientôt Chrestiens; mais il faut qu'ils soient auparavant assuietis, et tout à fait humiliez; sans cela il n'y a guere ny d'esperance pour le Christianisme, ny de seureté pour la paix.

Nostre petite Eglise est composée d'un assez grand nombre de Chrestiens, qui sont presque tous ou des Hurons, ou de quelque autre Nation que les Iroquois ont destruite. Nous y avons aussi quelques naturels du pais, qui ont reçu le Baptesme par ceux de nos Peres qui estoient établis icy avant les troubles. J'admire à l'égard des uns, les routes écartées et secretes par lesquelles la providence de Dieu les a conduits pour leur faire connoistre le souverain bien; dans les autres, la force merveilleuse de la grace du Baptesme à les conserver dans la pureté de la Foy, et dans l'innocence des mœurs au milieu d'une corruption si generale. Il paroist en eux un certain caractere de pieté, et vne conduite si sainte, qu'on voit bien que Dieu les anime de son esprit, et qu'il les forme de sa main. Leur assiduité à se trouver dans la Chapelle pour y faire la priere publique, lorsqu'ils y peuvent venir, et leur fidélité à s'en acquiter dans les Cabanes, ou dans les champs, lorsque la necessité, le travail, ou la vicillesse les empesche de pouvoir venir à l'Eglise, surpasse tout ce qu'on en peut dire.

Nous avons entr'autres vne Cabane toute Chrestienne, et toutes femmes

Huronnes qui s'estoient venuës autrefois établir dans ce païs, lorsque nos Peres y demeuroient, et qu'on peut dire estre de tristes restes de la trahison et de la cruauté de nos Iroquois. Elles se sont toujourns conservées parmi tous les desordres de ce païs, dans vne regularité et vne innocence qui charme nos Barbares ; et Dieu, qui veille sans cesse sur ceux qui le servent avec fidélité, pour couronner mesme dès cette vie la vertu de ces bonnes Chrestiennes, les a protégées contre les attaques des maladies contagieuses ; de maniere qu'au temps qu'elles faisoient d'estranges ravages aux environs de leurs Cabanes, iamais elles ne leur ont fait de mal. On peut dire que comme ces Huronnes ayant fait autrefois partie de l'Eglise de Quebec, et qu'elles ont esté dans le soin de la piété, elles ont eu soin de se former et de s'établir si solidement dans la pratique de toutes les vertus, que ny les peines de l'extrême pauvreté, où souvent elles se trouvent, ny le mauvais exemple des Idolatres, ny tous les efforts du Demon n'ont iamais pû les ébranler, ny les porter à faire une seule demande contre ce qu'elles devoient à Dieu.

J'ay baptisé quarante personnes, dont la plus part sont de petits enfans, ou des moribonds. Il en est mort quatorze, avec deux autres enfans baptisez par le Pere Garnier, lorsqu'il estoit icy, et quelques adultes baptisez par nos Peres.

J'oubliais de rapporter une action toute sainte d'une petite fille âgée seulement de sept ou huit ans. Elle m'apporta, peu de jours avant Noël, vne petite cruche pleine d'huile, me disant qu'elle en vouloit faire un present à Nostre Seigneur, et qu'elle me prioit de l'employer à la lampe qui brûle devant l'Autel. Je luy demanday si cette huile estoit à elle. Elle m'assura qu'elle luy appartenoit, et que c'estoit-là tout son tresor. J'acceptay son offrande, et je la presentay au petit Iesus, le iour de Noël, et je ne doute point que ce present ne luy ait esté beaucoup plus agreable que tout l'or des riches du

siecle. Elle eust bien souhaité que ie l'eusse baptisée avec les autres petits enfans, à qui ce mesme iour ie conferay ce Sacrement ; mais ie luy dis que ie ne pouvois pas encore luy faire cette grace, parce que sa mere ne venoit pas à la Priere. Je l'exhorte assez, me dit cet enfant, en gemissant de la dureté de sa mere ; ie luy dis que les anciens prient, mais elle s'opiniastre toujourns à ne le vouloir pas faire. Elle l'a neantmoins, depuis quelque temps, assez souvent amenée iusqu'à la Chapelle, et il y a lieu d'esperer que la mere et la fille seront un iour tout à Dieu.

Nos anciens ont tenu icy plusieurs fois le conseil sur ce que ie leur avois parlé d'envoyer quelques deputez à Montreal, pour assister au conseil qui se devoit tenir dans le dessein de ratifier et de bien établir la paix entre eux et les Algonquins, d'autant qu'on apprehendoit quelque rupture. On resolut de le faire, d'envoyer mesme quelques-uns de leurs gens à Tsonnontouïan pour obliger les anciens de cette Bourgade à se joindre à nos deputez ; ils eurent aussi ordre de les prier de la part de toute la Nation, de ne plus faire d'actes d'hostilité dans le païs des Outaouïaks, et de donner les mesmes advis en passant par Goïogoïen. On m'assura en même temps, qu'au premier iour il en partiroit d'autres, pour porter la mesme nouvelle aux Onneiouts et aux Agniés. Garakontié me dit qu'il faisoit estat de partir dans six iours, et qu'il attendroit les autres Nations Iroquoises sur le chemin, pour aller toutes de compagnie.

Nos Onnontaguez m'ont prié d'écrire en leur faveur à Onnontio ; ce que j'ay fait avec ioye, parce que j'ay eu cette année tout suiet d'estre satisfait de leur conduite, et de la bonté avec laquelle ils m'ont traité. Mais s'ils meritent quelques loüanges, on peut dire que Garakontié seul doit estre plus estimé et plus considéré que tous les autres. Il faut avouer que c'est un homme incomparable : il est l'ame de tout le bien qui se fait icy ; il y soutient la Foy par son credit ; il y main-

tient la Paix par son autorité : il ménage les esprits de ces Barbares avec une adresse et une prudence qui égale celle des plus sages de l'Europe ; il se déclare si hautement pour la gloire et pour l'intérêt de la France, qu'on peut justement l'appeler le Protecteur de cette Couronne en ce pays ; il a un zèle pour la Foy comparable à celui des premiers Chrétiens ; enfin il sçait se conduire de sorte, qu'il se soutient toujours dans l'éclat et dans l'autorité que luy donne sa Charge de Capitaine general de cette Nation, et qu'il ne s'en sert que pour faire du bien à tout le monde. J'espère un bon succès de ce voyage, et s'il nous estoit aussi aisé d'exterminer l'ivrognerie de tout ce pays, qu'il le sera à Monsieur nostre Gouverneur d'affermir la Paix entre l'Iroquois et l'Algonquin, nous verrions bientôt nos Barbares se faire Chrétiens.

Il n'est pas possible de concevoir de combien de désordres et de maux ces debauches sont accompagnées. Il n'est rien icy de plus ordinaire que de voir par les ruës et dans les cabannes, des hommes pris de vin, et ce qui est de plus déplorable, c'est qu'ils n'ont plus de honte d'un vice si infame, et qu'estant abrutis par ces excez, ils se rendent presque tous incapables d'estre instruits dans la Foy.

Quelque déplaisir que j'aye de voir un mal si universel, et si dangereux pour le salut de ces pauvres ames, je tâche de me consoler par cette pensée, que plus on trouvera icy d'obstacles au Christianisme, et plus il y aura à travailler ; et que Dieu couronne les peines et les soins d'un Missionnaire plustost que ses succès.

J'espère neantmoins beaucoup de la resolution qu'ils ont prise de quitter leurs superstitions, et de l'inclination qu'ils témoignent avoir pour la Foy Chrétienne. Ils ont soin de me faire apporter les petits enfans malades dans la Chapelle ; ils me font prier Dieu sur eux, quand ils sont nouvellement nés, pour les consacrer au Seigneur du Ciel et de la terre. Ils sont bien aises

qu'on les anime, et qu'on les reveille de l'assoupissement et de l'insensibilité que l'ivrognerie leur cause. Ils sont ravis quand ils entendent la Cloche qui les appelle à la Priere, et si l'obmet de sonner, ils m'en font des reproches.

En un mot, tout le monde paroist icy fort porté pour embrasser l'Évangile ; et il ne reste à ces pauvres Barbares pour se rendre dignes du saint Baptême, qu'à renoncer à des vices ausquels beaucoup de Chrétiens s'abandonnent après le Baptême. Je puis dire que cette Mission est la moins rude de toutes celles des Iroquois ; et le seul déplaisir que j'y ay, c'est de ne trouver pas ces occasions de souffrir pour Dieu, que je m'estois persuadé y devoir rencontrer.

MON REVEREND PERE,

Votre tres-humble et  
obeïssant serviteur,  
en N. S.

PIERRE MILLET.

d'Onnontagué, ce 15. Juin 1670.

#### CHAPITRE VIII.

##### *De la Mission de Saint Ioseph à Goïogouën.*

Cette Mission est dans une quatrième Nation d'Iroquois, dont le Pere de Carheil a le soin. Nous en connoissons l'estat, par un extrait des choses les plus remarquables que nous avons tiré d'une de ses lettres, qui est du mois de Juin 1670.

Cette Nation n'a que trois Bourgs, Goïogouën, à qui nous avons donné le nom de Saint Ioseph, Patron de toute la Mission ; Kiohero, que nous nommons Saint Estienne, et Onnontare, qui s'appelle le Bourg de Saint René. Voicy comme le Pere en parle.

J'ay baptisé depuis l'Autonne dernier

vingt cinq enfans, et douze adultes ; le Ciel en a pris une bonne partie, et entre autres neuf enfans, dont le salut est assuré. La Providence toute aimable de Dieu m'a paru si visible sur quelques-uns, dont je n'esperois quasi rien, que je l'ay appris par ma propre experience, qu'un Missionnaire ne doit jamais desesperer de la conversion de personne, quelque resistance à la Grace qu'il puisse trouver dans son esprit.

J'avois, comme il me sembloit, employé fort inutilement mon temps, mes peines et mes soins, pour gagner à Dieu un homme et une femme déjà fort avancez en âge, et qui ne pouvoient pas encore vivre longtems. Ces cœurs n'avoient que de la dureté pour les choses du Ciel. La Foy et le Baptême leur donnoient de l'horreur, en ce qu'ils croyoient que l'un et l'autre ne seroit qu'à avancer le temps de leur mort. Car c'est une opinion qui est receuë de la pluspart de ces peuples, et qui leur paroist fondée sur l'experience qu'ils disent avoir, que depuis plus de trente ans que nos Peres travaillent à la conversion des Sauvages du Canada, on a remarqué que les familles, et les Nations entieres qui ont embrassé la Foy, se sont veu quasi aussitost desolées et esteintes, qu'elles ont esté Chrestiennes ; et que la plus grande partie de ceux à qui on a conféré le saint Baptême sont morts peu de temps après l'avoir receu. Ces pauvres gens se laissent preoccuper à tel point sur ce sujet, par la crainte et par les artifices du Demon, qu'ils ne considerent pas que l'extremité de la maladie, et de la mort prochaine dont nous voyons une personne estre menacée, est ce qui nous porte à la baptiser ; et qu'ainsi le Baptême ne peut pas être la cause de leur maladie, ny de leur mort. Cette erreur commune effrayoit tellement ces deux pauvres Sauvages, que non seulement ils ne vouloient pas entendre parler du Baptême pour eux, mais qu'ils ne nous permettoient pas mesme d'approcher de leurs amis, lorsqu'ils estoient malades. Neantmoins quand ils se sont veus l'un et l'autre frappez d'une ma-

ladie mortelle, ils ont cherché nos instructions, ils ont demandé le Baptême avec tant d'ardeur et d'empressement, qu'il n'a pas esté possible de le leur refuser. Dieu sçait bien ménager, en faveur de ses Predestinez, les momens favorables, où ses graces doivent infailliblement operer.

La personne de tout le país, qui m'a donné le plus de peine pour son Baptême, et ensuite le plus de consolation, est une femme de Tsonnontouïan qui estoit malade depuis neuf ou dix mois. La quantité extraordinaire de personnes qu'elle avoit veu mourir, depuis que le Pere Fremin y estoit arrivé, tant d'hommes que de femmes et d'enfans, et le bruit qui couroit par tout qu'il estoit uniquement l'auteur d'une desolation generale, et que par ses sortileges, sa magie et ses empoisonnemens il portoit la mort partout où il alloit, avoit donné à cette femme une telle horreur de nos personnes, et de nos remedes, de nos instructions et du Baptême, que je ne pouvois avoir aucun accez auprès d'elle, ny trouver l'occasion de luy parler de son salut ; elle avoit mesme communiqué cette aversion à tous ceux qui estoient dans la mesme Cabanne, leur disant qu'ils estoient morts, s'ils me laissoient approcher d'eux. Elle les avoit intimidé de telle sorte, qu'aussitost que j'entrois dans la Cabanne tout le monde demeureroit dans un profond silence, et ne me regardoit que d'un œil affreux, sans vouloir ny m'écouter, ny me faire aucune autre réponse, sinon que j'eusse à sortir au plus tost ; et comme elle eut changé de Cabanne, et que par bonheur elle fut allée demeurer avec des personnes qui m'estoient tres-affectionnées, elle conserva tousiours dans son cœur une furieuse aversion de moy jusqu'à l'extremité, et me regardoit tousiours comme un homme empesté, qui portois un poison mortel avec moy, et qui l'inspirois par les yeux et par les oreilles. Mais plus cette pauvre femme avoit d'aversion pour moy, plus N. S. me donnoit de charité pour elle, et j'esperois son salut mesme contre toute

esperance et quoy que ie n'y visse aucune ouverture. Nuit et iour ie pensois à elle, et la recommandant à Dieu, et à son Ange gardien, et à celuy qui a soin de moy, et à ceux qui veilloient pour le salut des personnes qui estoient auprès d'elle. La nuit de sa mort ie me sentis fortement inspiré de dire la Messe uniquement pour elle. Je le fis en protestant à Nostre Seigneur qu'il n'y avoit rien au monde que ie ne luy sacrifiassse, pourveu qu'il me voulust accorder cette ame, pour le salut de laquelle il avoit mille fois plus donné que ie ne pouvois luy offrir, puisqu'il l'avoit rachetée de son sang et de sa vie. Après ma Messe, ie l'allay visiter cinq ou six fois ; mais le Demon l'entretenoit tousiours dans le funeste aveuglement où elle estoit ; elle me regardoit tousiours avec un œil de colere et d'indignation, et me chassoit au plus-tost du lieu où elle estoit. Vne fois mesme son ressentiment luy donnant des forces dans son extreme foiblesse, elle prit un de ses souliers et me le ietta à la teste. Je la quittay, et sortis de sa Cabanne ; mais Dieu, qui vouloit sauver cette ame, me pressa de rentrer aussitost, et m'inspira de faire en sorte qu'en parlant tout haut à quelques personnes de cette maison, et leur disant toutes les choses dont ie voulois instruire la malade, comme si e'eust esté pour eux, elle conçeut et apprehendast fortement le malheur eternal des damnez en enfer, dont-elle estoit menacée, et fust touchée du bonheur infiny du Paradis, qu'elle pouvoit meriter avec tant de facilité. Je me servis de cette adresse, et parlay devant elle à d'autres personnes de toutes ces choses, ausquelles j'adioustay quelques considerations sur les misericordes de IESVS-CHRIST Fils de Dieu et fait Homme pour nous sauver, luy faisant entendre qu'il auroit un amour eternal pour elle, si elle avoit recours à luy avec confiance. Je passay ainsi la journée sans pouvoir rien gagner sur son esprit. Enfin i'y retournay le soir comme pour la dernière fois ; mais ce fut aussi la première que i'entray dans

son cœur. Je ne luy parlois plus que des yeux, la regardant avec douceur, témoignant estre sensiblement touché de son mal, et tâchant de luy rendre quelques petits services pour la soulager. Je m'aperceus qu'elle n'avoit plus pour moy tant d'aversion, et qu'elle commençoit de me souffrir ; mais Dieu se servit d'une brave femme qui l'assistoit pour achever de la gagner à luy : Il est temps luy dit-elle, que tu écoutes ce que ce Pere te veut enseigner, afin que tu sois bien-heureuse durant toute l'éternité. J'en suis contente, répondit la malade ; qu'il m'instruise, ie l'écouteray volontiers. En effet, elle m'écouta avec vne attention et vne docilité admirable ; elle adioüta foy à toutes les veritez que ie luy enseignay ; et comme ie voulus luy faire dire quelques prieres : Tu vois bien, mon frere, me dit-elle, que ie ne puis plus presque parler, mon mal m'accable la poitrine, et m'étouffe la voix ; mais ie te prie de croire que mon cœur dit tout ce que tu dis, et ce que ma langue ne peut dire. Baptise-moy au plus-tost ; ie veux mourir Chrestienne, afin que Iesus aye pitié de moy. Je la baptisay sur l'heure ; et la mesme nuit Dieu l'appella au Ciel. O que nous sommes bien payez de toutes nos peines par ces sortes de conversions merveilleuses ! et qu'un Missionnaire est heureux, lorsqu'attendant de Dieu ce qui paroist impossible à sa foiblesse, il éprouve combien sont veritables ces paroles de l'Evangile : Dieu peut faire naistre de ces pierres mesme des enfans d'Abraham, c'est à dire, faire des Predestinez de ces cœurs durs et impenetrables à sa grace.

L'advotie que ce m'est vne consolation bien sensible de nous voir presentement environnez de tant de sepulchres de saints, dans un lieu où en arrivant, ie n'avois veu que des tombeaux de reprouvez ; et comme ce spectacle de morts a esté la première veüe qui m'affligea lorsque i'arrivay icy, ainsi c'est maintenant la pensée qui me donne le plus de ioye.

Dés le premier Hyver que ie fus dans ce Bourg, Dieu m'avoit fait la grace de

donner le Baptesme à deux bonnes femmes, dont l'une m'avoit appelé exprès pour la baptiser le jour de la Purification ; elles ont survescu vne année entiere à leur Baptesme, et comme elles ont esté fideles à leurs promesses, et ont fréquenté la Priere et les Sacremens avec ferveur, ie ne doute point qu'elles n'aient accru le nombre des Predestinez dans le Ciel.

Vn Chrestien et vne Chrestienne de l'ancienne Eglise des Hurons m'ont aussi comblé de consolation, ayant esté témoins de la pureté de leur foy et de leurs mœurs, iusqu'à la mort, à laquelle ils se sont saintement disposez par l'usage des Sacremens de l'Eglise.

Lorsque ie commençay de faire icy mes Catechismes, comme j'approchendois de ne trouver personne qui me voulust répondre en public, i'instruisis auparavant quelques enfans en particulier, afin de m'en servir pour instruire les autres par leur exemple, de la maniere dont il falloit répondre ; mais ie fus bien surpris lorsque ie vis trois ou quatre femmes des plus âgées se lever les premieres, et prevenir les enfans pour me répondre. Dès le premier jour nous y comptasmes quatre-vingt-huit personnes, sans ceux qui écou-toient à la porte, et qui estoient en grand nombre. Vn iour ayant expliqué la creation du monde, et le nombre des années que nous comptons depuis son commencement iusqu'à nos temps, et pour le leur faire comprendre plus aisément, l'ayant marqué sur de petites pierres qui me servoient comme de iet-tons, comme ie craignois que cela ne les embrouillast et qu'ils ne pussent pas bien repeter cette supputation, un guerrier se leva tout d'un coup de sa place, et repeta fidelement ce que ie leur avois dit ; mais il ne manqua pas de me demander comme en payement, le prix que ie donne aux enfans lorsqu'ils répondent bien.

J'ay fortement combattu leurs superstitions, et particulièrement la Divinité du songe, qui est le principe de toutes leurs erreurs, et comme l'ame de leur

Religion ; j'ay cependant reconnu deux choses en le combattant.

La premiere, que ce n'est pas à proprement parler le songe qu'ils adorent comme le Maistre de leur vie, mais un certain des Genies qu'ils appellent Agat-konchoria, lesquels à ce qu'ils pensent leur parlent quelque fois dans le sommeil, et leur commandent d'observer exactement leurs songes. Le principal de ces Genies est Taronhiaouagon, qu'ils reconnoissent comme une Divinité, et auquel ils obeissent comme au grand Maistre de leur vie ; et lorsqu'ils parlent du songe comme d'un Dieu, ils ne veulent pas dire autre chose, sinon que c'est par luy qu'ils connoissent les volontez de Dieu, et ce qui est necessaire à la conservation de leur vie ; et que l'accomplissement des choses qu'ils ont veu en songe, est un moyen qui contribüe à l'establissement de leur santé, et de leur fortune. Ils donnent aussi quelque fois ce mesme nom de Maistre de leur vie, à l'objet de leur songe, par exemple à une peau d'ours, ou à une peau de cerf, et à d'autres choses semblables qu'ils auront veuës en dormant, parce qu'ils les envisagent comme des remedes ausquels Dieu a attaché le bonheur d'une longue vie : et en effet ils ont un soin merveilleux de les conserver dans cette veuë ; et lorsqu'ils sont malades ils s'en couvrent, ou ils les mettent auprès d'eux, pour se defendre contre les attaques du mal.

La seconde chose que j'ay reconnuë en combattant l'obeissance qu'ils rendent à leurs songes, c'est que ne pouvant pas concevoir la maniere dont l'ame opere durant le sommeil, lorsqu'elle leur represente des objets éloignez et absens, ils se persuadent que l'ame quitte le corps lorsqu'il est endormy, et qu'elle va elle mesme chercher les objets en songe aux lieux où ils les voient, et qu'elle retourne dans son corps vers la fin de la nuit lorsque tous les songes se dissipent.

Pour refuter des erreurs si grossieres, ie leur faisois trois sortes d'interrogations. 1. Le leur demandois si le corps de ceux qui songeoient estoit mort, ou

vivant. Il est vivant, me disoient-ils. C'est donc son ame qui le fait vivre, leur repliquois-je: car si elle estoit sortie du corps, il seroit mort; et ainsi il n'est pas vray que l'ame quitte le corps dans le sommeil.

2. Dites-moy, leur disois-je, est-ce avec les yeux que nous voyons les choses qui se representent à nous dans nos songes? comme par exemple un ennemi qui viendra m'attaquer, un amy que ie rencontreray dans le chemin, un cerf que ie poursuivray à la chasse? Ce ne peut estre avec les yeux que nous voyons pour lors, me disoient-ils; car durant le sommeil nos yeux sont fermez, et couverts de tenebres, ils ne voyent rien. C'est donc nostre ame, leur repliquois-je, qui nous fait voir pour lors, ce que nous voyons dans nos songes; et par consequent il faut qu'elle nous soit presente, et qu'elle soit dans nostre corps lorsque nous dormons, de mesme que nos deux yeux sont à nostre teste, et dans leur place ordinaire, lorsque par leur moyen nous voyons les objets qui se presentent à nous durant le iour.

3. Ma troisième interrogation estoit celle-cy: Si l'ame sort du corps durant le sommeil, où va-t-elle? va-t-elle en guerre dans le pais ennemy? va-t-elle à la chasse dans les forests? que fait-elle durant son absence? avez-vous iamais trouvé à vostre réveil, ou une chevelure de vos ennemis qu'elle ait mise entre vos mains, et qu'elle vous eust apportée de cette guerre? ou un ours sur vostre natte, qu'elle vous eust tué à cette chasse pendant vostre sommeil? Souvent en mesme temps ie me vois et en France, au delà de la mer, et icy parmy vous; mon ame est-elle en mesme temps, et icy et en France?

Ils n'avoient point de repartie à ces demandes, et ils demeuroient convaincus de leurs erreurs.

Il n'est pas si facile de leur faire comprendre la maniere dont se forment les songes, et comme les images de ce que nous voyons par les sens, s'impriment dans nostre imagination, et se representent à nostre esprit pendant le sommeil. I'ay tâché toutefois de leur

expliquer ces choses-là d'une maniere assez sensible, en comparant l'ame lorsqu'elle se souvient hors du sommeil des choses passées et éloignées, avec elle-mesme lorsqu'elle se les represente dans le sommeil. Vous sçavez bien, leur disois-je, que nostre ame se ressouvient durant le iour de ce qui s'est passé depuis longtemps, et dans les lieux fort éloignés de nous. N'est-il pas vray que presentement elle vous represente le pais des Andastogues et des Outaouïaks, Quebec et Montreal, à ceux de vous autres qui y ont esté comme si vous y estiez maintenant? Vostre ame n'est pas sortie hors de vostre corps pour y aller, car vous êtes encore en vie; et elle n'a point passé pour cela la grande Riviere, et n'a point fait aucun voyage: la mesme chose arrive durant les songes de la nuit. Mais encore, leur disois-je, pourquoy la representation des objets qui se fait dans nostre ame pendant le sommeil, seroit-elle plutost le Maistre de nos vies, que l'image des mesmes objets qui se depeint dans la mesme ame hors le sommeil? car ce qui s'appelle un souvenir durant le iour, on le nomme un songe pendant la nuit.

Leur demandois ensuite si les enfans qui sont encore dans le ventre de leur mere n'avoient pas quelqu'un qui fust Maistre de leur vie. Oüy, disoient-ils. Or il n'est pas possible que ce soit le songe, leur disois-je: car ils ne peuvent pas encore en avoir; en effet à quoy songeroient-ils? à des cousteaux? à des haches? à des espées, et à des choses semblables? Ils n'en ont iamais veu. Ce n'est donc pas le songe qui est le Maistre de leur vie avant leur naissance, ny mesme longtemps après qu'ils sont venus au monde, puisqu'ils sont plusieurs années avant qu'ils aient aucun songe? il faut donc qu'ils ayent un autre Maistre de leur vie, et un autre Dieu que le songe durant tout ce temps-là? Mais lorsqu'ils commencent de songer la premiere fois, leur songe ne peut faire en sorte que celuy qui estoit auparavant le Maistre de leur vie, cesse de l'estre: ils ne sçauroient le

dégrader, ny luy oster cette qualité et ce pouvoir qu'il avoit sur cet enfant, avant qu'il eust des songes. Il continuë donc de l'estre comme auparavant : et ainsi il est leur Maistre avant leur naissance, et quand ils ne songent pas encore ; il est leur Maistre après leur naissance, et quand ils songent ; il l'est également au temps de leur jeunesse, et de leur vieillesse, et enfin jusques à leur mort, et mesme après leur mort ; et sçachez que ce Maistre dont le pouvoir est immuable et eternal, est le Dieu que nous adorons, qui nous recompense, ou qui nous punit selon nos merites ; ce n'est pas le songe, qui souvent comme vous experimentez tous les iours, ne vous ordonne que des choses impies et déraisonnables, et qui vous a trompez cent fois en vostre vie. Ces Barbares montrent qu'ils sont capables d'écouter la raison, et de penetrer ses lumieres dans toute leur pureté : car quelques-uns des plus éclairés avoüoient qu'ils estoient convaincus de ce que je leur disois, et qu'ils revenoient de la vanité de leurs songes.

Les pensées de tous ces peuples ne les portent qu'à la chasse ou à la guerre. Ce ne sont parmy eux que partis de vingt, de trente, de cinquante hommes, de cent, et quelque fois de deux cens ; rarement ils vont jusqu'à mille dans une seule troupe ; et ces brigades se partagent pour aller en queste, les uns des hommes, et les autres des bestes. Ils font la guerre plutost en voleurs, qu'en soldats ; et leurs expéditions se font plutost par des surprises, que par des iustes batailles. Ils mettent toute leur gloire à revenir accompagnez de captifs, d'hommes, de femmes et d'enfans, ou chargez des chevelures de ceux qu'ils ont tuez dans le combat.

Au reste on peut dire qu'il n'y a rien de plus contraire à nos Missions, que les victoires qu'ils emportent sur leurs ennemis, parce qu'elles les rendent insolens, et qu'il n'est rien de plus souhaitable pour l'avancement du Christianisme en ce pays, que l'humiliation

de ces esprits qui ne respirent que le sang et le carnage, qui font gloire de tuer et de brûler des hommes, et dont le cœur brutal est emporté à des oppositions si formelles au cœur doux et humble de JESVS-CHRIST.

Nous avons passé l'hyver dernier assez paisiblement, et hors de la frayeur où nous iettent pour l'ordinaire les entreprises de Gangastogué, qui estant ennemy de cette Nation, avoit envoyé dès l'automne un Ambassadeur avec trois colliers de porcelaine, pour traiter de paix. Il a esté jusqu'au mois de Mars attendant toujours réponse pour s'en retourner. Mais ceux d'Onnontagué estant allez en guerre cét hyver vers Andastogué, et en ayant amené huit ou neuf prisonniers, en presenterent deux aux habitans d'Oïogouën, avec quarante colliers, pour les porter à continuer la guerre contre l'Andastogué. Ensuite dequoy l'on cassa la teste à ce malheureux Ambassadeur, qu'on retenoit depuis cinq ou six mois, et qui croyoit estre à la veille de son depart. Son corps fut brûlé après sa mort, et un de ses nepveux qui l'avoit accompagné, receut le mesme traitement de ces Barbares qui ne s'embarassent guere du droit des gens, et qui n'ont point de foy, qu'autant qu'il est de leur interest de la garder. Nous pouvons dire que nous sommes parmy eux comme de perpetuelles victimes, puisqu'il n'est point de iour où nous ne soyons en danger d'estre massacrez. Mais c'est aussi ce qui fait le comble de nostre ioye, et le motif de nos plus pures consolations.

---

#### CHAPITRE IX.

##### *De la Mission de saint Michel à Tsonnontouïan.*

Le Pere Fremin, superieur des Missions Iroquoises, a pris pour son partage le soin particulier de cette Mission

de saint Michel qui a quatre Bourgs ; l'un desquels il a confié au Pere Garnier son compagnon, et s'est reservé pour luy la conduite des trois autres. Nous scaurons l'estat de cette Mission par les lettres qu'il en a écrites au R. Pere le Mercier superieur.

—

*Lettre du Pere Fremin.*

Nos Missions Iroquoises firent l'année 1669. des progresz fort considerables. Nous y commençâmes à prescher l'Evangile à Tsonnontouïan, où il y a plus de monde que dans les quatre autres Nations d'Iroquois Inferieurs.

Lorsque j'arrivay icy sur la fin de l'année 1668. i'y fus tres-bien receu ; mais vne espece de contagion estant survenuë en mesme temps, desola à tel point tout le païs, que toute mon occupation fut de visiter incessamment les cabanes, pour instruire et pour baptiser les malades qui estoient à l'extremité. Il plût à Dieu de benir mes petits travaux, de sorte qu'en peu de mois ie baptisay plus de six vingt personnes, presque toutes adultes, dont plus de quatre-vingt dix moururent un moment après le Baptisme. Mais comme j'estois seul, et que ie ne pouvois estre en mesme temps en plusieurs lieux, plus de cent cinquante moururent en des cartiers fort éloignez d'icy, où ils estoient occupez, les vns à la pesche, et les autres à la chasse.

Vne necessité si pressante m'obligea de demander du secours, et de prier le Pere Garnier qui estoit à Onnontagué, de venir m'aider au plustot ; mais à son arrivée le mal estoit déjà cessé : ainsi n'ayant plus d'occupation auprès des malades, nous commençâmes d'annoncer l'Evangile à ce peuple, qui n'avoit jamais entendu parler de IESVS-CHRIST, et pour le faire avec plus de succez en divers cartiers, le Pere Garnier prit le soin du Bourg nommé Gandachiragou, où en peu de temps il bastit une Chapelle qui est tres-commode, et

où l'on vient de tous costez à l'instruction.

Pour moy le vingt-septième septembre 1669. j'entray dans le Bourg qu'on nomme Gandougaraté. I'y fus receu avec toutes les marques d'une ioye publique. Il y avoit déjà longtems qu'on m'y attendait avec impatience.

Ce Bourg est composé des débris de trois Nations differentes qui ayant esté autresfois détruites par l'Iroquois, furent obligés de se rendre à la discretion du vainqueur, et de venir s'établir dans son païs. La premiere Nation s'appelle Onnontioga ; la seconde, les Neutres ; et la troisieme les Hurons. Les deux premieres n'ont quasi point veu d'Europeans, ny entendu iamais parler du vray Dieu. Pour la troisieme, c'est comme un ramas de plusieurs Bourgades des Hurons, qui ont tous esté instruits dans la Foy, et dont plusieurs ont esté baptizez par nos Peres, avant que cette Nation florissante fust détruite par les armes de l'Iroquois.

Pendant qu'on me bastissoit une Chapelle, ie commençay de visiter les cabanes, pour connoistre le monde, et principalement pour chercher les brebis égarées de l'ancienne Eglise des Hurons, et tâcher de les ramener au bercail de IESVS-CHRIST. Ces bonnes gens estoient ravis de me voir, et d'entendre parler de la Foy. Il n'estoit pas possible de satisfaire pleinement l'ardent desir qu'ils en avoient. Les uns me disoient que ce n'estoit pas assez de les faire prier Dieu, une fois par iour ; les autres se plaignoient que j'employois trop peu de temps pour leur parler de Notre Seigneur et du Paradis ; quelques-uns mesme me faisoient comme des reproches de ce que ie leur en preferois d'autres, et que ie ne les visitois que les derniers. Enfin ces pauvres ames estoient si affamées et alterées de la iustice et de leur salut, que j'eus de la peine à les contenter, en leur faisant esperer que du moment que la Chapelle seroit achevée, ils y trouveroient tous de quoy satisfaire leurs bons desirs.

Ma visite estant achevée, ie trouuay environ quarante Chrestiens adultes, et

qui avoient conservé tout ensemble et la priere et la Foy, qui n'avoient point de part aux desordres du pais, et qui vivoient dans toute la pureté du Christianisme, et tout le reste de la Nation Huronne me témoigna un si grand empressement pour le saint Bapteme, et j'ay remarqué en eux une assiduité si exacte et si constante à la priere, publique et particuliere, que j'espere qu'ils seront tous de tres-bons Chrestiens. Vne fidelité et une constance dans la Foy aussi invincible que celle des Hurons de ce pais, ne servira-t-elle pas au iour du Jugement à condamner la lâcheté et la corruption des Chrestiens de l'Europe. Ces Barbares qui ne faisoient que de naistre dans le Christianisme, lorsque les Iroquois les obligent par la force de leurs armes de prendre party parmy eux, ont neantmoins conservé si longtems la pureté de leur Foy, au milieu de la corruption d'un peuple abandonné à toutes sortes de vices et de superstitions ; et à peine estoient-ils imbus des premiers principes de la Religion Chrestienne, qu'ils se virent transportez comme dans le séjour des desordres et des abominations : et cependant tout destitués qu'ils estoient de l'assistance de leurs Pasteurs, sans avoir ny Predicateurs pour les fortifier dans la Foy, ny Confesseurs pour les reconcilier avec Dieu, ny aucun des secours extérieurs, dont l'Europe est si puissamment assistée ; vivre avec une fidelité dans leurs prieres, une innocence dans leurs mœurs, une ardeur pour leur salut égale à celle des premiers Chrestiens ; n'est-ce pas dequoy confondre un iour la foiblesse et l'infidelité de tant de Catholiques qui se corrompent et se perdent iusques dans les sources mesmes de la pureté et du salut ?

Pour les Onnontioga, Tsonnontouïans et Neutres, comme ils n'ont point presqu'eu d'Europeans, ny jamais entendu parler de la Foy, c'est dequoy occuper tout le zele d'un Missionnaire, qui n'aura pas peu de peine à défricher et à cultiver une terre que le Demon possède depuis tant de siecles.

La Chapelle estant achevée, les Hurons y venoient prier Dieu avec une grande ferveur ; et les Dimanches elle en estoit toute pleine. Le leur disois la sainte Messe, et ils y assistoient avec un respect et une devotion qui me charmoit, et qui ravissoit tout le Ciel. Le plus ancien me servoit de Catechiste ; et comme il sçavoit bien les prieres, il les prononçoit d'une voix haute et distincte, pour estre entendu et suivi de tous les autres, et cette ferveur des Hurons passa mesme iusqu'à leurs enfans. On voyoit ces petits Sauvages engager ceux des autres Nations à les accompagner dans la Chapelle pour y prier avec eux. Ce qui obligeoit leurs peres et leurs meres de venir voir ce qu'ils y faisoient, et de suivre quelquefois leur exemple, pour n'avoir pas la confusion d'estre vaincus.

Ce que j'ay le plus admiré dans ceux des Hurons qui sont Chrestiens depuis plusieurs années, c'est la profession publique qu'ils ont souvent faite de leur Foy, ce qui est plus difficile que l'on ne peut croire, parmy un peuple tout infidele et tout Barbare, sans rougir de l'Evangile, ny craindre les insultes et moqueries des Payens ; et les autres Nations estoient si bien convaincues de la fermeté qu'ils faisoient paroistre dans leur Foy, qu'elles ne les appeloient plus que les Croyans et les Fideles, et deux entre tous les autres s'estoient acquis dans tout le pais une si haute reputation de vertu, que tout le monde avoit de la veneration pour eux.

L'un se nomme Iacques Atondo, et l'autre François Teoronhiongo, Le premier est presque dans une oraison continuelle, et ne parle ordinairement que de Dieu aux Chrestiens et aux Infideles. Il est tres-exact à observer tous les Commandemens de Dieu. Si vous sçaviez, leur dit-il, ce que c'est que la Priere, et combien elle est puissante pour nous rendre heureux, vous voudriez tous prier Dieu incessamment. Vous estes si ponctuels à faire tout ce que vos songes vous ordonnent ; vous n'épargnez ny festins, ny presens, ny depense aucune pour vous les rendre fa-

vorables, et pour en obtenir un heureux succez dans la pesche, dans la chasse et dans la guerre, et pour pouvoir vivre longtems ; et cependant vous voyez bien que vous estes dans la pauvreté et dans la misere, que les maladies, et l'ennemy vous enleve tant de monde tous les iours. Pour moy, ie prie le Maistre du Ciel et de la terre, et le souverain Seigneur de nos vies, et il me donne une santé forte et vigoureuse dans un âge fort avancé ; ie prens ordinairement plus de poisson que vous n'en prenez, ie suis par sa grace plus accommodé que vous n'estes, et ce qui me comble de ioye, est que quand ie viendray à mourir, i'espere que ie seray heureux durant toute une eternité ; et vous autres vous ne ferez que changer les maux d'une vie miserable en des tourmens et des feux eternels.

Le second qui s'appelle François Téhronhiongo, et qui a esté autre fois hoste du feu Pere le Moyne, c'est un vieillard d'une Foy éprouvée, et n'a iamais passé un seul iour depuis vingt sept ans sans faire ses prieres. Il a instruit dans la Foy sa femme et ses enfans, et a rendu sa famille toute sainte. Or comme il est scavant dans nos mysteres et qu'il scait quantité d'histoires du Nouveau Testament, son plus grand plaisir est d'en discourir en toutes rencontres, avec les Chrestiens et les Payens : de sorte que quand l'Evangile n'auroit iamais esté publiée en ce pais par les Missionnaires, luy seul en avoit assez parlé pour iustifier au iour du Jugement la conduite de Dieu sur le salut de tous les hommes.

Il m'a dit plusieurs fois que depuis vingt ans qu'il avoit esté separé de nos Peres, il ne s'est quasi passé aucun iour, qu'il n'ait demandé instamment à Nostre Seigneur la grace de ne pas mourir sans s'estre auparavant confessé, et sans avoir prié Dieu avec quelqu'un des Missionnaires. Ah mon Dieu, luy disoit-il, vous avez tant d'indulgence pour moy, vous m'avez déjà accordé tant de graces ; me refuserez-vous celle que ie vous demande presentement ? Seray-ie si malheureux que

de mourir sans me confesser ? M'avez-vous appelé au Christianisme, pour me laisser finir ma vie sans participer à ses saints mysteres ? La fragilité de l'homme est si grande, et il a un penchant si naturel au péché, que l'ay grand suiet de craindre d'estre criminel devant vous, et digne d'une mort eternelle ; et que me servira donc d'avoir esté baptisé, de vous avoir prié, si ie suis assez malheureux pour estre un iour damné ? Non, non, mon Dieu, i'espere cette grace de votre bonté. Vous estes tout-puissant, quand vous le voudrez nos Peres viendront icy pour nous instruire ; et i'espere de votre misericorde que ie ne finiray pas ma vie, que ie n'aye eu le bien de recevoir les Sacremens. Ie ne doute point que des prieres si saintes n'ayent contribué beaucoup à l'establisement de cette Mission. Lorsqu'il eût appris mon arrivée, la premiere chose qu'il me dit fut : Enfin Dieu m'a exaucé, confessez moy.

Vne autre fois que ie m'entretenois avec luy de ses parens defunts : Pourquoi les regretterois-ie, me dit-il ? ma mere est morte aussitost après avoir receu le Baptême. Quasi tous mes plus proches ont rendu l'ame entre les mains des Peres qui les avoient fait Chrestiens ; ils sont tous heureux en Paradis ; et i'espere bientost les aller trouver. Le plus grand déplaisir que i'aye eu en ma vie, m'adjousta-t-il, en soupirant, est qu'un de mes enfans est mort depuis quelques années sans pouvoir se confesser ; il estoit âgé de trente-ans, il avoit assez mal vescu ; quelques peines que i'eusse prises pour le rendre homme de bien, il méprisoit également la loy de Dieu et les avertissemens de son pere ; et ce qui m'afflige cruellement, c'est qu'il est mort en si mauvais estat, sans pouvoir se reconcilier avec Dieu par la confession. Ie n'ay plus maintenant qu'un enfant au monde, qui est presentement en guerre : si Dieu en dispose, ie n'auray pas beaucoup de peine à m'en consoler, puisque tu l'as confessé avant son depart.

Ce que ie vas dire fera voir quelle idée nos Sauvages ont du Paradis, lors-

qu'ils ne sont pas encore tout à fait instruits de nos mysteres.

Le baptisay l'an passé une ieune femme des plus considerables de Tsonnontouïan, qui mourut un iour après son baptême. La mere ne pouvoit pas se consoler de cette perte, car nos Barbares aiment extraordinairement leurs enfans ; et comme ie tâchois de calmer sa douleur en luy representant le bonheur infini dont iouissoit dans le Ciel sa fille, elle me dit assez naïvement : Tu ne la connoissois pas ; elle estoit icy la Maistresse, et commandoit à plus de vingt esclaves qui sont encore avec moy : elle ne scauoit ce que c'estoit que d'aller à la forest pour en apporter du bois, ou à la riviere pour y puiser de l'eau ; elle ne pouvoit se donner le soin de tout ce qui regarde le ménage. Or je ne doute point qu'estant maintesant seule de nostre famille en Paradis, elle n'ait bien de la peine à s'y accoustumer : car elle sera obligée de faire elle mesme sa cuisine, d'aller au bois et à l'eau, de tout faire de ses propres mains pour s'apprester à boire et à manger ; en verité n'est-elle pas bien digne de compassion, de n'avoir personne qui la puisse servir en ce lieu là ? tu vois icy une de mes esclaves qui est malade ; ie te prie de la bien instruire, et de la mettre dans le chemin du Ciel, afin qu'elle ne s'en écarte pas, et qu'elle aille demeurer avec ma fille pour la soulager dans toutes les affaires de son ménage. Ie me servy de cette occasion, et de la simplicité de cette femme, pour instruire cette esclave malade : ie luy parlay, je la trouvay toute disposée à m'écouter. Ie l'exhortay, je l'instruisis ; elle ouvrit les yeux à la verité, me demanda le Baptisme, que je ne pû luy refuser la croyant en danger de mourir. Mais Dieu en disposa autrement ; car sa santé fut rétablie quelque temps après, et presentement elle s'acquitte des devoirs d'une bonne Chrestienne. Ie m'appliquay ensuite à instruire la maistresse, et luy ayant insensiblement osté l'idée basse et grossiere qu'elle avoit du Paradis, pour luy former une image

plus juste et plus digne de cette supreme felicité, elle m'assura qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne voulust faire pour y arriver ; qu'elle estoit resoluë d'aller joindre sa fille pour demeurer éternellement avec elle dans ce sejour bienheureux, et depuis ce temps-là elle a toujours eu beaucoup de fidelité pour la priere, et d'assiduité pour l'instruction ; elle a mesme le soin de faire instruire et prier Dieu tous ses esclaves ; et en elle seule on peut dire qu'on a gagné à Dieu plus de vingt personnes.

Depuis six mois que je suis icy, j'ay baptisay vingt ou vingt-cinq Sauvages. Il y en a encore dix ou douze Adultes, qui se disposent à ce Sacrement.

Comme on n'a eu icy depuis longtemps de recolte de noix plus abondante que celle de cette année, la ioye de tout ce peuple est si grande que l'on ne voit partout que des ieux, des danses et des festins qui souvent vont iusqu'à la debauche, quoy qu'ils n'ayent pour tout assaisonnement que de l'huile ; mais ce qui m'a extremement consolé, est que parmy tous ces desordres, il n'y a eu que deux Chrestiens qui ayent esté assez lâches pour se laisser aller aux sollicitations des longleurs, qui les pressoient de faire faire un certain banquet superstitieux, où tous ceux qui dansent ietté des cendres chaudes sur le malade, et croyent que c'est un remede souverain pour son mal.

Les Iroquois n'ont, à parler proprement, qu'une seule Divinité, qui est le songe ; ils luy rendent leurs soumissions et suivent tous ses ordres avec la dernière exactitude. Les Tsonnontouïans y sont beaucoup plus attachez que tous les autres ; leur Religion sur ce suiet va iusqu'au scrupule ; quoy que ce soit qu'ils ayent crû faire en resvant, ils se croient absolument obligez de l'excuter au plustost. Les autres nations se contentent d'observer ceux de leurs songes qui sont les plus considerables ; mais celle-cy, qui passe pour vivre plus religieusement que ses voisins, se croiroit coupable d'un grand crime si elle en omettoit un seul. Le peuple ne

pense qu'à cela ; il ne s'entretient point d'autre chose ; toutes leurs cabanes sont remplies de leurs songes. Ils n'épargnent ny peine, ni diligence aucune pour luy témoigner leur attachement, et leur folie sur ce point va iusqu'à un tel excez, qu'on auroit de la peine à l'imaginer. Celuy qui a songé durant la nuit qu'il se baignoit, dèsqu'il est levé court aussitost, et tout nud, à plusieurs cabanes, en chacune desquelles il se fait jecter sur le corps une chaudiere pleine d'eau, quelque grand froid qu'il fasse. Un autre qui aura resvé qu'on le menoit captif, et qu'on le brûloit tout vif, se fait lier dès le lendemain et brûler comme un captif, se persuadant qu'ayant satisfait de la sorte à son songe, cette fidelité détournera de dessus luy la peine et l'infamie de la captivité et de la mort, qu'il doit selon ce qu'il en a appris de sa Divinité, souffrir chez ses ennemis. Il s'en est veu qui ont esté iusqu'à Quebec, et qui ont fait cent cinquante lieues, pour avoir un chien qu'ils avoient songé qu'ils y achemoient : et de là il est aisé de iuger en quel peril nous sommes tous les iours parmi des gens qui nous casseront la teste de sangfroid, s'ils ontresvé qu'ils le faisoient ; et comme pour peu qu'un Barbare soit choqué d'une personne, il est aisé que son imagination échauffée ne luy represente en songe qu'il se venge de celuy qui l'aura offensé ; nous devons nous envisager icy comme des victimes qu'on conduit à tous momens au supplice, et qu'on fait mourir cent fois par l'image continuelle de la mort ; en quoy certes nous nous estimons heureux, puisque nous sommes si proches du martyre.

Les femmes infideles, par une inclination qui est comme naturelle à ce sexe, sont les plus Religieuses à observer leurs songes, et à suivre les ordres de cette Idole. Il est vray que le culte que ce peuple luy rend pourroit plustost passer pour une superstition, que pour une Idolatrie formée, par ce qu'ils n'adorent pas le songe, et ne luy font aucun sacrifice. Ils croient avec une experience seure et infaillible, que

quand ils ont resvé quelque chose, et qu'ils ont manqué de l'executer, il leur arrive tousiours un malheur qui estoit mysterieusement exprimé dans le songe. J'ay remarqué mesme que la pluspart de ces Barbares se meltoient fort peu en peine d'obeir à leurs songes, lorsqu'ils estoient en santé ; mais aussitost du moment qu'ils avoient le moindre mal, ils sont convaincus qu'il n'y a point de remede plus souverain pour le guerir et pour leur sauver la vie, que de faire tout ce qu'ils ont resvé. Les Iongleurs, qui sont comme les Prestres de leur Divinité, ne contribuent pas peu à les entretenir dans cette superstition : car comme ils sont tousiours appelez pour expliquer les Songes, et qu'ils seavent admirablement bien les tourner à leur profit, ils vivent et s'enrichissent de la credulité de ces pauvres gens, qui n'épargnent rien, surtout lorsqu'ils sont malades, pour faire ce que le Iongleur aura dit que le songe leur ordonnoit.

C'est là le plus grand obstacle que ces peuples ayent à la foy, et l'on peut dire que c'est l'écueil du Christianisme : car pour l'yvrognerie, bien qu'ils y soient furieusement adonnez, cependant les femmes et les vieillards ne s'abandonnent pas à cet excez. On peut esperer que leur exemple, et le zele des Missionnaires modereront l'emportement d'une ieunesse guerriere, qui ne respire que le sang et l'eau de vie.

Pour destruire la superstition du songe, ie ne voy point de remede plus efficace que de leur faire voir clairement et par induction, comme la fidelité qu'une infinité de gens qu'ils connoissent ont apportée à observer leurs Songes, ne les a pas pû sauver ou de la mort, ou de la captivité, ou de la destruction mesme entiere de leur Nation. Cette consideration dont ie me suis servy en ce país, pour les détromper, a fait ouvrir les yeux à plusieurs, et les a portez à detester tout ensemble et la vaine superstition du songe, et la mauvaise foy du Iongleur.

L'on peut dire neanmoins en general, qu'il n'y a point de moyen plus efficace

pour assuiettir les Iroquois à la Foy, que de dompter leur orgueil par la voye des armes, et que tant qu'ils craindront celles des François, ils n'apporteront guere d'obstacle à leur conversion.

Dieu n'a pas seulement ses Predestinez parmi les Iroquois, où il y a des Missionnaires ; mais il permet qu'ils aillent porter la guerre iusque dans les cartiers les plus éloignez, et qu'ils en amènent des captifs pour leur faire trouver la liberté sainte des enfans de Dieu, et ensuite le Paradis, dans les prisons et les feux de l'Iroquois. C'est en quoy nous adorons icy tous les iours la conduite secreete et merveilleuse de la Providence divine sur ses Eleuz.

Deux captifs de Gandastogué aiant esté amenez icy pour y estre brûlez selon la coutume, ie premier s'estant fait instruire et m'ayant donné toutes les marques d'une sainte disposition pour recevoir le Baptesme, ie luy conféray : et après quinze heures de tourmens épouvantables qu'il endura avec une constance et une resignation toute Chrestienne, il laissa la terre pour aller au Ciel. Le second d'abord ne m'ayant pas voulu écouter, et m'ayant mesme rebuté plusieurs fois, enfin ie fus obligé de le laisser, pour luy donner le loisir de faire reflexion sur ce que ie luy avois dit du Paradis et de l'Enfer ; mais peu de temps après, il me rappela de luy-mesme, me disant que c'estoit tout de bon qu'il vouloit obeir à Dieu, et se sauver. Ie le baptisay après luy avoir donné les instructions necessaires, et après qu'il m'eust fait paroistre que la foy operoit veritablement dans son cœur. Aussitost on le conduit au lieu du supplice, et depuis cet heureux moment de sa conversion, iusqu'au dernier soupir de sa vie, il chanta todiours avec un courage invincible : Bruslez mon corps tant que vous voudrez, mettez le en pieces, ce tourment passera bientost, après quoy j'iray au Ciel. J'iray au Ciel, et i'y seray eternellement heureux. Mais il prononçoit ces paroles avec tant de foy et tant de ferveur, qu'un de nos bons Chrestiens qui le voioit brusler, et qui ne sçavoit pas

que ie l'avois instruit et baptisé, disoit à ceux qui y assistoient avec luy : Ce captif a veritablement la foy ; il faut assurément qu'il ay esté instruit par quelqu'un de nos Peres qui seront à Gandastogué.

C'est ainsi que Dieu rassemble ses predestinez de toutes les parties du monde. Vne femme qui avoit esté prise en un país fort éloigné, quelques iours après qu'elle fut arrivée icy, tomba dans une dangereuse maladie. Ie me transporte aussitost à la cabane où elles estoit, pour tâcher de l'instruire ; mais elle n'entendoit pas, parce que i'ignorois la langue de son país, et que ie ne pouvois trouver d'interprete pour luy parler ; ie voyois cependant qu'elle baissait toujours et qu'elle alloit entrer dans l'agonie. Ce fut pour lors que mon cœur fut serré de douleur, de voir perdre une pauvre ame que Dieu avoit conduite de si loin à l'entrée du Paradis. Estant donc sorti de la cabane tout penetré d'amertume et de déplaisir, ie me mis en priere, et ie recommanday à Dieu le salut de cette ame avec toute la ferveur qui me fut possible ; j'employay pour ce mesme suiet le credit de la sainte Vierge et de tous les Saints ; enfin après avoir long-temps sollicité la misericorde de Nostre Seigneur en faveur de cette femme, ie me sentis fortement inspiré de retourner à sa cabane, et de la recommander à son bon Ange. A peine eus-je fait l'un et l'autre, que i'y voy entrer deux femmes que ie ne connoissois point, et qui n'estoient pas du Bourg où ie demeurois ; l'une et l'autre s'éstant approchées de la malade, luy font cent caresses, l'assurent qu'elles étoient venues la consoler, et qu'elles ne l'abandonneroient point. Vne rencontre si heureuse et si inopinée me surprit à tel point, que ie crûs que c'estoit deux Anges que Dieu avoit envoyés du Ciel pour donner lieu d'instruire et de baptiser cette pauvre femme. Ie leur demande si elles veulent bien me servir d'interpretes pour procurer à la malade qui alloit expirer, un bonheur eterne ; elles s'offrent toutes deux à luy rendre ce

bon office. Le leur explique les mysteres de nostre foy ; elles luy repetent toutes mes paroles en sa langue avec une netteté, et mesme une onction qui éclairoit l'esprit de la malade, et touchoit en mesme temps son cœur. L'étois ravi du zele et de l'ardeur avec laquelle ces bonnes catechistes travailloient à l'instruction de cette Payenne ; elles l'exhortoient et la pressoient d'ouvrir au plustost les yeux à la verité, parce qu'il ne luy restoit plus que fort peu de temps à vivre ; elles luy monstroient le Ciel ouvert, et prest à la recevoir, ne se contentant pas d'estre de fideles interpretes de mes paroles, elles y adjoûtoient mesme des motifs et des raisons qui obligerent enfin cette pauvre femme, qui ne pouvoit quasi plus parler, de faire un dernier effort pour son salut. Elle me fait donc approcher de son lit, et me donne à connoistre que Dieu venoit de l'instruire luy-mesme, et qu'il avoit en peu de temps operé en elle de grandes choses. Je la baptisay aussitost la voyant si bien disposée, et quelques momens après elle expira, pour aller posséder au Ciel une gloire eternelle.

N'est-ce pas là un miracle de la bonté de Dieu ? et ne sommes-nous pas trop heureux qu'il veuille bien se servir de nous pour estre les instrumens de ses misericordes ?

Avant que de finir cette Relation de nos missions Iroquoises, ie mettray ici comme en forme de Journal, ce qui me reste à dire de l'estat où elles sont presentement, et de ce qu'on a fait icy cette année.

Comme il n'y avoit plus de malades à Tsonnontouïan, ie me mis en chemin pour aller à Onnontagué, où tous les Missionnaires de ce país devoient se rendre, pour y conférer ensemble sur les moyens de travailler efficacement au salut de ces peuples, et de surmonter tous les obstacles qu'on trouvoit à leur conversion.

Le dixième d'Aoust 1669. i'eus le bonheur d'embrasser le Pere de Carheil à Oïogouën, d'où i'écrivis à ceux de nos Peres qui sont chez les Iroquois,

*Relation—1770.*

de se rendre à Onnontagué sur la fin du mois où nous estions ; i'eus le loisir en attendant, de m'arrester quelques iours dans cette Mission là, où ie fus témoin de la foy et de la vertu des anciens Chrestiens, que le feu Pere Menard avoit autre fois baptisez ; plusieurs infideles mesmes n'avoient pas encore oublié les prieres qu'il leur avoit apprises. Enfin tout ce que ie vis dans cette nouvelle Eglise me donna une consolation tres-grande, et une forte esperance de la conversion totale de ce país. Le Pere de Carheil y est fort aimé. Personne n'est opposé à la foy ; plusieurs anciens viennent prier Dieu à sa petite Chapelle ; il en fait faire une autre qui sera plus vaste et plus commode, et qui s'achevera dans deux mois. Le croy qu'alors on y viendra en foule pour prier Dieu. C'est René son Compagnon qui en est l'entrepreneur et l'executeur tout ensemble : elle n'aura rien de semblable aux cabanes des Barbares, sinon la couverture d'écorces ; tout le reste à cela prés, ressemble à une maison comme on les bastit en France. On a pratiqué derriere l'Autel une petite chambre. Dans tout le Bourg on ne parle que de l'adresse de René. Il donne plusieurs medecines qu'il fait luy-mesme sur le lieu ; il pense toute sorte de playes, et les guerit ; il traite tous les malades. Plusieurs Goïogouïens m'ont dit qu'ils seroient tous morts sans luy. On ne peut pas croire à quel point il est aimé de tous les Sauvages. Pleust à Dieu qu'en chaque Mission nous y puissions avoir un homme qui luy fust semblable.

Le vingtième Aoust nous arrivames le Pere de Carheil et moy à Onnontagué, où en attendant le Pere Bruyas qui est à Onneiout, et le Pere Pierron qui est à Agnié, i'eus le loisir de considerer les restes de nostre ancienne Mission ; et tout m'y paroist dans le mesme estat où elle estoit lorsque nous la quittasmes en l'année mil six cents cinquante huit, hors que les Onnontagué ont esté beaucoup humiliez depuis peu par les Gandastogué ; car presque tous leurs braves sont morts à la guerre. Ils nous parlent avec bien plus de douceur, ils sont

tout autrement traitables qu'ils n'étoient auparavant. Il y a une Eglise d'anciens Chrestiens, dont le nombre est d'environ quarante personnes qui vivent bien ; plusieurs se font instruire. Garakontié nous aime véritablement. Le Prince et l'Orateur me visiterent avec toute la civilité imaginable, et nous firent cent honnestetés.

Le vingt-sixième Aoust les Peres Bruyas et Pierron arriverent icy, et nous eusmes la consolation de nous voir six ensemble, pour deliberer de toutes choses durant six iours que nous concertâmes les biais qu'il falloit prendre pour reussir dans nos Missions, et les moyens de lever tous les obstacles qui s'opposoient à l'establisement de la Foy dans le pais des Iroquois.

Comme nous estions prests de nous separer, voicy qu'un Iroquois député de Monsieur le Gouverneur arrivé icy de Montreal, avec des colliers de pourcelaine, et des Lettres de Votre Reverence et du Pere Chaumonot, par lesquelles nous apprenons que les François ont massacré vers Montreal sept Onneiout, avec un des plus considerables de Tsonnontouan. Cette nouvelle altera terriblement toute cette Nation. On tient conseil aussitost pour deliberer de ce qu'on avoit à faire, où nous y fusmes appelez. Le député raconte assez froidement tout ce qui s'est passé ; il ose bien mesme changer les colliers, prenant le plus beau de cinq mille grains de pourcelaine toute noire, qu'il destine pour sa Nation, et ne donnant aux Tsonnontouan que celui qui estoit le moins precieux. Mais comme la Lettre du Pere Chaumonot nous instruisoit de toutes choses, nous nous y opposâmes fortement, et nous l'obligeons enfin de ne rien innover de ce qu'il avoit dans ses instructions. Garakontié ayant rencontré un de Tsonnontouan dans le Bourg, il luy donna le collier qui estoit pour cette Nation, luy disant, il y a trop loin pour y aller moyesme ; tu feras entendre à tes anciens la voix et la pensée d'Onnontio. Pour le collier destiné à ceux d'Onneiout, il dit que comme ils devoient bientost

venir à Onnontagué, pour y tenir un conseil general, on leur feroit sçavoir la volonté d'Onnontio. Il est hors de doute qu'une affaire de cette nature est tres-fâcheuse, et capable de rallumer la guerre entre l'Iroquois et le François.

A peine ce conseil estoit-il achevé, qu'on entend dans le Bourg le cry d'un Onneiout, qui venoit de se sauver tres-heureusement des mains d'une troupe de guerriers de la Nation des Nez-percez. A ce cry on s'assemble, on le prit de raconter son aventure. Nous étions, dit-il, cinq d'une bande, et nous retournions victorieux avec deux prisonniers Touagannha ; mais ayant malheureusement rencontré une brigade de guerriers de la Nation des Nez-percez, nous en avons esté defaits, et mes quatre camarades ayant esté tuez, ou pris avec nos deux captifs, ie me suis sauvé moy seul de ce combat. Voilà bien des suiets de querelles, et dequoy animer à la vengeance un peuple aussi fier et aussi indomptable que l'est l'Iroquois. Nous ne sçavons pas encore quelle resolution il prendra sur ce suiet. Ce que ie vous puis asseurer, est que nous sommes par la grace de Dieu, preparez à tout evenement, selon qu'il luy plaira de disposer de nous, et que nous nous estimerons trop heureux de luy pouvoir faire un sacrifice de nos vies.

Estant partis d'Onnontagué, nous arrivâmes le septième Septembre à Gandachioragon, et comme nous passions par Gandagaro, un yvrogne saisit d'une main le Pere Garnier, et leve l'autre par deux diverses fois pour le percer d'un cousteau ; mais par bonheur une femme s'estant trouvée assez proche de ce Barbare, luy enleva le cousteau de la main, et l'empescha de porter plus loin sa brutalité. L'admiray en cette rencontre la fermeté et la resolution du Pere, qui ne changea pas seulement de couleur.

Trois iours apres nostre arrivée, il prit possession de la Mission de Gandachioragou, où il n'y a encore que trois ou quatre Chrestiens qui fassent profession publique de leur Foy ; il n'aura

soin que de ce seul Bourg, du moins pour cette année, afin qu'il puisse avoir le temps d'apprendre parfaitement la langue du païs, et d'en faire luy-mesme des Regles et un Dictionnaire, pour l'enseigner aux autres; ainsi ie suis obligé de prendre le soin des trois autres Bourgades.

Le vingt-deuxième Septembre, comme l'estois sur mon depart pour aller prendre possession de la Mission de Saint Michel, ie tombay malade, et fus contraint de m'arrester quelques iours, iusqu'à ce que la violence du mal fust passée.

Depuis le premier iour de Septembre, toute la ieunesse de ce païs commença selon la coutume de se mettre en campagne, et le reste des habitans qui peuvent porter les fatigues de la guerre, ou de la chasse, defila bientost après. Ils peuvent estre environ cinq cens pour la guerre, divisez en plusieurs bandes, qui marchent tous contre les Touïaganha, et quatre ou cinq cens pour la chasse du Castor, qu'ils feront vers le païs des Hurons. Ces derniers menent leurs femmes et leurs enfans avec eux, tellement qu'il ne reste icy qu'un tres-petit nombre de personnes avancées en âge. L'ay sceu qu'ils faisoient la mesme chose à Goiogouën, et qu'ils s'estoient tous partagez, ou en chasseurs, ou en guerriers. Ce qui est bien deplorable, est que plusieurs de ces gens mourront sans baptesme: car ces expeditions ne se font point sans la perte de beaucoup de monde, et ce qui me fait gemir c'est que nous ne pouvons remedier à ce mal; mais Dieu, qui connoist ses predestinez, ne manquera pas de leur fournir des occasions favorables de meriter le Paradis. Ces sortes d'absences et de voyages, qui sont ordinaires à tous ces peuples, nous empeschent de travailler à leur instruction avec tout le succès que nous souhaiterions. La plus grande partie de ceux qui sont des Bourgs où nous sommes establis, est à la guerre, ou à la chasse, durant neuf mois de l'année; et un mois auparavant que de partir, la ieunesse a coûtume de s'abandonner à ces excez de boire, qui

vont iusqu'à la fureur, de maniere que hors les vieillards et les femmes, qui ne sont point suiets à ces desordres, il est bien difficile de ménager les occasions de leur parler.

Vn Tsonnontouïan passant par Onnontagué a esté chargé du collier de porcelaine dont Onnontio faisoit present aux Tsonnontouïans, sur le suiet de la mort d'un de leurs guerriers, qui a esté assassiné par nos François. Ce collier a esté receu icy assez froidement, et bien que le chastiment exemplaire que Monsieur le Gouverneur avoit fait de ces assassins, leur fit approuver sa conduite, et louer sa iustice, ie croy néanmoins qu'ils eussent mieux aimé dix colliers de Porcelaine, que la mort de ces trois François; parce qu'ils ne se voient pas en estat de rendre la mesme iustice, dans une pareille occasion. Ils témoignent cependant se contenter de cette satisfaction, et ie ne pense pas qu'ils osent pousser plus loin leur ressentiment, ny rien entreprendre contre les François.

Le vingt-septième Septembre, comme ie me trouvoy un peu soulagé de mon mal, ie me mis en chemin pour prendre possession de la Mission de saint Michel, dans un Bourg appelé Gandagarac. Nostre meilleur Chrestien François Tehoronhiongo me vint au rencontre, et me mena dans une des plus belles cabanes du Bourg, chez un des plus considerables, quoy qu'infidele, afin que son autorité me donne plus de protection contre les insolences des yvrognes.

Le troisième Novembre, qui estoit le Dimanche d'après la Feste de tous les Saints, la Chapelle estant en estat, j'invitay tous nos Sauvages, d'y venir prier Dieu, et ceux qui estoient Chrestiens, d'y assister à la Messe que i'y dirois dès le grand matin. La Chapelle estant pleine de peuple, ie commençay mon exhortation pour declarer quel estoit le sujet de mon arrivée, et ensuite ie les priay d'ouvrir les yeux à la verité, de reconnoistre le Dieu du Ciel et de la terre, et de renoncer à tout ce qui luy deplaisait, et de se rendre dignes d'un

bonheur éternel par une constante fidélité. L'espère de la bonté de Dieu, que sa grace disposera les esprits à goûter les veritez du Christianisme, et à se detromper de la vanité de leurs superstitions, outre l'ivrognerie et le songe, qui sont les deux écueils de la foy parmy les Iroquois.

Le Pere Garnier continué de travailler fortement dans le Bourg Gandachiragou. Dieu s'est seruy de luy pour

la conversion de quelques ames, où sa misericorde a esté extraordinaire ; plus de vingt personnes ayant esté heureusement baptisées, sont mortes tres-chrestienement ; mais il a éprouvé que le partage des Missionnaires Apostoliques, sont les souffrances, et un abandon total de soy-mesme à la Providence de Dieu, travaillant beaucoup, et menant une vie que l'on peut appeler une mort continuelle.

## DES MISSIONS DES ALGONQUINS SUPERIEURS,

### DITS COMMUNÉMENT LES OUTAOÛAKS.

#### CHAPITRE X.

*Des Missions aux Outaoûaks et en particulier de la Mission Sainte Marie du Sault.*

*Le P. Dablon est Superieur de ces Missions, qui a envoyé cette Relation à Quebec, au R. Pere François le Mercier, Superieur General.*

Nous appelons ces Peuples Algonquins Superieurs, pour les distinguer des Algonquins Inferieurs qui se trouvent plus bas aux environs de Tadoussac et de Quebec.

On leur donne communément le nom d'Outaoûaks, parce que de plus de trente Nations différentes qui se trouvent en ces Contrées, les premiers qui sont descendus vers nos habitations Françaises, ont esté les Outaoûaks, dont le nom est demeuré ensuite à toutes les autres.

Comme nous avons un grand nombre de Peuples differens à cultiver dans un grand espace de terre, nous les avons tous partagez en trois Missions generales, qui en comprennent plusieurs particulieres, selon la diversité des Langues et des Peuples, qui ont toutes rapport à ces trois Missions.

La premiere, qui est le centre des autres, s'appelle Sainte Marie du Sault,

placée sur le pied du Rapide, qui reçoit ses eaux du Lac Tracy ou Supérieur, et se décharge dans le Lac Huron.

La seconde Mission, qui est la plus éloignée, est celle du saint Esprit, vers les extremitez du dit Lac Supérieur, en un lieu que les Sauvages appellent la pointe de Chagaouamigong.

La troisième porte le nom de S. François Xavier, dans le fond de la Baye, dite des Puans, qui n'est separée que d'une langue de terre du Lac Supérieur.

En parlant de ces trois Missions en particulier, nous prendrons occasion de dire quelque chose des proprietés et des raretés qui se retrouvent dans les lieux où elles sont établies.

*De la Nature et de quelques proprietés du Sault, et des Nations qui ont coûtume de s'y rendre.*

Ce qu'on appelle communément le Sault, n'est pas proprement un Sault, ou une cheute d'eau bien élevée, mais un courant tres-violent des eaux du Lac Supérieur, qui se trouvant arrêtees par un grand nombre de rochers qui leur disputent le passage, font une dangereuse cascade large de demie

lieuë, toutes ces eaux descendans et se precipitans les unes sur les autres, comme par degrez sur des gros rochers qui barrent toute la riviere.

C'est à trois lieuës au-dessous du Lac Superieur, et douze lieuës au-dessus du Lac des Hurons, tout cõt espace faisant une belle riviere, couppee de plusieurs Isles qui la partagent et l'elargissent en quelques endroits, à perte de veuë ; elle coule presque partout très doucement, et n'a que le lieu du Sault qui soit difficile à franchir.

C'est au pied de ces rapides, et même parmy ces bouillons, que se fait une grande pêche, depuis le Printemps jusques à l'Hyver, d'une sorte de poisson, qui ne se retrouve d'ordinaire que dans le Lac Superieur, et le Lac Huron : ils l'appellent en leur langage Atticameg, et nous en la nostre poisson blanc, parce que de vray il est très-blanc, et de plus tres-excellent ; aussi donne-t-il à vivre presque seul à la pluspart de tous ces peuples.

L'adresse et la force sont necessaires pour cette sorte de pêche ; car il faut se tenir debout dans un Canot d'écorce, et là parmy les bouillons, pousser avec roideur jusques au fond de l'eau une perche, au bout de laquelle est attachée une rets faite en forme de poche, dans laquelle on fait entrer le poisson ; il faut le chercher de l'œil lorsqu'il se glisse entre les Rochers ; l'ayant apperceu, le poursuivre, et l'ayant contraint d'entrer dans le puisoir, l'enlever avec violence dans le canot : ce qui se fait à diverses reprises, se trouvant six et sept gros poissons pris à chaque fois, jusqu'à ce qu'on en ait sa charge.

Toutes sortes de personnes ne sont pas propres à cette pêche, et il s'en trouve quelquefois, qui par l'effort qu'ils sont contraints de faire, font verser le Canot, fauté d'avoir assez d'adresse et d'experience.

Cette commodité d'avoir du poisson en telle quantité, qu'on n'ait qu'à l'aller puiser, attire icy pendant l'Esté, les Nations circonvoisines ; lesquelles, étant errantes sans champs et sans bled, et ne vivans pour la pluspart que de pêche,

trouvent icy dequoy se contenter ; et en même temps on prend l'occasion de les instruire, et les élever dans le Christianisme, pendant le séjour qu'elles font en ce lieu.

C'est ce qui nous a obligé à y établir un Mission fixe, que nous appelons sainte Marie du Sault, laquelle est le centre des autres, nous trouvant icy environnez de diverses Nations, dont voicy celles qui ont rapport icy, s'y rendant pour y vivre de poisson.

Les premiers et les naturels habitans de ce lieu, sont ceux qui s'appellent PahouitingSach Irini, que les François nomment Saulteurs, parce que ce sont eux qui demeurent au Sault comme dans leur Pays, les autres n'y étant que comme par emprunt ; ils ne sont que cent cinquante ames ; mais ils se sont unis à trois autres Nations, qui sont plus de cinq cens cinquante personnes, ausquelles ils ont fait comme cession des droits de leur Pays natal ; aussi y resident-elles fixement, excepté le temps qu'elles vont à la chasse. Ceux qu'on appelle les Nouquet se rangeant pour cela du côté du Sud du Lac Superieur, d'où ils sont originaires, et les Outchibous avec les Marameg du côté du Nord du même Lac, qu'ils regardent comme leur propre Pays.

Outre ces quatre Nations, il y en a sept autres qui dépendent de cette Mission : ceux qu'on appelle Achiligoïane, les Amicoures, et les Mississague, font icy la pêche, vont à la chasse dans les Isles et sur les terres des environs du Lac Huron ; ils font plus de quatre cens ames.

Deux autres Nations au nombre de cinq cens ames, entierement errants, et sans aucune demeure arrêtée, vont vers les terres du Nord, pour y chasser pendant l'Hyver, et se rendent icy pour y pêcher pendant l'Esté.

Restent six autres Nations, qui sont ou des gens de la Mer du Nord, comme les Guilistions, et les Ouenibigone, ou errans dans les terres aux environs de cette même Mer du Nord, dont la pluspart ont esté chassez de leur Pays par la famine, et se rendent icy de temps

en temps pour y jouir de l'abondance du poisson.

Deux raisons entr'autres nous ont fait prendre resolution de faire un voyage jusques vers cette Mer du Nord : la premiere, pour voir de quelle façon nous pourrions vacquer à la conversion de ces peuples, nonobstant les grands obstacles qui s'y opposent, vù leur façon de vivre, courant incessamment dans l'épaisseur des bois, et ne s'assemblant que rarement, pour quelques Foires, ou quelques Festes, selon leur coûtume.

La seconde cause de ce voyage est pour reconnoitre enfin cette Mer du Nord, dont on a déjà tant parlé, et qui n'a point encore esté trouvée par terre.

Les motifs de cette découverte sont premierement pour sçavoir si cette Mer est la Baye, jusqu'où Hutson a pénétré en l'an 1612. ou quelqu'autre, en confrontant les Longitudes et les Latitudes de ce lieu, avec celles de cette Mer ; et ensuite découvrir quel quartier de la Mer du Nord nous est le plus voisin. Secondement, pour sçavoir si l'on peut avoir communication depuis Quebec jusqu'à cette Mer, suivant toutes les Côtes du Nord, ainsi qu'on avoit entrepris de faire il y a quelques années ; ce qui dépend de la situation de cette Baye, que nous avons icy à dos vers le Nord : car s'il se trouve que ce soit celle de Hutson, ou autre plus vers le Couchant, on ne peut pas en esperer un Commerce facile, puisqu'il faudroit doubler une pointe qui avance à plus de soixante et trois degrez d'élevation. Troisièmement, pour s'assurer des conjectures assez fortes qu'on a depuis longtemps, qu'on pourroit passer par là iusqu'à la Mer du Japon ; car ce qui a été remarqué dans quelques-unes des Relations precedentes touchant cette matiere, s'est confirmé de plus en plus, par le rapport des Sauvages, et par les instructions que nous en avons tirées, à sçavoir : qu'à quelques journées de la Mission de saint François Xavier, qui est la Baye des Puans, se trouve une grande Riviere large d'une lieüe e davantage, qui venant des quartiers di

Nord, coule vers le Sud, et si loin que les Sauvages qui ont navigé sur cette Riviere, allant chercher des ennemis à combattre, après quantité de journées de navigation, n'en ont point trouvé l'embouchure, qui ne peut estre que vers la Mer de la Floride, ou celle de Californie. Il sera parlé ci-après d'une Nation bien considerable, qui habite vers cette Riviere, et du voyage que nous esperons y faire cette année, pour y porter la Foy, et prendre en même temps connoissance de ces nouveaux Pays. D'ailleurs, nous sommes aussi assurez, par le rapport de quantité d'autres Sauvages dont les depositions s'accordent tres-bien, qu'à deux cens lieües de la Mission du saint Esprit, aux Outaouaks, vers le Couchant, se trouve la Mer de l'Oüest, en laquelle on descend par une autre grande Riviere, qu'on trouve à huit journées de la dite Mission, laquelle Riviere va et vient bien avant dans les terres (c'est ainsi que les Sauvages expliquent le flux et le reflux de la Mer), et un d'eux assure y avoir vù quatre Vaisseaux à la voile.

Après ces deux Mers, celle du Sud et celle de l'Oüest, il ne reste plus que celle du Nord, afin d'en estre environné de toutes parts ; ce qu'étant bien découvert, on en peut tirer ces avantages : qu'il n'est pas impossible de passer de la Mer du Nord à celle du Sud, ou à celle du Couchant ; secondement, que cette Mer du Couchant ne pouvant estre que celle du Japon, on s'en pourroit faciliter le trajet, et ensuite le commerce.

—  
De l'estat du Christianisme, en la  
Mission de sainte Marie  
du Sault.

La vie errante que mennent la plupart des Sauvages de ces Contrées, fait traîner en longueur leur conversion, et ne leur laissé que bien peu de temps pour recevoir les instructions que nous leur donnons.

Pour les rendre plus sedentaires, nous avons placé icy nostre demeure, où nous faisons cultiver la terre, pour

les attirer par nostre exemple à faire le même, en quoy plusieurs ont déjà commencé à nous imiter.

De plus, nous avons fait dresser une Chapelle, que nous avons eu soin d'orner, plus qu'on n'oseroit se promettre dans un Pays si dénué de toutes choses. Nous y faisons les Baptêmes tant des enfans que des Adultes, avec toutes les ceremonies de l'Eglise. Nous y admonestons les nouveaux Chrestiens pendant le saint Sacrifice de la Messe. Les vieillards s'y rendent en certains jours pour entendre la parole de Dieu, et les enfans s'y trouvent chaque jour à diverses bandes, pour apprendre les Prieres et le Catechisme.

L'assiduité qu'ils font paroître, jointe à leur docilité, auroit déjà beaucoup grossi cette Eglise, si le Diable ne les tenoit comme enchainez par la plus detestable de toutes les coûtumes qui soient parmy les Sauvages : on l'aura déjà touchée dans la Relation precedente, et nous en découvrons de plus en plus les pernicious effets.

Elle consiste en ce que chacun se fait un Dieu dès son bas age, qu'il revere ensuite le reste de ses jours, avec des venerations superstitieuses et ridicules. C'est luy qu'ils croyent être l'auther unique de leur bonne fortune, en toutes leurs entreprises de guerre, de pêche, et de chasse; aussi en portent-ils le hieroglyphe ineffaçable, peignant sur leur peau comme avec le burin, les figures de la Divinité qu'ils ont choisie.

Or voicy la façon dont ils la créent : quand un enfant est parvenu à l'âge de dix ou douze ans, son pere luy fait leçon, et luy donne les instructions necessaires pour trouver qui sera desormais son Dieu.

Premierement, il le fait jeûner pendant plusieurs jours, afin qu'ayant le cerveau creux, il puisse plus aisément rêver pendant son sommeil ; car c'est alors que ce Dieu fantastique se doit découvrir à luy ; de sorte que toute leur industrie et tout leur travail, est de voir en dormant quelque chose extraordinaire, qui leur tienne ensuite lieu de Divinité.

Le matin donc étant venu, le pere interroge son fils tres-serieusement, et en grand secret, sur tout ce qui s'est passé la nuit ; si rien ne s'est présenté, il faut recommencer à jeûner, et poursuivre jusqu'à ce qu'enfin il se forme quelque chose dans le cerveau vuide, qui luy represente ou le Soleil, ou le Tonnerre, ou autre chose dont on l'aura souvent entretenu, et aussitost à son reveil il en dit la bonne nouvelle à son pere, qui le confirme dans sa pensée. De sorte qu'étant élevé dès son enfance en cette créance, et continuant toute sa vie à honorer ce Dieu d'imagination par divers sacrifices, et par quantité de festins qu'ils font en son honneur, il est presque impossible de luy arracher de l'esprit cette maudite superstition, quand il y a vieilly, ou même passé quelques années.

Nous croyions du commencement, qu'il n'y eust que les jeunes garçons qu'on élevast à ces sottises ; mais nous avons appris du depuis, qu'on fait aussi jeûner les petites filles pour le même dessein, et nous ne trouvons point de personnes plus attachées à ces imperfinences, et plus opiniâtres dans cette erreur, que les vieilles femmes, lesquelles ne veulent pas mesme prester l'oreille à nos instructions.

Nonobstant ces obstacles, et plusieurs autres, que le Diable suscite pour arrester le cours de l'Evangile depuis deux ans que cette Mission a commencé, nous y avons baptizé plus de trois cens personnes de tous âges, depuis la premiere enfance jusqu'à l'extrême vieillesse.

Vn des premiers fruits de cette année, est un Vieillard de soixante et dix ans qui est mort après le Baptême, que le Pere Aloüez luy conféra sur le chemin. En montant icy l'Esté passé, le Diable, qui le regardoit comme une proye qui luy étoit assurée depuis si longtemps, n'oublia rien pour empêcher ce coup, faisant en sorte que l'avantveille de sa mort, jour destiné pour son Baptême, le Canot qui portoit le Pere s'égarât dans le Lac des Nipissiniens ; mais il est à croire que l'Ange

Gardien de ce moribond en prit le gouvernement pendant la nuit, le conduisant heureusement parmi les tenebres au rendez-vous de tous les autres, où ce bon Catechumene fut baptisé. Le Pere, qui avoit grande passion de ne point desesperer de son malade, afin de l'assister dans les derniers combats, fut sensiblement affligé, quand il vid que dès le lendemain au matin, par ie ne sais quel malheur, son Canot se trouva separé du gros des autres, et ne pût les joindre ny le jour ny la nuit suivante, et même en desespéroit presque tout à fait ; quand par un bonheur inesperé il se rendit encore bien tard à l'entrée du Lac Huron, où il trouva son malade agonizant, mais plein de jugement, lequel après avoir esté disposé par tous les Actes necessaires en cette extremité, mourut cette nuit-là chrestienement, nous laissant des marques bien évidentes d'une providence toute particuliere pour son salut. Et nous avons tout sujet de croire que Dieu luy a fait cette misericorde, en recompense des grands services qu'il a rendus à ces Missions, lors même qu'il étoit encore Payen : ce fut quand le même Pere Aloüez monta en ces Pays pour la premiere fois ; tous les autres Sauvages l'abandonnans et ne voulans pas le prendre en leurs Canots, luy seul procura, contre le gré de tous les autres, l'embarquement du Pere, et par ce moyen, il a esté en quelque façon cause de tous les biens qui se sont faits depuis en ces Missions ; et la Providence a voulu que sur le chemin même auquel il avoit rendu ce service, il receût le saint Baptême par le mesme Pere qu'il avoit si courageusement assisté.

Parmy un nombre de jeunes enfans que nous avons baptisez, quatre filles d'une même famille ont fait paroître la force et le courage que donne la Grace du Baptême : car après l'avoir receu en nôtre Chapelle, étans de retour dans leur Cabane, et se glorifiant publiquement d'être Chrétiennes, vne vieille fort attachée à ses superstitions, les querella rudement, leur disant entr'autres choses, que le Baptême n'étoit inventé

que pour causer la mort, et qu'elles devoient biens s'attendre à mourir bentôt. A la bonne heure, respondent-elles, nous mourrons, mais nous mourrons Chrétiennes, et on nous arrachera plutôt l'ame du corps que la Foy de nos cœurs.

Cette generosité ne devoit-elle pas toucher les plus endurcis, et les plus barbares ? Peut-estre que Dieu les veut encore toucher par un accident qui paroît icy assez extraordinaire. Nous avons baptisé un peu après notre arrivée deux enfans jumeaux, dont l'un mourut peu de jours après ; et parce que nous n'avons pas encore de Cimetiere, les parens suspendirent à leur ordinaire, ce petit corps ; en l'air, le plaçant sur un échafaut ; et ensuite se retirèrent dans les Forests pour y hiverner. Vne bande de Loups, pressez de la faim, étans sortis du bois, se jetterent sur ce petit corps, meus par une protection toute merveilleuse, ayant devoré les peaux, et même la rassade dont il étoit couvert, ils n'y toucherent point du tout, comme étant une chose consacrée par le saint Baptême.

Nous verrons quel effet cela aura sur l'esprit de ces pauvres Infideles. Nous devons beaucoup esperer, particulièrement de quantité d'ames innocentes, de tant d'enfans morts après le Baptême, qui sans doute se presentent incessamment devant le Trône de Dieu, pour la conversion de leurs parens et de leurs compatriotes.

#### CHAPITRE XI.

*De la Mission du Saint Esprit, à la pointe de Chagaouamigong, dans le Lac Tracy ou Superieur.*

*Des Proprietez et des Raretez qui se trouvent dans le Lac Superieur, et premierement des pesches différentes dont il abonde.*

Ce lac a presque la figure d'un Arc bandé, de plus de cent quatre-vingt lieües de long : le côté du Midy en est

comme la corde, et il semble que la flèche soit une grande Langue de terre, qui avance plus de quatre-vingts lieues dans le large, en sortant de ce même côté du Sud, vers le milieu du Lac.

Le côté du Nord est affreux par une suite de Rochers, qui font le terme de cette prodigieuse chaîne de Montagnes, qui prenant naissance au-delà du Cap de Tourmente, au-dessous de Quebec, et se continuant jusques-icy, par une espace de plus de six cens lieues de long, viennent enfin se perdre à l'extrémité de ce Lac.

Il est presque partout découvert et déchargé d'Isles, qui ne se retrouvent ordinairement que vers les rivages du côté du Nord. Cette grande ouverture donne prise aux vents, qui l'agitent avec autant de violence que l'Océan.

Il est presque partout tellement abondant en Esturgeons, en Poissons blancs, en Truites, Carpes et Harencs, qu'un seul Pêcheur prendra en une nuit vingt grands Esturgeons, ou cent cinquante Poissons blancs, ou huit cens Harencs en une nets. Ces Harencs ont bien du rapport à ceux de la Mer pour la figure et pour la grosseur; mais ils n'en ont pas tout à fait la bonté. Il faut souvent s'exposer beaucoup pour cette pêche, qui en certains endroits ne se fait qu'au large, et en des lieux dangereux et sujets aux tempêtes, et la nuit avant le lever de la Lune; et de fait, deux François y ont esté noyez l'Automne dernier, ayans esté surpris d'un coup de vent qu'ils n'ont pû éviter.

Dans la Riviere nommée Nantounagan, qui est du côté du Midy, il y a tres-grande pêche d'Esturgeon de jour et de nuit, depuis le Printemps jusques en Automne; et c'est là où les Sauvages vont faire leurs provisions; et vis à vis de cette Riviere, au côté du Nord, on fait une pêche toute semblable dans une petite anse, où une seule nets vous fournit en une nuit trente et quarante Esturgeons.

Cette abondance se retrouve encore en une Riviere qui est à l'extrémité du Lac; et descendant par le côté du Nord, on rencontre une autre Riviere qui

porte le nom des Esturgeons noirs qui s'y pêchent; ils ne sont pas si bons que les autres, mais les voyageurs qui sont affamez les trouvent excellens.

A la pointe du saint Esprit Chagaouamigong, où demeurent les Outaouaks et les Hurons, on pêche en tout temps de l'année grande quantité de Poisson blanc, de Truites, et de Harencs. Cette manne commence en Novembre, et dure jusqu'après les glaces, et plus il fait froid, plus on en pêche. On trouve de ce Harenc par tout le Lac du côté du Midy, depuis le Printemps jusqu'à la fin du mois d'Aoust. Il faudroit parcourir toutes les anses et toutes les Rivieres de ce Lac, pour en raconter toutes les pêches.

C'est ainsi que la Providence a pourvû à ces pauvres peuples, qui faute de chasse et de bleds, ne vivent pour la pluspart que de poisson.

#### *Des Mines de Cuivre qui se retrouvent dans le Lac Supérieur.*

Jusqu'à present on avoit crû que ces Mines ne se retrouvoient qu'en une ou deux Isles; mais depuis que nous en avons fait des recherches plus exactes, nous avons appris des Sauvages quelques secrets qu'ils ne vouloient pas reveler; il a fallu user d'adresse pour tirer ces connoissances, et faire discernement du vray d'avec le faux.

Nous ne garantissons pas neantmoins tout ce que nous en allons dire, sur leur simple deposition, jusqu'à ce que nous en puissions parler avec plus d'assurance, quand nous nous serons transportez sur les lieux, ce que nous esperons faire cet Esté, en même temps que nous irons chercher des brebis égarées, et errantes par tous les quartiers de ce grand Lac.

En y entrant par son embouchure, qui se décharge au Sault, le premier endroit qui se presente où se retrouve du Cuivre en abondance, est une Isle qui est éloignée de quarante ou cinquante lieues, scituée vers le côté du

Nord, vis à vis d'un endroit qu'on appelle Missipicouatong.

Les Sauvages racontent que c'est une Isle flottante, qui est quelquefois loing, quelquefois proche, selon les vents qui la poussent, et la promettent de côté et d'autre. Ils ajoutent qu'il y a bien longtemps que quatre Sauvages y furent par rencontre, s'étans égarés dans la brume, dont cette Isle est presque toujours environnée.

C'étoit du temps qu'ils n'avoient point encore eu de commerce avec les François, et n'avoient aucun usage ny des chaudières ny des haches. Ceux-cy donc voulans se préparer à manger, firent à leur ordinaire : prenant des pierres qu'ils trouvoient au bord de l'eau, les faisaient rougir dans le feu, et les jetaient dans un plat d'écorce plein d'eau pour la faire bouillir, et faire cuire par cette industrie leur viande. Comme ils choissoient ces pierres, ils trouvoient que c'étoient presque tous morceaux de Cuivre : ils se servirent donc des unes et des autres, et après avoir pris leur repas, ils songerent à s'embarquer au plus tost, craignant les Loups Cerviers et les Lievres, qui sont en cet endroit grands comme des Chiens, et qui venoient manger leurs provisions et même leur Canot.

Avant que de partir, ils se chargerent de quantité de ces pierres grosses et menues, et même de quelques plaques de Cuivre ; mais ils ne furent pas bien éloignés du rivage, qu'une puissante voix se fit entendre à leurs oreilles, disant tout en colere : Qui sont ces voleurs qui m'emportent les berceaux et les divertissemens de mes enfans ? Les plaques de Cuivre sont les berceaux, parce que parmi les Sauvages ils ne sont faits que d'un ou deux aix joints ensemble, sur lesquels ils couchent leurs enfans ; et ces petits morceaux de Cuivre qu'ils enlevoient, sont les jouets et les divertissemens des enfans Sauvages, qui jouent ensemble avec des petites pierres.

Cette voix les étonna beaucoup, ne sachant de qui elle étoit. Les uns disent que c'est le Tonnerre, parce qu'il

y a là beaucoup d'orages ; et les autres que c'est un certain Genie qu'ils appellent Missibizi, qui passe parmy ces peuples pour le Dieu des eaux, comme Neptune parmy les Payens ; les autres qu'elle venoit de Memogovissioüis, ce sont, disent-ils, des Hommes marins, approchans assez des Tritons fabuleux ou des Sirenes, lesquels vivent toujours dans l'eau, avec une chevelure longue jusqu'à la ceinture. Un de nos Sauvages nous a dit en avoir vû un dans l'eau, selon qu'il se l'est imaginé.

Quoy qu'il en soit, cette voix étonnante jetta tellement la frayeur dans l'esprit de nos Voyageurs, qu'un des quatre mourut avant que d'arriver à terre ; peu de temps après un second fut enlevé, puis le troisième ; de sorte qu'il n'en resta qu'un, lequel s'étant rendu en son Pays, raconta tout ce qui s'étoit passé, puis mourut fort peu après.

Les Sauvages tous craintifs et superstitieux qu'ils sont, n'ont jamais osé y aller depuis ce temps-là, de peur d'y mourir, croyans qu'il y a certains Genies qui tuent ceux qui en abordent : et de fait, de memoire d'homme, on ne sçait personne qui y ait mis le pied, ou qui ait même voulu naviger de ce côté-là, quoy que l'Isle paroist assez à découvert, et qu'on distingue même les arbres d'une autre Isle nommée Achémikouan.

Il y a du vray, et il y a du faux dans tout ce narré, et voicy ce qui est de plus probable, à sçavoir : que ces quatre personnes ont esté empoisonnées par l'eau qu'ils firent bouillir avec ces morceaux de cuivre, qui par la violence de leur chaleur, luy communiquerent leur venin : car nous sçavons par experience, que ce cuivre étant mis au feu pour la premiere fois, exhale des vapeurs tres-malignes, épaisses, infectes, et qui blanchissent les cheminées ; ce n'est pas pourtant un venin si present, qu'il n'opere plus promptement dans les uns que les autres, comme il est arrivé en ceux dont nous parlons, lesquels étans déjà mal affectez, se seront aisément imaginez entendre ces

voix, si peu qu'ils ayent entendu de quelque écho, qui se retrouve communément dans les Rochers, dont cette Isle est bordée.

Peut-être a-t-on feint cette fable du depuis, ne sçachant à quoy attribuer la mort de ces Sauvages ; et quand ils disent, que c'est une Isle flottante, il est croyable que les vapeurs dont elle est souvent chargée, se rarefiant ou s'épaississant aux rayons du Soleil, leur font paroître l'Isle quelquefois bien proche, et d'autres fois plus éloignée.

Ce qui est de certain, est que dans le sentiment commun des Sauvages, il y a dans cette Isle grande abondance de Cuivre, mais qu'on n'ose pas y aller. C'est par où nous esperons commencer les découvertes que nous prétendons faire cet Esté.

Avançant jusqu'à l'endroit qu'on appelle la grande anse, on rencontre une Isle à trois lieuës de terre, qui est renommée pour le metal qui s'y retrouve, et pour le nom de Tonnerre qu'elle porte, parce qu'on dit qu'il y tonne toujours.

Mais plus loin vers le Couchant, du même côté du Nord, se trouve l'Isle la plus fameuse pour le Cuivre, appelée Minong, qui est celle où les Sauvages ont dit à bien des personnes qu'il y en a, et en quantité, et en bien des endroits. Elle est grande, et elle a bien vingt-cinq lieuës de long ; elle est éloignée de terre ferme de sept lieuës, et du bout du Lac de plus de soixante. Presque tout à l'entour de l'Isle on rencontre au bord de l'eau des morceaux de Cuivre mêlez avec les pierres, surtout au côté qui est opposé au Midy, mais principalement dans une certaine anse, qui est vers le bout qui regarde le Nord-Est du côté du large : il y a des costeaux tous escarpez de terre glaize, et là se voyent plusieurs couches, ou lits de Cuivre rouge, les uns sur les autres, separez ou divisez par d'autres couches de terre ou de rochers. Dans l'eau mesme on voit comme du sable de Cuivre, et on en puise avec des cuilliers des grains gros comme du gland, et d'autres plus menus reduits en sable. Cette grande Isle est presque toute environnée d'Islets qu'on dit estre de Cuivre ;

on en rencontre en divers endroits, jusques à la terre ferme du Nord, vne entr'autres qui n'est éloignée de Minong que de la portée de deux coups de fuzil : il est entre le milieu de l'Isle, et le bout qui regarde le Nord-Est, et c'est encore de ce côté du Nord-Est, bien loing au large, qu'il y a une autre Isle qui s'appelle Manitouminis, à cause du cuivre dont elle abonde, et de qui on raconte, que ceux qui y furent autrefois et y jetant des pierres, la faisoient retentir comme fait d'ordinaire l'airain.

Avançant jusqu'au bout du Lac, et retournant une journée par le costé du Sud, on voit au bord de l'eau une Roche de Cuivre, qui peze bien sept ou huit cens livres, si dure que l'acier n'y peut presque entrer. Quand neantmoins il est échauffé, on le coupe comme du plomb.

Plus en deça, vingt ou trente lieuës, est scituée la pointe de Chagaouamigong, où nous avons étably la Mission du saint Esprit, de laquelle nous parlerons cy-aprés. Proche de là, sont des Isles, aux rivages desquelles on trouve souvent des Roches de Cuivre, et même des plaques de même matiere.

Le Printemps dernier nous avons achepté des Sauvages une plaque de pur Cuivre de deux pieds en quarré, qui peze plus de cent livres. On ne croit pas pourtant que les mines se trouvent dans les Isles, mais que tous ces cailloux de Cuivre viennent probablement de Minong, ou des autres Isles qui en sont les sources, portez sur les glaces flottantes, ou roulez dans le fonds de l'eau par les vents tres-impetueux, particulièrement du Nord-Est, qui est extrêmement violent.

Il est vray qu'en Terre-ferme, au lieu où les Outaouïaks font du bled d'Inde, à demie-lieuë du bord de l'eau, les femmes ont trouvé quelquefois des morceaux de Cuivre épars çà et là, de la pesanteur de dix, vingt ou trente livres. C'est en fouillant dans le sable, pour y cacher leur bled, qu'elles y font ces rencontres.

En revenant encore vers l'emboucheure du Lac, suivant le costé du Sud,

à vingt lieues du lieu dont nous venons de parler, on entre dans la Riviere appelée Nantounagan, dans laquelle se voit une éminence d'où tombent des pierres de Cuivre rouge, dans l'eau ou sur la terre ; on les trouve assez aisément. Et il y a trois ans qu'on nous en donna un morceau massif de la pesanteur de cent livres, qui fut pris en ce mesme endroit dont nous avons coupé quelques pieces que nous avons envoyées à Quebec à Monsieur Talon.

Tous ne conviennent pas de l'endroit précisément où on le trouve : les uns veulent que ce soit où la riviere commence à se retirer ; d'autres disent que tout proche du Lac, en fouillant dans la terre glaise on le rencontre. Quelques-uns ont dit qu'au lieu où la Riviere se fourche, et dans le ruisseau qui est plus vers le Levant, en deçà d'une pointe, il faut fouir dans de la terre grasse pour y trouver ce Cuivre, et même qu'on rencontre des pieces de ce métal éparses dans le ruisseau, qui est au milieu.

Venant encore en deçà, se presente la longue pointe de terre que nous avons dit estre comme la flèche de l'arc, à l'extremité de laquelle il n'y a qu'un Islet qui paroît de six pieds en quarré, et qu'on dit être tout de cuivre.

Enfin, pour ne laisser aucune partie de ce grand Lac, que nous n'ayons parcouruë, on nous assure que dans les terres du côté du Midy, l'on trouve en divers endroits des mines de ce metal.

Toutes ces connoissances, et d'autres qu'il n'est pas necessaire de décrire plus au long, meritent bien qu'on en fasse une recherche exacte, et c'est ce que nous tâcherons de faire. Comme aussi pour juger d'un certain verd de gris, qui decoule, dit-on, par les crevassés de certains Rochers qui sont sur le bord de l'eau, où l'on trouve même parmy les cailloux quelques morceaux assez tendres, d'un verd agreable. Si Dieu nous conduit dans notre entreprise, nous en parlerons l'an prochain avec plus de certitude et de connoissance.

*Des Peuples qui ont rapport à la Mission du saint Esprit en la pointe dite de Chagaouamigong.*

On peut compter plus de cinquante Bourgades qui composent divers peuples, ou errants, ou sedentaires, qui dépendent en quelque façon de cette Mission, et ausquels on peut annoncer l'Evangile, soit allant en leur Pays, soit lors qu'ils viennent en celuy-cy pour faire leur traite.

Les trois Nations comprises sous le nom d'Outaouïaks, dont une a embrassé le Christianisme, et celle des Hurons Etionmontatehronnons, où il y a près de cinq cens baptisez, habitent cette pointe, y vivant de pêche et de bled, et rarement de chasse ; ils font plus de quinze cens ames.

Les Illinois peuples tirans au Sud, ont cinq grands Bourgs, dont l'un a trois lieues d'étenduë, les cabanes estans scituées en long ; ils sont près de deux milles ames, et se rendent icy de temps en temps en grand nombre, comme Marchands, pour emporter des haches et chaudieres, fuzils et autres choses dont ils ont besoin. Pendant le sejour qu'ils font icy, on prend son temps pour jeter dans leurs cœurs les premieres semences de l'Evangile. Il sera parlé cy-aprés plus amplement de ces peuples, et du desir qu'ils ont fait paroître, d'avoir chez eux un de nos Peres pour les instruire, comme aussi du dessein qu'a formé le Pere Marquette d'y aller l'Automne prochain.

A huit journées d'icy, du côté du Couchant, est le premier des trente Villages des Nadouessi. La grosse guerre qu'ils ont avec nos Hurons et quelques autres Nations de ces Quartiers, les tient plus resserrez, et les oblige à ne venir icy qu'en petit nombre, et comme en ambassade. Il en sera aussi parlé cy-aprés, et de ce que ledit Pere a fait pour les mettre et conserver en paix.

De toutes les Nations du côté du Nord, il y en a trois entr'autres qui viennent icy en traite, et tout fraîchement,

deux cens Canots y ont passé quelque temps.

Et quatre autres Nations de celles qui composent la Mission de saint François Xavier, dans la Baye des Puans, ont pris icy les premieres teintures de la Foy, pendant le temps qu'elles y ont residé, fuyant les poursuites des Iroquois.

Ainsi cette Mission se trouve environnée presque de tous côtez de peuples, à la conversion desquels on a commencé de vaquer, ainsi que nous allons voir.

---

*Lettre du Pere Jacques Marquette au  
Reverend Pere Superieur  
des Missions.*

MON R. PERE,

*Pax Christi.*

Je suis obligé de rendre compte à V. R. de l'état de la Mission du saint Esprit aux Outaouïaks, selon l'ordre que j'en ay receu d'Elle, et nouvellement encore du P. Dablon, depuis mon arrivée icy, après une Navigation d'un mois dans la neige, et dans les glaces qui nous ont fermé le passage, et dans des dangers de mort presque continuels.

La Divine Providence m'ayant destiné pour continuer la Mission du saint Esprit, que le Pere Alloüez avoit commencée, et où il avoit baptizé les principaux de la Nation des Kiskakonk, i'y arrivay le treisième de Septembre, et j'allay visiter les Sauvages, qui étoient dans les Deserts, qui sont divisez comme en cinq Bourgades. Les Hurons au nombre de quatre à cinq cens ames presque tous baptizez, conservent toujours un peu de Christianisme ; quelques-uns des principaux assemblez dans un conseil, furent assez satisfaits de me voir d'abord ; mais leur ayant fait entendre que je ne sçavois pas leur lan-

gue encore parfaitement, et qu'il n'y venoit point d'autre Pere, tant à cause qu'ils étoient tous allez aux Iroquois, et que le Pere Alloüez qui les entendoit tout à fait bien, n'avoit pas voulu y retourner pour cét Hyver, parce qu'ils ne se portoient point à la Priere avec assez d'affection, ils avoüerent qu'ils meritoient bien cette punition ; et depuis, durant l'Hyver ils en ont parlé, et ont resolu de mieux faire, ainsi qu'ils me l'ont témoigné.

La Nation des Outaouïaks Sinagaux, est tres-éloignée du Royaume de Dieu pour estre extrêmement attachez par-dessus toutes les autres Nations aux salletez, aux sacrifices et aux jongleries. Ils tournent la Priere en risée ; à peine veulent-ils nous entendre parler du Christianisme ; il sont superbes et sans esprit, tellement que je croy qu'il y a si peu à faire avec cette Nation, que je n'en ay pas seulement voulu baptiser les enfans qui se portoient bien, et qui sembloient pouvoir échapper, me contentant d'être aux aguets pour les malades.

Ceux de la Nation de Keinouché se déclarent hautement, disant qu'il n'est point encore temps ; il y a neantmoins deux hommes autresfois baptizez, dont l'un qui est assez âgé passe pour un miracle parmi les Sauvages, n'ayant point encore voulu se marier. Il persiste toujours en sa resolution, quoy qu'on puisse luy en dire ; il souffre de grandes attaques, même de ses parens : cela ne le touche point, non plus que la perte qu'il a faite de toutes ses Marchandises qu'il avoit apportées l'an passé des habitations Françaises, ne luy étant pas seulement resté dequoy se couvrir. Ce sont de rudes épreuves pour des Sauvages, dont la pluspart ne cherchent rien autre chose que de posseder beaucoup en ce monde.

L'autre qui est un jeune homme nouvellement marié semble estre d'une autre nature que les autres. Les Sauvages, extraordinairement attachez à leurs rêveries, avoient conclud qu'il falloit qu'un certain nombre de jeunes

gens fissent des saletez avec de jeunes filles, lesquelles choisissent pour ce sujet tel jeune homme qu'il leur plaist; jamais cela ne se refuse, parce qu'ils croyent que de là dépend la vie des hommes. On appela ce jeune Chrestien: d'abord, il entre dans la Cabanne, et voyant qu'on alloit commencer ces desordres, il fait semblant d'être malade, et sort aussitost; on va le rappeler, mais il n'en veut rien faire. Il s'est confessé avec autant de prudence qu'on sçauroit faire, et j'ay admiré qu'un Sauvage peust vivre si innocemment, et se declarer par tout Chrestien avec tant de generosité. Il a encore sa mere qui est bonne Chrétienne, et quelques-unes de ses sœurs.

Les Outaouïaks extraordinairement superstitieux dans leurs festins et leurs jongleries, semblent s'endurcir aux instructions qu'on leur fait; ils sont neantmoins bien contents qu'on baptize leurs enfans. Dieu a permis cét Hyver qu'une femme mourût dans son peché; on n'avoit caché sa maladie, et je n'en appris rien que par le bruit qui courut qu'elle avoit demandé pour sa guerison une danse tres-vilaine. J'allay aussitost dans une Cabane, où tous les anciens estoient en festin, entre lesquels étoient quelques Chrestiens Kiskakonk; je leur montray l'impieté de cette femme et du jongleur, je les instruisis, je parlay à tous ceux qui étoient presens; et Dieu voulut qu'un ancien Outaouïak parlast, disant que l'on m'accordoit ce que je demandois, et qu'il n'importoit pas que cette femme mourust. Vn ancien Chretien prit aussitôt la parole, disant à la Nation qu'il falloit empêcher les débordemens de la jeunesse, et qu'il ne falloit pas permettre que les filles Chrétiennes se trouvassent jamais à ces danses. Pour satisfaire cette femme on changea cette danse en un jeu d'enfant, mais cela n'empêcha point qu'elle ne mourût avant le jour.

L'extremité où étoit un jeune homme malade, fit dire aux jongleurs qu'il falloit invoquer le Diable par des superstitions tout à fait extraordinaires. Les Chrétiens n'y firent aucune invocation,

il n'y eut que le jongleur et le malade que l'on faisoit passer sur de grands feux qu'on avoit allumez dans toutes les Cabanes; ils disent qu'il n'en sent point la chaleur, quoy qu'on luy eût graissé le corps d'huyle durant cinq ou six jours. Hommes, femmes et enfans courent par les Cabanes, demandans pour enigme ce qu'ils ont dans la pensée, et celui qui le devine est tres-content de luy donner ce qu'il cherche. Je les empêchay de faire les saletez qu'ils ont accoutumé de faire à la fin de toutes ces diableries. Je ne pense pas qu'ils y retournent, parce que le malade mourut peut de temps après.

La Nation des Kiskakonk, laquelle durant trois ans avoit refusé de recevoir l'Evangile que le Pere Alloëz leur annonçoit, resolurent enfin sur l'Autonne de l'année 1668. d'obeyr à Dieu. La resolution en fut prise dans un conseil, et declarée au Pere, qui s'obligea d'hiverner pour une quatrième fois avec eux, afin de les instruire et baptizer. Les principaux de la Nation se declarerent Chrétiens; et afin de les cultiver, le Pere ayant passé dans une autre Mission, on m'en donna la charge, que j'allay prendre au mois de Septembre de l'année 1669.

Tous les Chrétiens étoient dans leurs champs pour ramasser le bled d'Inde. Ils m'écouterent avec plaisir, lorsque je leur dis que je ne venois à la pointe qu'à leur consideration et celle des Hurons; que jamais on ne les abandonneroit, qu'on les cheriroit par-dessus toutes les autres nations, et qu'ils ne faisoient plus qu'une mesme chose avec les François. J'eus la consolation de voir leur affection à la priere, et l'estat qu'ils font d'être Chrestiens; je baptizay les enfans nouvellement nais, je visitay les Anciens que je trouvoy tous bien disposez: le Chef ayant souffert qu'on attachast proche de sa Cabane à une perche un chien, qui est une espece de sacrifice que les Sauvages font au Soleil, et luy ayant dit que cela n'estoit pas bien, il alla luy mesme aussitost le jeter en bas. Vn malade, instruit mais non pas encore baptisé, me pria

de luy octroyer cette grace, ou bien de demeurer proche de luy, parce qu'il ne vouloit point employer le jongleur pour sa guérison, et qu'il craignoit le feu d'Enfer : je le disposay au Baptême. L'estois souvent dans sa Cabane ; la joye qu'il en recevoit luy rendit en partie la santé ; il me remercia du soin que j'avois pris de luy ; et peu de temps après disant que je luy avois donné la vie, il me fit present d'un esclave qu'on luy avoit amené des Illinois depuis deux ou trois mois.

Estant le soir dans la Cabane d'un Chrestien où je couchay, luy ayant fait faire quelques prieres aux Anges Gardiens, et luy ayant raconté quelques histoires pour luy faire connoistre l'assistance qu'ils nous donnent, principalement dans les perils où nous nous trouvons d'offenser Dieu, il me dit qu'il connoissoit bien à present une main invisible qui le frappa, estant sur le point depuis son Baptême de faire mal avec une femme, et qu'ayant entendu comme une voix qui luy disoit qu'il se souvinst qu'il estoit Chrestien, il se retira sans commettre aucun peché ; il m'a depuis souvent parlé de la devotion aux Anges Gardiens, et en a entretenu les autres Sauvages.

Quelques jeunes femmes baptisées servent d'exemple à toutes les autres, et ne rougissent point de dire qu'elles sont Chrestiennes. Les mariages parmy les Sauvages se rompent quasi aussi facilement qu'ils se lient, et ce n'est point déshonneur de se marier à d'autres. Ayant appris qu'une jeune femme Chrestienne quittée par son mary estoit dans le mesme danger à cause des parents, je l'allay visiter, je l'encourageay à se comporter Chrestienement : elle a si bien tenu sa parole, qu'on n'a jamais entendu parler d'elle ; sa conduite, avec les remontrances que i'en eus faites à son mary, l'a contraint de la reprendre sur la fin de l'Hyver, et aussitôt elle n'a point manqué de venir à la Chapelle en étant auparavant trop éloignée ; elle m'a découvert sa conscience, et j'admire qu'une jeune femme ait vécu de la sorte.

Les Payens ne font point de festin sans Sacrifice, et nous avons de la peine de les en empêcher ; les Chrétiens à present ont changé ces façons d'agir, et pour l'obtenir plus facilement, je garde un peu de leur coûtume, et j'en ôte ce qui est de mal : il faut qu'ils parlent au commencement du festin, ils s'adressent donc à Dieu, auquel ils demandent la santé, et ce qu'ils ont de besoin, et que c'est pour ce sujet qu'ils donnent à manger aux hommes. Il a plu à Dieu de conserver tous les Chrétiens en santé, excepté deux enfans qu'on vouloit me cacher, et pour lesquels un Jongleur avoit fait ses diableries, qui moururent peu de temps après leur Baptême.

Ayant invité les Kiskakonk de venir hiverner auprès de la Chapelle, ils quitterent toutes les autres Nations pour se rassembler proche de nous, afin de pouvoir prier Dieu, d'être instruits, et de faire recevoir le Baptême à leurs enfans. Ils se declarent Chrétiens, et c'est pour cela que dans tous les conseils et les affaires de consequence je m'adressois à eux, et c'étoit assez de leur témoigner ce que je voulois pour l'obtenir, lors que je leur parlois comme à des Chrétiens ; ils me disoient aussi que c'étoit à cause de cela qu'ils m'obeissoit. Ils ont pris le dessus sur les autres Nations, et on peut dire qu'ils en gouvernent trois autres. C'est une grande consolation à un Missionnaire de voir des esprits si souples parmy la Barbarie, vivre avec tant de paix avec des Sauvages, et passer quelquefois les journées entieres à les instruire et à les faire prier Dieu. La rigueur de l'Hyver, et le mauvais temps ne les empêchoit point de venir à la Chapelle ; il y en avoit qui n'auroient pas laissé passer un seul jour, et j'étois occupé à les recevoir depuis le matin jusques au soir. L'en disposois pour le Baptême, j'en instruisois pour la Confession, et j'en desabusois de leurs rêveries. Les anciens me disoient que la jeunesse n'avoit point encore d'esprit, et qu'il falloit que j'empêchasse leurs débordemens. Je leur parlois souvent de leurs filles, afin

qu'ils ne permissent point que les jeunes gens les alassent visiter la nuit. Je scaivois quasi tout ce qui se passoit parmy deux Nations qui étoient proche de nous ; mais ayant entendu quasi parler de toutes les autres, on ne m'a jamais rien dit des Chrétiennes ; et lors que j'en demandois le sentiment à quelques anciens, ils n'avoient rien à me répondre, sinon qu'elles prioient Dieu. Le leur inculquois souvent ce point, sçachant bien toutes les importunitez qu'elles souffrent toutes les nuits, et le courage qu'il faut qu'elles ayent pour y resister. Elles ont appris à estre modestes, et les François qui les voyoient, voyoient bien qu'elles ne ressembloient point aux autres. C'est par là qu'on fait difference des Chrétiennes d'avec les autres.

Instruisant un jour les anciens dans ma Cabane, et leur parlant de la Creation du Monde, et d'autres Histoires de l'Ancien Testament, ils me raconterent ce qu'ils croyoient autrefois ; ils en font à present un sujet de fable. Ils ont quelque connoissance de la Tour de Babel, disant que leurs anciens avoient raconté qu'on avoit autrefois fait une grande maison, mais qu'un grand vent l'avoient jettée par terre. Ils méprisent toutes ces petites divinitez qu'ils avoient auparavant que d'être baptisez ; ils en raillent souvent, et s'étonnent d'avoir eu si peu d'esprit, que d'avoir fait des sacrifices à ces sujets de fables.

J'ay baptisé un adulte après une longue épreuve ; et voyant son assiduité à la priere, son ingenuité à me raconter sa vie passée, les promesses qu'il me faisoit, principalement de ne point aller voir les filles, les assurances qu'on me donnoit de sa bonne conduite, m'obligèrent de luy accorder ce qu'il me demandoit ; il a depuis continué, et aussitost après son retour de la pêche, il n'a pas manqué de venir à la Chapelle. Tous les Sauvages se separerent pour aller chercher à vivre, après les Festes de Pâques ; ils me promirent qu'ils se souviendroient toujours de la Priere, et me supplioient fort qu'un de nos Peres les allât retrouver l'Automne, quand ils seroient rassemblez. On leur

accordera ce qu'ils demandent, et s'il plaist à Dieu nous envoyer quelque Pere, il prendra ma place, tandis que pour executer les ordres du Pere Supérieur, j'iray commencer la Mission des Iinois.

Les Iinois sont éloignez de la pointe de trente journées par terre, par un chemin tres-difficile. Ils sont au Sud Sur-Oüest de la pointe du saint Esprit : L'on passe par la Nation des Ketebigamins, qui font plus de vingt grandes cabanes ; ils sont dans les terres. Ils cherchent d'avoir connoissance des François, esperant en avoir des haches, des couteaux, et autres ferrailles. Ils les craignent de telle sorte qu'ils ont retiré du feu deux Iinois, qui ont dit élans attachez aux poteaux, que le François avoit dit qu'il vouloit que la paix fût par toute la terre. L'on passe ensuite chez les Miamiöek, et on arrive par de grands deserts aux Iinois, qui se sont principalement réunis en deux Bourgades, qui font plus de huit à neuf mille ames. Ces peuples sont assez bien disposez pour le Christianisme ; depuis que le Pere Alloüez leur a parlé à la Pointe, d'adorer un seul Dieu, ils ont commencé de quitter leur fausse divinité ; ils adorent le Soleil et le Tonnerre. Ceux que j'ay vû paroissent estre d'assez bon naturel. Ils ne courent point les nuits à la façon des autres Sauvages. Un homme tuë hardiment sa femme s'il apprend qu'elle n'ait pas esté fidele. Ils sont plus retenus dans leurs Sacrifices, et me promettent d'embrasser le Christianisme, et de faire tout ce que je diray dans le Pays. C'est dans cette veüe que les Outaoüaks m'ont donné un jeune homme qui en étoit nouvellement venu, et qui m'a donné les commencemens de la langue, durant le loisir que les Sauvages de la Pointe m'ont donné durant l'Hyver ; à peine peut-on l'entendre, quoy qu'il y ait quelque chose de l'Algonquine. J'espere neantmoins, moyennant la Grace de Dieu, d'entendre et d'estre entendu, si Dieu par sa bonté me conduit en ce Pays.

Il ne faut point esperer de pouvoir

fuir les Croix dans toutes nos Missions ; et le meilleur moyen d'y vivre content, est de ne les point craindre, et d'attendre de la bonté de Dieu, dans la jouissance des petites, d'en avoir de beaucoup plus grandes. Les Illinois nous souhaitent, à la façon des Sauvages, pour participer avec eux de leurs miseres, et pour souffrir tout ce qui se peut imaginer de la barbarie. Ce sont des brebis égarées qu'il faut chercher parmy les brossailles et les bois, puisque principalement elles crient si fort qu'on les aille retirer de la gueule du Loup ; ce sont les instances qu'ils m'en ont faites durant l'Hyver. C'est pour cela qu'ils sont allez ce Printemps dans le Pays avertir les anciens de me venir querir l'Automne.

Les Illinois vont toujours par terre, sement du bled d'Inde qu'ils ont en grande abondance, ont des citrouilles aussi grosses que celles de France, ont quantité de racines et de fruits. La chasse de Bœufs Sauvages, d'Ours, Cerfs, Cocqs d'Inde, Canards, Outardes, Tourtres et Gruës, y est tres-belle. Ils quittent leur Bourg quelque temps de l'année pour aller tous ensemble sur les lieux où se tuënt les bêtes, et pour mieux resister aux ennemis qui les viennent attaquer. Ils croyent que si j'y vay, je mettray la paix par tout, qu'ils demeureront tousiours dans un mesme lieu, et qu'il n'y aura que la jeunesse qui ira chasser.

Quand les Illinois viennent à la Pointe, ils passent une grande riviere qui a quasi un lieuë de large. Elle va du Nord au Sud, et si loin, que les Illinois qui ne sçavent ce que c'est que du Canot, n'ont point encore entendu parler de la sortie ; ils ont seulement connoissance qu'il y a de tres-grandes Nations plus bas qu'eux, dont les unes font deux fois du bled d'Inde l'année, du côté de l'Est Sud-Est de leur Pays, une Nation qu'ils appellent Chaoüanon les est venu visiter l'Esté passé. Ce jeune homme qu'on m'a donné qui m'enseigne la langue, les a veus ; ils sont chargez de Rassade, qui fait voir qu'ils ont communication des Eu-

ropeans ; ils avoient traversé une terre durant prés de trente jours, devant que d'arriver au Pays. Il est difficile que cette grande Riviere se décharge dans la Virginie ; et nous croyons plutôt qu'elle a son embouchure dans la Californie. Si les Sauvages qui me promettent de faire un Canot, ne me manquent point de parole, nous irons dans cette Riviere tant que nous pourrons, avec un François, et ce jeune homme qu'on m'a donné, qui sçait quelques-unes de ces langues, et qui a une facilité pour apprendre les autres ; nous visiterons les Nations qui les habitent, afin d'ouvrir le passage à tant de nos Peres, qui attendent ce bonheur il y a si long-temps. Cette découverte nous donnera une entiere connoissance de la Mer ou du Sud, ou de l'Ouest.

A six ou sept journées plus bas que les Illinois, il y a une autre grande Riviere dans laquelle sont des Nations prodigieuses, qui se servent de Canots de bois ; nous ne pouvons pas rien en écrire autre chose jusques à l'année prochaine, si Dieu nous fait la grace de nous y conduire.

Les Illinois sont guerriers ; ils font quantité d'Esclaves, dont ils font trafic avec les Outaouïaks, pour en avoir des Fuzils, de la Poudre, des Chaudieres, des Haches, et des Coûteaux. Ils avoient autrefois la guerre avec les Nadoüessi, et ayans fait la paix depuis quelques années, je l'ay affermie pour leur faciliter le voyage de la Pointe, où je vay les attendre pour les accompagner dans le Pays.

Les Nadoüessi, qui sont les Iroquois de ce país, au-delà de la Pointe, mais moins perfides, et qui n'attaquent jamais qu'après avoir esté attaquez, sont au Sur-Oüest de la Mission du S. Esprit. C'est une grande nation, et qu'on n'a point encore visitée, nous estans attachez à la conversion des Outaouïaks, ils craignent le François à cause qu'il apporte le fer en ce país ; ils ont une langue toute differente de l'Algonquine, et de la Huronne. Il y a quantité de bourgs, mais ils s'estendent bien loing. Ils ont des façons de faire toutes extraordinaires ; ils adorent principalement

le Calumet, ne disent mot dans leurs festins, et quand quelque estranger arrive ils luy donnent à manger avec une fourchette de bois, comme on feroit à un enfant. Toutes les nations du Lac leur font la guerre, mais avec peu de succes. Ils ont de la fausse avoine, se servent de petits Canots, et gardent inviolablement leur parole. Le leur ay envoyé un present par l'Interprete, pour leur dire qu'ils eussent à reconnoistre le François par tout où il se rencontreroit ; qu'ils eussent à ne le point tuër, ny les Sauvages qui l'accompagneroient ; que la Robbe noire vouloit passer dans le Pays des Assinipouärs, dans celui des Kilistinaux ; qu'elle étoit déjà aux Outagamis, et que je parlois cét Automne pour aller aux Iinois, dont ils laisseroient le passage libre. Ils y ont consenty ; mais pour ce qui étoit de mon present, ils attendoient que tout le monde fust retourné de la chasse, et qu'ils se trouveroient cét Automne à la Pointe, pour tenir conseil avec les Iinois, et pour me parler. Je souhaiterois que toutes les Nations eussent autant d'amour pour Dieu, qu'ils ont de crainte des François : le Christianisme seroit bientost fleurissant.

Les Assinipouärs, qui ont quasi la même langue que les Nadoüessi, sont vers l'Oüest de la Mission du S. Esprit, ils en sont à quinze ou vingt journées sur un Lac, où ils font de la fausse avoine, et où la pêche est très-abondante. J'ay ouï dire qu'il y avoit dans leur Pays une grande Riviere qui mene à la Mer de l'Oüest, et où un Sauvage me dit qu'étant à l'emboucheure, il avoit vü des François, et quatre grands Canots à la voile.

Les Kilistinaux sont peuples courans et nous ne scavons pas bien encore leur rendez-vous ; ils sont vers le Nord-Oüest de la Mission du saint Esprit, sont tousiours dans les bois, ils n'ont que leur Arc pour vivre. Ils passeroient à la Mission où j'étois l'Automne passé, jusques au nombre de deux cens Canots qui venoient acheter des Marchandises et du bled ; ils entroient dans les bois pour y passer l'Hyver. Je les ay veus ce Printemps sur le bord du Lac.

## CHAPITRE XII.

*De la Mission de saint François Xavier dans la Baye des Puans, ou plutôt des Eaux Puantes.*

*Lettre du P. Alloüez, qui a eu charge de cette Mission, au R. P. Superieur.*

MON R. PERE,

Pax Christi.

L'envoyé à V. R. le Journal de nôtre hivernement, où elle trouvera comme l'Evangile a esté publiée, et Lesvs-Canisr prêché à des Peuples qui n'adorent que le Soleil, ou quelques Idoles imaginaires.

Nous partîmes du Sault le troisiéme Novembre, moy troisiéme ; deux Canots de Pouteouätamis me vouloient emmener en leur Pays, non pas pour y estre instruits, n'ayans aucune disposition à la Foy, mais pour adoucir quelques jeunes François, qui étans parmy eux pour le negoce, les menaçoient et maltraitoient.

Nous arrivâmes le premier jour à l'entrée du Lac des Hurons, où nous couchâmes à l'abry des Isles. La longueur du voyage et la difficulté du chemin, à cause de la saison avancée, nous porteroient à avoir recours à saint François Xavier, Patron de nôtre Mission, en m'obligeant à celebrer la sainte Messe, et mes deux Compagnons à Communier le jour de sa Feste à son honneur ; et de plus, de l'invoquer tous les jours deux fois en recitant son Oraison.

Le quatriéme sur le midy, nous doublâmes le Cap qui fait le détour, et est le commencement du Détroit ou du Golfe du Lac Huron assez connu, et du Lac des Iinoüets, inconnü jusques à present, beaucoup plus petit que le Lac Huron. Sur le soir le vent contraire qui alloit jeter nôtre Canot sur des battures de Rochers, nous obligea de finir plustôt nôtre journée.

Le 5. nous nous trouvâmes couverts de neiges à notre réveil, et les bordages de l'eau glacés. Ce petit commencement de croix, dont il pleût à N. S. nous faire part, nous invita à nous offrir à de plus grandes. Il fallut s'embarquer avec toutes les hardes et provisions, avec bien de la peine, les pieds nus à l'eau, pour tenir le Canot à flot, qui autrement eût brisé. Ayant laissé un grand nombre d'Isles du côté du Nord, nous fûmes coucher à une petite Isle, où nous fûmes arrêtés durant six jours par le mauvais temps. La neige et les gelées nous menaçans des glaces, mes Compagnons eurent recours à sainte Anne, à laquelle nous recommandâmes notre voyage, la priant de nous prendre sous sa protection avec S. François Xavier.

L'onzième, nous nous embarquâmes nonobstant le vent contraire; nous traversâmes à une autre Isle, et de delà à terre ferme, où ayans trouvé deux François avec plusieurs Sauvages; nous apprimes d'eux les grands dangers auxquels nous nous allions exposer, à raison des orages qui sont frequents dans ce Lac, et des glaces qui alloient bientôt flotter. Mais tout cela ne fut pas capable d'ébranler la confiance que nous avons mise en nos Protecteurs. Nous mimés le Canot à l'eau, après les avoir invoquez, ensuite de quoy nous doublâmes avec assez de bonheur, le Cap qui détourne à l'Oüest, ayant laissé derrière nous une grande Isle nommée Michilimakinak, celebre parmy les Sauvages. Leurs fables sur cette Isle sont agreables.

Ils disent que cette Isle est le Pays natal d'un de leurs Dieux nommé Michabous, c'est à dire le grand Lieure, Ovisaketchak, qui est celuy qui a créé la Terre, et que ce fut dans ces Isles qu'il inventa les rets pour prendre du poisson, après avoir considéré attentivement l'araignée dans le temps qu'elle travailloit à sa toile pour y prendre des mouches. Ils croyent que le Lac Superieur est un Estang fait par les Castors: dont la Chaussée étoit double; la premiere, au lieu que nous appelons

le Sault, la seconde à cinq lieues plus bas. En montant la Riviere, disent-ils, ce même Dieu trouva premierement cette seconde Chaussée, qu'il rompit entierement; et c'est pour cette raison qu'il n'y a point de chute ny de bouillons d'eau dans ce rapide. Pour la premiere, étant pressé il ne fit que marcher dessus pour la fonder; c'est pour cela qu'il y reste encore de grandes chûtes et gros bouillons d'eau.

Ce Dieu, ajoûtent-ils, poursuivant un Castor dans le Lac Superieur, traversa d'un seul pas une anse de huit lieues de largeur. En venû d'un si puissant ennemy, les Castors changerent de place, et se retirerent en un autre Lac Alimibegoung, d'où ensuite à la faveur des Rivieres qui en decoulent, ils arriverent à la Mer du Nord, dans le dessein de passer en France; mais ayant trouvé l'eau amere, ils perdirent cœur, changerent de pensée, et se repandirent dans les Rivieres et Laes de tout ce Pays, et c'est pour cela qu'il n'y a point de Castors en France, et que les François les viennent chercher icy. Ils croyent que c'est ce Dieu qui est le maitre de nos vies, qu'il n'accorde qu'à ceux auxquels il se fait voir dans le sommeil. Voilà une partie des fables dont les Sauvages nous entretiennent bien souvent.

Le quatorzième, Dieu nous delivra de deux grands dangers, par l'intercession de nos Protecteurs: notre Canot, pendant que nous preions un peu de repos, nous ayant esté enlevé par un coup de vent qui le jetta de l'autre bord de la Riviere, nous fut ramené par un autre coup de vent, lorsqu'éveillés par le bruit qu'il fit, nous pensions à faire un Cacheux pour l'aller querir. Sur le soir, après avoir fait une grande journée, n'ayant point trouvé à débarquer à raison des bordages inaccessibles, nous fûmes obligés de tenir le large pendant la nuit; mais un coup de vent extraordinaire nous ayant surpris, nous fûmes obligés de gagner à terre parmy des Roches, où nostre Canot devoit briser, si Dieu par sa Providence ne se fût chargé de notre conduite. Dans ce second danger, nous

nous adressâmes à luy par la mediation de nos intercesseurs, et dimes ensuite la Messe en action de Grâces.

Ayant continué nostre Navigation jusques au vingt-cinquième, dans de continuels dangers, Dieu nous essuya toutes nos peines, par le rencontre d'une Cabane de Pouteouâtamis qui étoient à la pêche et à la chasse à l'orée du bois. Ils nous regalerent de tout ce qu'ils avoient ; mais surtout de fênes, qui est le fruit du hêtre, qu'ils font rotir, et qu'ils pilent en farine. J'eus le loisir de les instruire, et de donner le Baptême à deux petits enfans malades.

Le vingt-septième, dans le temps que nous tâchions de ramer avec le plus de vigueur qu'il nous étoit possible, nous fûmes apperceus de quatre Cabanes de Sauvages, nommez Oumalouminek, qui nous obligerent à débarquer ; comme ils étoient pressez de la faim, et nous au bout de nos vivres, nous ne pûmes pas estre longtemps ensemble.

Le vingt-neufvième, l'Anse de la Riviere par où nous devons entrer, étant gelée, nous fusmes bien en peine ; nous pensions à faire le reste du chemin, jusques au rendez-vous par terre, mais un vent impetueux s'étant levé pendant la nuit, nous nous trouvâmes en état, les glaces ayant esté brizées, de continuer nôtre Navigation, qui finit le deuxième Decembre, veille de saint François Xavier, que nous arrivâmes au lieu où étoient les François, qui nous aiderent à celebrer la Feste avec le plus de solennité qu'il nous fut possible, le remerciant du secours qu'il nous avoit procuré pendant nostre voyage, et le priant d'estre le Patron de cette Mission, que nous allions commencer sous sa protection.

Le lendemain je celebray la sainte Messe, où les François au nombre de huit, firent leurs Devotions. Les Sauvages ayant pris leur quartier d'hyver, je ne trouvay icy qu'un Bourg de diverses Nations, Ousaki, Pouteouâtami, Outagami, Ouenibigoutz, environ six cens ames ; à une lieuë et demie, un

autre de cent cinquante ames ; à quatre lieuës, un de cent ames ; à huit lieuës d'icy, de l'autre bord de la Baye, un d'environ trois cens ames.

Toutes ces Nations ont leurs champs de bled d'Inde, citrouilles, faisoles et de petun. En cette Baye, en un lieu qu'ils appellent Oüestatinong, à vingt cinq lieuës de là, il y a une grande Nation nommée Outagami, et à une journée de celle-cy, il y en a deux autres, Oumami et Makskouteng ; une partie de tous ces Peuples a eu connoissance de nostre Foy, à la pointe du saint Esprit, où je les ay instruits ; nous le ferons plus amplement avec le secours du Ciel.

Nous avons eu bien de la peine pour nostre entretien, à peine avons-nous trouvé dequoy nous cabanner. Toute nostre nourriture n'a esté que du bled d'Inde, et du gland ; le peu de poisson qu'on n'y voit que rarement, est tres-mauvais ; l'eau de cette anse et des rivieres, y est pareille à celle qui croupit dans les fossez.

Les Sauvages d'icy sont barbares au delà du commun ; ils sont sans industrie, ils ne sçavent pas faire même un plat d'escorce, ny une cuilliere, ils se servent le plus souvent de coquilles. Ils sont tenans et avarés d'une façon extraordinaire ; ils vendent cher leurs petites denrées, parce qu'ils n'ont que le purement necessaire. La saison en laquelle nous arrivâmes chez eux, ne nous fut pas avantageuse ; ils étoient tous dans la disette, et fort peu en état de nous donner quelque secours ; nous y enduremes la faim. Mais beny soit Dieu, qui nous met dans ces occasions, et qui recompense bien d'ailleurs toutes ces peines, par les consolations qu'il nous fait trouver dans les plus grandes afflictions, en la recherche des ames de tant de pauvres Sauvages, qui ne sont pas moins l'ouvrage de ses mains, et le prix du Sang de IESVS-CHRIST son Fils, que celles des Princes et des Souverains de la terre.

*De la Mission aux Ousaki.*

Le Village des Ousaki est le premier où je commençay à instruire. Aussitôt que nous y fûmes cabanez, j'assemblay tous les anciens, auxquels après que j'eus raconté les nouvelles de la paix avec les Iroquois, je m'étendis sur le dessein de mon voyage, qui n'étoit autre que leur instruction. Je leur expliquay les principaux articles de nôtre croyance, qu'ils écoutèrent avec approbation, me paroissans tres-bien disposez pour le Christianisme. O si nous pouvions les secourir dans leur pauvreté, que nostre Eglise seroit florissante ! Le reste de ce mois je travaillay à leur instruction, et donnay le Baptême à plusieurs enfans malades ; j'eus la consolation d'en voir un quelque-temps après quitter l'Eglise Militante qui l'avoit reçu au nombre de ses enfans, pour aller dans la Triomphante y chanter éternellement les miséricordes de Dieu en son endroit, et y être un Advocat pour la conversion de ceux de sa Nation.

Parmy ceux qui n'avoient pas oüy parler de nos Mysteres, il s'y est trouvé quelques libertins qui en ont fait des railleries : Dieu me mit en bouche de quoy les arrêter ; j'espère que fortifié de la Grace, avec le temps et la patience, nous aurons de la consolation d'en gagner quelques-uns à IESVS-CHRIST. Ceux qui sont Chrétiens sont venu exactement tous les Dimanches, à la Priere et à l'Instruction, où nous faisons chanter le *Pater* et *Ave*, en leur langage.

Un mois de Janvier je me proposoi d'aller porter l'Evangile à un autre Bourg ; il ne fut pas possible de m'y aller cabaner parmy eux. J'ay tâché de suppléer par des frequentes visites.

*De la Mission aux Pouteüatamis.*

Le dix-septième Février, je me transportay au Bourg des Pouteüatamis

qui est à l'autre bord du Lac, à huit lieuës d'icy : après avoir marché tout le jour sans s'arrêter, nous y arrivâmes le Soleil couché, à la faveur de quelque petit morceau de viande gelée, que la femme nous faisoit manger. Le lendemain de mon arrivée, il nous firent présent de tout le lard d'un Ours, avec beaucoup de témoignage d'affection.

Le dix-neufvième j'assemblay le conseil, et après avoir raconté les nouvelles, je leur fis connoître le sujet qui m'amenoit en leur Pays, m'étant réservé au lendemain pour leur parler plus amplement de nos mysteres. Je leur lis avec succès et benediction, ayant tiré cette conclusion d'eux-mêmes, que puisque la croyance étoit si nécessaire pour éviter l'Enfer, ils vouloient prier, et qu'ils esperoient que je leur procurerois un Missionnaire pour les instruire, ou bien que je demeurerois moy-même pour leur faire cette charité.

Les jours suivans je visitay toutes les Cabanes, et les instruisis fort amplement en particulier, avec satisfaction de part et d'autre. J'eus la consolation d'y donner le Baptême à deux enfans nouveaux nez, et à un jeune homme moribond tres-bien disposé.

Le vingt-troisième nous nous mîmes en chemin pour nous en retourner ; mais le vent qui nous geloit le visage, et la neige, nous obligerent d'arrêter après deux lieuës, et passer la nuit sur le Lac. Le lendemain, la rigueur du temps étant diminuée tant soit peu, nous continuâmes nostre route, avec bien de l'incommodité ; j'en eus pour ma part le nez gelé, et une defaillance qui m'obligea à m'asseoir sur la glace, où j'eusse resté, mes Compagnons ayant gagné le devant, si par une providence Divine je n'eusse trouvé dans mon mouchoir un clou de girofle, qui me donna assez de force pour arriver au cabanage.

Au commencement du mois de Mars les grands degels ayant commencé, les Sauvages decabannerent pour aller chercher de quoy vivre, la faim les pressant depuis quelque temps.

Eus bien du déplaisir de n'avoir pas pû parcourir tous les Bourgs ; l'éloignement de quelques-uns, et le peu de disposition de quelques-autres en ont esté la cause. Je me résolus de tâcher du moins de bien établir le Christianisme dans un Bourg voisin, composé pour la plus grande partie de Pouteoïatamis. J'assemblay les hommes deux fois, leur expliquay amplement nos Mysteres, et l'obligation qu'ils avoient d'embrasser nostre Foy, et que c'étoit l'unique raison qui m'avoit amené dès l'Automne en leur Pays ; ils receurent fort bien tout ce que je leur dis. Je les ay souvent visités dans leurs cabanes, pour leur inculquer ce que je leur avois enseigné en public. J'y ay baptisé quelques enfans malades ; j'ay esté grandement consolé dans l'assurance que quelques-uns m'ont donnée, que depuis qu'ils m'avoient oüy, il y a cinq ans, à la pointe du saint Esprit, dans le Lac Superieur, il ont toujours invoqué le vray Dieu ; qu'ils en avoient esté protégé sensiblement, qu'ils ont toujours tué des bêtes, et pris des poissons qu'ils n'ont pas esté malades, et qu'ils ne meurent pas si communément dans leurs familles, comme ils faisoient auparavant qu'ils priaient. Un autre jour je fis le Catechisme aux filles et aux femmes, nostre cabanne étoit toute remplie. Ce pauvre peuple est tres-bien disposé, et témoigne tres-bonne volonté. Plusieurs m'interrogent de diverses choses pour estre instruits, me proposant leurs difficultez, qui ne proviennent que de la haute idée qu'ils ont du Christianisme, et de la crainte qu'ils ont de n'en pouvoir pas accomplir les obligations. Nostre séjour n'a pas esté long ; la faim les pressant, ils furent obligez de se separer, et d'aller chercher leur vie. Nous nous retirâmes pleins de consolation, loüans et benissans Dieu de ce que son saint Nom avoit été respecté, et la sainte Foy bien recueüe de ces Peuples barbares.

Les 21. de ce mois je pris hauteur je trouvay que la hauteur du Soleil étoit de 46. degrez 40. minutes ou environ, donc la hauteur du Pole et le complé-

ment est de 43. degrez 20. minutes ou environ.

Les glaces n'ont rompu icy que le 12. l'Avril ; l'Hyver a été extrêmement rude cette année, et par conséquent la navigation fort retardée.

Le 16. d'Avril, je m'embarquay pour aller commencer la Mission aux Outagamis, peuple assez renommé en tous ces quartiers ; nous fûmes coucher au bout de l'anse, à l'entrée de la Riviere des Puans, que nous avons nommée de saint François. En passant, nous vîmes des nuages de Cignes, d'Outardes, et de Canards ; les Sauvages leur tendent des rets au fond de l'anse, où ils en prennent jusques à cinquante dans une nuit, ce gibier cherchant en Automne la folle avoine, que le vent a secouée au mois de Septembre.

Le 17. nous montâmes la Riviere saint François, large de deux, et parfois de trois arpens. Après avoir avancé quatre lieuës, nous trouvâmes le Bourg des Sauvages nommé Saky, qui commençoient un travail qui merite bien d'avoir icy sa place. D'un bord à l'autre de la Riviere, ils font une barricade, plantans de grands pieux à deux brasses d'eau ; en sorte qu'il y a comme un pont au-dessus pour les pêcheurs, qui à la faveur d'une petite masse, prennent aisément les Esturgeons, et toute autre sorte de poisson que cette digue arrête, quoy que l'eau ne laisse pas de couler entre les pieux. Ils appellent cette machine Mitihikan ; elle leur sert le Printemps et vne partie de l'Esté.

Le dix-huictième, nous fîmes le portage qu'ils nomment Kekaling, nos matelots trainans le canot parmy des rapides ; je marchay sur le bord de la Riviere, où je trouvoy des pommiers et des souches de vigne en quantité.

Le 19. Nos Matelots monterent les Rapides à la perche, pendant deux lieuës ; j'allay par terre jusques à l'autre portage, qu'ils appellent Oukocitiming, c'est à dire chaussée. Nous observâmes ce même jour l'Eclipse du Soleil, prédite par les Astrologues, qui dura depuis midy jusques à deux heures : le tiers ou environ du corps du Soleil a

paré éclipsé, les autres deux tiers faisoient un Croissant. Nous arrivâmes le soir à l'entrée du Lac des Puans, que nous avons appelé le Lac saint François ; il est long d'environ douze lieuës, et large de quatre ; il est situé du Nord Nord-Est, au Sud Sur-Oüest ; il est abondant en poissons, mais inhabité à cause des Nadoüccis qu'on y apprehende.

Le vingtième, qui étoit le Dimanche, je dis la Messe après avoir navigué cinq à six lieuës dans le Lac ; après quoy nous arrivâmes dans une Riviere qui vient d'un Lac de folle avoine, que nous suivîmes, au bout duquel nous trouvâmes la Riviere qui conduit aux Outagamis d'un côté, et celle qui conduit aux Machkoutenek de l'autre. Nous entrâmes dans cette premiere, qui vient d'un Lac où nous vîmes deux Cocqs d'Indes perchez sur un arbre, masle et femelle, parfaitement semblables à ceux de France, même gros seur, même couleur, et même chant. Les Outardes, Canards, Cignes, Oyes, sont en grand nombre en tous ces Laes et Rivieres ; la folle avoine qui est leur nourriture les y attire ; il y a des grands et petits Cerfs, des Ours et des Castors, en assez grande quantité.

Le vingt-quatrième, après plusieurs tours et détours, dans les divers Laes et Rivieres, nous arrivâmes au Bourg des Outagamis,

Ce peuple nous vint en foule au devant, pour voir, disoient-ils, le Manitou qui venoit en leur pays ; ils nous accompagnèrent avec respect jusques à la porte d'une cabanne où on nous fit entrer.

Cette Nation est renommée pour être nombreuse : ils sont plus de quatre cens hommes portans les armes ; le nombre des femmes et enfans y est plus grand, à cause de la polygamie qui regne parmi eux, chaque homme ayant communément quatre femmes, quelques-uns six, et d'autres jusques à dix. Six grandes cabannes de ces pauvres gens ont esté defaites ce mois de Mars, par dix-huit Iroquois Tsonnontouïans, lesquels conduits par deux Iroquois, Esclaves des Pouteouatamis, qui s'enfuyoient, donnerent dessus, tuèrent tout,

à la reserve de trente femmes qu'ils emmenerent prisonnières ; les hommes étans à la chasse, ils ne trouverent pas beaucoup de resistance, ne restant que six hommes de guerre dans les cabannes, hormis les femmes et les enfans qui étoient au nombre de cent ou environ. Ce carnage se fit à deux journées du lieu de nostre hivernement, au fonds du Lac des Hinoüets, qu'on appelle Machihiganing.

Le vingt-cinquième, j'assemblay les Anciens en grand nombre, à dessein de leur donner les premieres connoissances de nos Mysteres. Je commençay par l'invocation du saint Esprit, auquel nous nous étions adressez pendant nôtre voyage, pour le prier de benir nos travaux ; et après leur avoir essuyé leurs larmes, que le souvenir du meurtre fait par les Iroquois faisoit couler de leurs yeux, par un present que je jugeay leur devoir faire, ie leur expliquay les principaux Articles de nostre Foy, leur publiay la Loy et les Commandemens de Dieu, les recompenses promises à ceux qui luy obeyront, et les chastimens qu'il prepare à ceux qui ne luy obeyront pas. Ils m'ont entendu sans que j'aye eu besoin d'interprete, et ce avec attention ; mais, ô mon Dieu, que ce pauvre peuple a des idées et des coûtumes contraires à l'Evangile, et qu'il faut de graces bien puissantes pour vaincre leurs cœurs ! ils aprouvent l'Vnité et la Souveraineté de Dieu, Createur de toutes choses, du reste ils n'en disent mot.

Vn Outagami me dit en particulier, que son ayeul étoit venu du Ciel, et qu'il avoit prêché l'Vnité et la Souveraineté d'un Dieu qui avoit fait tous les autres Dieux ; qu'il les avoit assurés qu'il iroit au Ciel après sa mort, où il ne mourroit plus, et que l'on ne trouveroit pas son corps au lieu où on l'auroit enterré, ce qui fut verifié, dit cét Outagami, le corps ne s'étant plus trouvé où on l'avoit mis. Ce sont des fables dont Dieu se sert pour leur salut ; car après avoir achevé de raconter tout, il ajouta qu'il congédioit toutes ses femmes, qu'il n'en retenoit qu'une qu'il ne

changerait point, qu'il étoit resolu de m'obeyr et de prier Dieu : i'espere que Dieu luy fera misericorde. J'ay tasché de les visiter dans leurs cabanes, qui sont en tres-grand nombre, tantost pour les instruire en particulier, tantost pour y aller porter quelque petite medecine, ou plutôt quelque douceur à leurs petits enfans malades, que je baptisois. Sur la fin ils me les ont apportez d'eux-mêmes, dans la cabanne où je logeois.

J'ay parlé leur langue, dans l'assurance qu'ils m'ont donné qu'ils m'entendoient ; elle est la même que celle des Saki. Mais, hélas ! qu'ils ont de la peine à concevoir une Loy qui est si contraire à leurs coûtumes !

Ces Sauvages se sont retirez en ces quartiers, pour fuir la persecution des Iroquois ; ils se sont placez dans un pays excellent, la terre qui y est noire leur donne du bled d'Inde en abondance. Ils vivent de chasse pendant l'Hyver ; sur la fin ils reviennent à leurs cabannes, et y vivent de bled d'Inde, dont ils ont fait cache en Automne, et qu'ils assaisonnent avec du poisson. Ils ont un Fort au milieu de leurs deserts où leurs cabannes de grosse écorce, sont pour resister à toutes sortes d'attaques ; en voyageant ils se cabannent avec des nates. Ils ont guerre avec les Nadoüeciens leurs voisins. Ils n'ont point l'usage du canot ; c'est pour cela qu'ils ne vont point en guerre contre les Iroquois, quoy que souvent ils en soient tuez. Ils sont fort décriez et reputez des autres Nations chiches, avarés, larrons, coleres, et querelleurs. Ils ont peu d'idée des François, depuis que deux traiteurs de robes de Castor ont parü chez eux : s'ils s'y étoient comportez comme ils devoient, j'eusse eu moins de peine à donner à ces pauvres gens d'autres idées de toute la Nation Française, qu'ils commencent à estimer depuis que je leur ay expliqué l'unique et le principal motif qui m'amenoit chez eux.

Le vingt-sixième, les Anciens vinrent en la cabanne où je logeois pour y tenir conseil ; l'assemblée estant faite, le

Capitaine, après avoir porté à mes pieds un present de quelques robes, harangua en ces termes : Nous te remercions, me dit-il, de ce que tu nous es venu visiter, et consoler dans nostre affliction ; nous t'en sommes d'autant plus obligez, que personne n'a eu encore cette bonté pour nous. Ils ajoutèrent, qu'au reste ils n'avoient autre chose à me dire, sinon qu'ils n'avoient point d'esprit pour me parler, qu'ils étoient tous occupez à pleurer leurs morts. Toy, Rebbe noire, qui as de l'esprit et qui as pitié des hommes, aye pitié de nous, de la maniere qu'il te plaira. Tu pourrois demeurer icy proche de nous, pour nous proteger contre nos ennemis, et nous apprendre à parler au grand Manitou, de même que tu fais aux Sauvages du Sault ; tu nous pourrois faire rendre nos femmes, qui ont esté emmenées prisonnières ; tu pourrois arrêter les armes des Iroquois, et leur parler de paix en nostre faveur pour l'avenir : ie n'ay point d'esprit pour te rien dire, seulement aye pitié de nous en la façon que tu jugeras plus à propos. Quand tu verras les Iroquois, dis-leur qu'ils m'ont pris pour un autre : ie ne leur fais point la guerre, je n'ay pas mangé leurs gens, que mes voisins ont pris prisonniers, et dont ils m'ont fait present, je les ay adoptés, ils vivent icy comme mes enfans. Ce discours ne tient rien du barbare. Je leur dis que dans le traité de paix que les François avoient fait avec les Iroquois, on n'avoit pas parlé d'eux, qu'aucun François n'étoit encore venu icy, et qu'on ne les connoissoit pas ; qu'au reste j'approuvois beaucoup ce que leur Capitaine avoit dit, que je ne l'oublierois pas, que l'Automne prochain je leur en rendrois réponse ; cependant qu'ils se fortifiassent dans la resolution d'obeïr au vray Dieu, qui seul leur pouvoit procurer ce qu'ils demandoient, et infiniment au-delà.

Le soir, quatre Sauvages Oumamis de Nation, arriverent de deux journées d'icy, portans trois chevelures d'Iroquois, et un bras à demy boucané,

pour consoler les parens de ceux que les Iroquois avoient tués depuis peu.

Le vingt-septième nous partîmes, recommandans aux bons Anges la première semence jettée dans le cœur de ce pauvre peuple, qui m'a écouté avec respect et attention. Voila une belle et riche moisson pour un Missionnaire zélé et patient. Nous avons appelé cette Mission de saint Marc, parce que tel jour la Foy y a esté annoncée.

—

*De la Mission aux Oumamis, et  
Machkoutench.*

Le vingt-neufvième nous entrâmes dans la Riviere qui conduit aux Machkoutench, dits Assista Ectæronnons, Nation du Feu, par les Hurons. Cette Riviere est tres-belle, sans rapide ny portage, elle va au Sur-Oüest.

Le trentième, ayans débarqué vis à vis du Bourg, et laissé nôtre cannot au bord de l'eau, après une lieuë de chemin, par de belles Prairies, nous aperceusmes le Fort. Les Sauvages nous ayans découverts, firent d'abord le cry dans leur Bourg, ils accoururent à nous, nous accompagnerent avec honneur dans la cabanne du Chef, où d'abord on nous apporta des rafraischissemens, et on graissa les pieds et les jambes aux François qui étoient avec moy. Ensuite on prepara un festin ; en voicy la ceremonie. Tout le monde ayant pris place, après que quelques-uns eurent rempli un plat de petun en poussiere, un vieillard se leva debout ; et s'étant tourné devers moy, il m'harangua en ces termes, les deux mains remplies de petun, qu'il prit du plat : Voila qui est bien, Robe noire, que tu nous viens visiter : aye pitié de nous, tu es un Manitou, nous te donnons à fumer. Les Nadoüessious et les Iroquois nous mangent, aye pitié de nous. Nous sommes souvent malades, nos enfans meurent, nous avons faim : escoute moy Manitou, je te donne à fumer ; que la terre nous donne du bled, que les rivieres nous fournissent du poisson,

que la maladie ne nous tuë plus, que la famine ne nous traite plus si rudement. A chaque souhait, les vieillards qui étoient presens répondoient par un grand ooh. L'eus horreur de cette ceremonie, et les ayant priez de m'écouter, je leurs dis que ce n'étoit pas à moy à qui il falloit adresser leurs vœux ; que dans nos besoins j'avois recours à la Priere, celuy qui est l'unique et le veritable Dieu ; que c'étoit en luy en qui ils devoient établir leur confiance ; qu'il étoit le seul Maistre de toutes choses, aussi-bien que de leurs vies ; que je n'estois que son serviteur et son envoyé, qu'il estoit mon souverain Seigneur et le sien ; que neantmoins les hommes sages honoroient et écoutoient volontiers la Robbe noire, comme une personne qui est écoutée du grand Dieu, et qui est son Interprete, sôn Officier, et son Domestique. Ils nous faisoient un vray sacrifice, de même que celuy qu'ils font à leurs faux Dieux.

Sur le soir je les assemblay, leur fis present de Rassade, de Coûteaux et Haches, pour leur dire : Connois la Robbe noire : ie ne suis pas le Manitou qui est le maistre de vos vies, qui a creé le Ciel et la Terre, je suis sa creature, je luy obeïs et porte sa parole par toute la terre. Je leur expliquay ensuite les articles de nôtre sainte Foy, et les Commandemens de Dieu ; ces bons gens ne m'entendoient qu'à demy. Avant que les quitter, j'eus la consolation de voir qu'ils concevoient les principaux de nos Mysteres ; ils receurent l'Evangile avec respect et crainte, et ils témoignèrent estre bien satisfaits d'avoir la connoissance du vray Dieu.

Les Sauvages nommez Oumamis, ne sont icy qu'en fort petit nombre. Le gros n'est pas encore arrivé de leur chasse, ainsi je n'en dis presque rien en particulier ; leur langage est conforme à leur humeur : ils sont doux, affables, posez, aussi parlent-ils lentement. Toute cette Nation devoit arriver dans seize jours ; mais l'obeissance m'appelant au Sault, je n'ay pas eu la liberté de les attendre.

Ces peuples sont établis en un tres-

beau lieu, où l'on voit de belles Plaines et Campagnes à perte de veüe ; leur Riviere conduit dans la grande Riviere, nommée Messi-Sipi ; il n'y a que six jours de Navigation. C'est le long de cette Riviere où sont les autres nombreuses Nations. A quatre lieues d'icy sont les Kikabou, et les Kitchigamich, qui parlent même langue que les Mach-kouteng.

Le premier de May, je les allay visiter dans leurs cabannes, je les instruisis, parlant leur langue, en sorte que je me faisois entendre à eux. Ils m'écoutoient avec respect, ils admiroient les points de nostre Foy, ils s'empressoient à me faire caresse de tout ce qu'ils avoient de meilleur. Ces pauvres Montagnars sont bons au-delà de tout ce qu'on pourroit croire ; ils ne laissent pas d'avoir leurs superstitions, et la polygamie ordinaire aux Sauvages.

Les caresses qu'ils me faisoient m'occupoient presque tout le jour, ils me venoient appeler chez moy, m'emmenoit chez eux, et après m'avoir fait asseoir sur quelque belle peau neuve, me presentoient une poignée de petun, qu'ils mettoient à mes pieds, m'apportoient une chaudiere pleine de graisse, viande et bled d'Inde, avec une harangue ou compliment qu'ils me faisoient. J'ay toujours pris occasion de là de les informer des veritez de nostre Foy ; Dieu m'a fait la grace d'estre toujours entendu, leur langue estant la même que celle des Saki.

Ty ay baptisé cinq enfans dans le danger de mort, ils me les apportoient eux-mêmes pour leur donner medecine. Me retirant par fois à l'écart pour prier, ils me suivoient, et de temps en temps ils venoient m'interrompre, en me disant d'un ton suppliant : Manitou, aye pitié de nous. En verité, ils m'apprenoient le respect et l'affection avec laquelle je devois parler à Dieu.

Le deuxième de May, les vieillards vinrent à nostre cabanne pour tenir conseil ; ils me remercièrent, et par une harangue, et par quelque present, de ce que j'estois venu en leur pays ; ils

m'exhortoient à y venir souvent : Garde nostre terre, disoient-ils, viens nous apprendre souvent comme nous devons parler à ce grand Manitou, que tu nous as fait connoître. Ce peuple paroist fort docile. Voila une Mission toute preste, capable de bien occuper un Missionnaire, jointe aux deux Nations voisines. Le temps nous pressant, je pris ma route vers le lieu d'où j'étois party, où j'arrivay heureusement par la Riviere saint François dans trois jours.

Le sixième, je me transportay aux Oumalouminek, éloignez de huit lieues de nostre cabanne ; je les trouvay dans leur Riviere en petit nombre, la jeunesse étant encore dans les bois. Cette Nation a esté presque exterminée par les guerres. J'ay eu peine à les entendre ; le temps m'a fait découvrir que leur langue est algonquine, mais bien corrompue. Ils n'ont pas laissé de me mieux entendre, que je ne les entendois. Après un petit present que je fis aux vieillards, je leur annonçay l'Evangile, qu'ils admirèrent, et qu'ils écoutèrent avec respect.

Le neufvième, les Anciens m'ayans invité à leur conseil, ils m'y firent present avec action de graces, de ce que je les étois venu visiter pour leur donner la connoissance du vray Dieu. Prends courage, me dirent-ils, instruis-nous souvent, et apprens-nous à parler à celuy qui a tout fait. Nous avons appelé cette Mission de saint Michel, de même que la Riviere qui est le lieu de leur demeure.

Le dixième, estant arrivé au cabanage, un Pouteouatami n'osant me demander des nouvelles, s'adressa à notre chien, en ces termes : Dis-moy, chien de Capitaine, quel est l'estat des affaires des Oumalouminet : ton Maître te les a dites, tu l'as suivy partout, ne me les cache pas, je n'ose pas le luy demander. Je vis bien ce qu'il pretenoit.

Le treizième, je trauersay l'Anse pour aller trouver les Ouenibigoutz à leurs deserts, où ils s'assembloient. Le lendemain je tins conseil avec les vieillards

et la jeunesse, et leur annonçay l'Evangile comme j'avois fait aux autres. Il y a environ trente ans que tous ceux de cette Nation furent tuez ou amenez prisonniers par les Ilimouek, à la reserve d'un seul homme qui échappa, percé d'une flèche à travers le corps. Il a esté fait Capitaine de sa Nation, comme n'ayant jamais esté esclave, les Ilinouëtz ayans renvoyé ses compatriotes captifs, pour habiter derechef le pays.

Ils parlent une langue particuliere, que les autres Sauvages n'entendent pas : elle n'approche point ny du Huron ny de l'Algonquin. Il n'y a, disent-ils, que certains peuples du Sur-Oüest qui parlent comme eux. T'en ay appris quelque mots, mais surtout le Catechisme, le *Pater* et l'*Ave*.

Je les visitay dans leurs cabannes, et les instruisis : j'en fis de même aux Pouteouâtamis qui demeurent avec eux ; les uns et les autres me demanderent par leurs presens, de les venir instruire l'Automne prochaine.

#### *Estat des Chrestiens.*

Nous ne scaurions faire observer à nos Chrestiens une exacte profession du Christianisme, de la façon que nous sommes obligez de vivre parmy eux dans les commencemens ; n'ayans qu'une cabanne à leur façon, on ne scauroit les instruire ny faire les autres exercices de Religion à temps réglé, comme on fait dans une chapelle. Nous avons pourtant tâché de les assembler tous les Dimanches, pour leur enseigner le Catechisme, et les faire prier Dieu. Nous avons icy sept adultes Chrestiens, et quarante huict autres, ou enfans ou presque adultes, que nous avons baptisez dans le danger, partie à la Pointe du saint Esprit, partie en ces quartiers pendant cét Hyver. Je ne compte pas ceux qui sont morts, qui sont environ dix-sept. J'ay eu de la consolation cét Hyver, de voir la ferveur de nos Chrestiens, mais surtout

d'une fille baptizée à la Pointe du saint Esprit, nommée Marie Movena, qui a combattu contre ses parens depuis le Printemps passé, jusques à present ; quelques efforts qu'ils ayent fait pour l'obliger à épouser son beau-frere, elle ne l'a jamais voulu. Son frere l'a souvent frappée, sa mere luy a souvent refusé à manger, venant parfois jusques à un tel point de rage, que prenant un tison, elle luy en brûloit les bras. Cette pauvre fille me racontoit tous ces mauvais traitemens, sans que son courage ait jamais pû être ébranlé, offrant volontiers à Dieu toutes ses peines.

Pour ce qui regarde les infideles, ils craignent beaucoup en ces quartiers les jugemens de Dieu, et les peines d'Enfer ; l'Vnité, et la Souveraineté de Dieu satisfait fort leur esprit. O si ces pauvres gens avoient les aides et les moyens que les Europeans ont en abondance pour faire leur salut, ils seroient bientost bons Chrétiens. O s'ils voyoient quelque chose de la magnificence de nos Eglises, de la devotion avec laquelle elles sont frequentées, des grandes charitez qu'on exerce envers les pauvres dans les Hôpitaux, je m'asseure qu'ils en seroient bien touchez.

Le vingtième, je m'embarquay avec un François et un Sauvage, pour aller à sainte Marie du Sault, où l'obeissance m'appeloit, laissant tous ces peuples dans l'esperance que nous les reverrions l'Automne prochain, comme je leur avois promis.

Pour conclusion, nous ajoutons icy que pour renforcer les ouvriers d'une si ample Mission, on y a envoyé le Pere Gabriël Dreuillette, un des plus anciens et considerables Missionnaires, et le Pere Louys André, arrivé icy l'an passé, destiné du premier abord à cette Mission, où il est donc allé après avoir fait icy un an de Noviciat de Mission parmy les Algonquins qui y font leur demeure.

En outre, les Peres de cette Mission faisans mention de l'Eclipse du Soleil, du dix-neuvième Avril de cette presente année 1670, on eust pû sur l'observation qu'on en a faite pareillement icy, conclure la Longitude qu'il y a

d'eux à nous ; mais d'autant que cela requiert une grande exactitude, et beaucoup de mystere pour en venir à bout par l'Eclipse du Soleil, on attendra celle de la Lune, pour en faire un plus facile et assuré jugement.

Cependant pour satisfaction de quelques Curieux, voicy le narré de cette Eclipse, telle qu'elle parut à Quebec.

Elle commença à une heure quarante cinq minutes, et finit à trois heures vingt-trois minutes ; sa durée totale a esté de 1. heure 40. le tout mesuré par le mouvement d'un Pendule, exa-

ctement rectifié au mouvement du Soleil, la grandeur de l'Eclipse a esté de cinq doigts un peu plus. Nous avons marqué sur un carton six cercles concentriques, et d'égale distance, et chaque espace divisée en douze, pour avoir les minutes de cinq en cinq. Mais cette machine étant trop grande pour l'espace du lieu où nous étions établis pour en faire l'observation, nous n'avons pû juger de la dite grandeur que par la conjecture. Si cela peut servir à la Longitude de Quebec, à la bonne heure.

### *Extrait du Priuilege du Roy.*

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et ancien Eschevin de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et debiter vn Livre intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouvelle-France, les années 1669. et 1670.* Et ce pendant le temps de vingt années ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, en Janvier 1667.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOUL.